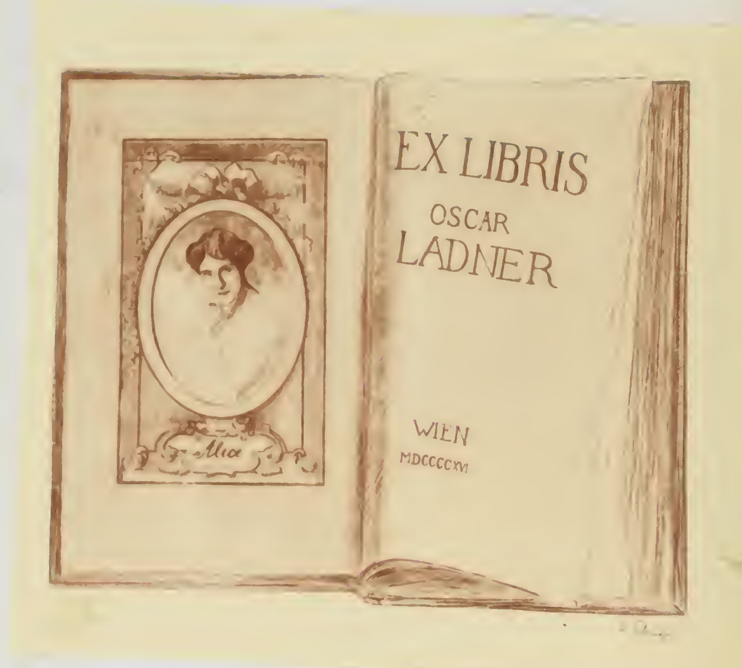

EX LIBRIS
OSCAR
LADNER
WIEN
MDCCCCXVI
Mia

ŒUVRES

DE

SALOMON GESSNER.


DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

ŒUVRES

DE

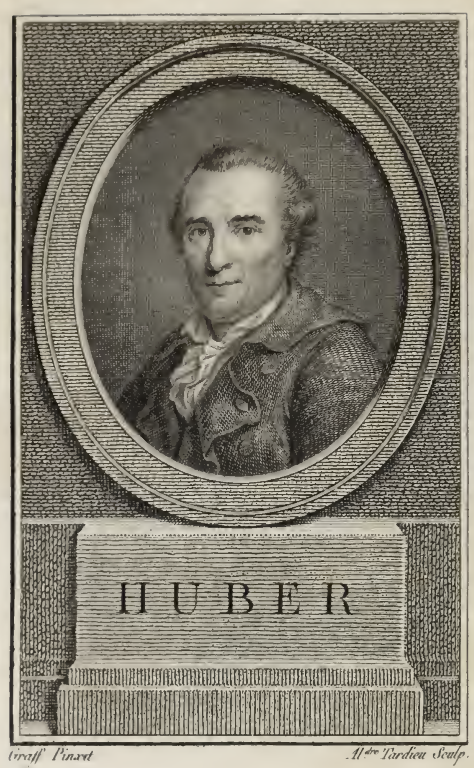
SALOMON GESSNER.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD.

AN VII.



Graff Pinxt *Al.dre Tardieu Sculp.*

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

Le poëme dont je donne la traduction est de Gessner, imprimeur-libraire à Zurich, qualité qui, comme on le sait par l'exemple des Estienne, ne déroge pas à celle d'érudit et de bon écrivain. Plût à Dieu même que toutes les espèces de professions, qui ont, comme ces deux-là, une sorte de dépendance et de connexité nécessaires, fussent ainsi réunies dans les mêmes personnes ! On n'entend parler que du désaccord et des débats des auteurs avec leurs libraires, des comédiens avec leurs poëtes dramatiques, des médecins avec les chirurgiens, des avocats avec les

procureurs. Réunissez chacune de ces professions à celle qui la touche, vous rétablissez l'accord et la paix. La librairie singulièrement permise aux auteurs, relèveroit cet art, en augmenteroit l'émulation et la noblesse. L'auteur, curieux de sa production, ne négligeroit ni soins ni dépenses dans l'exécution typographique, pour la faire paroître au public d'une manière décente. Gessner, au talent d'écrire et d'imprimer, joint encore celui de graver sur cuivre. C'est toujours lui qui a exécuté les frontispices et les vignettes de ses ouvrages. Il a donné son poëme pour la première fois en 1758, en caractères romains, comme il avoit fait ses autres ouvrages, qui tous sont exécutés avec la dernière élégance. Je n'imagine pas ce qui pourroit empêcher le reste de l'Allemagne de suivre cet exemple. On n'a rien de raison-

nable à alléguer en faveur de l'ancien caractère allemand, qui n'approche pas du romain pour la beauté du coup-d'œil et la netteté. Sa première édition a été bientôt suivie d'une seconde en même caractère, et celle-ci d'une troisième en lettres allemandes, en faveur de ceux qui les préfèrent encore aux romaines. La seconde et la troisième ne diffèrent que par la forme des caractères : mais elles sont les mêmes pour le fond des choses; elles ne diffèrent même toutes deux de la première que par de légères corrections, qui cependant les améliorent assez sensiblement pour les rendre préférables à celle de 1758.

Trois éditions en un an suffisent pour faire juger que ce poëme a été goûté en Allemagne : il ne m'appartient pas de prédire s'il le sera autant ici, où son sort dépend de deux points

que j'aurois mauvaise grace à décider. La France jugera-t-elle comme l'Allemagne? Ma traduction n'aura-t-elle pas défiguré l'original? Comme Allemand, je suspends mon jugement sur la première question; comme traducteur, je ne puis sans présomption prononcer sur la seconde. Une chose au moins que je sais, c'est que ce poëme paroîtra ici tout neuf, par sa structure, sa forme, son ton : c'est toujours un mérite pour la France. Je crois que la communication des diverses nations de l'Europe les unes avec les autres, pourroit leur servir entre autres choses à persuader à chacune d'elles qu'il peut y avoir des genres admissibles, sur lesquels elles ne se sont pas exercées. Qui sait si, après avoir trouvé à notre poëme un air un peu neuf, on ne s'accoutumera pas à trouver que cet air ne lui messied pas? Qui sait

même si on ne viendra pas un jour à en faire de pareils? Ce seroit en ce cas une richesse acquise à la littérature française.

Le sujet du poëme est la Mort d'Abel, qui est l'événement le plus remarquable de l'histoire sainte, après la chute de nos premiers parens dont il est la suite et l'effet. Le poëte a eu l'art d'en augmenter encore l'intérêt, par la manière vive et touchante dont il manie les diverses passions, et par les graces et la vérité qu'il met dans ses peintures lorsqu'il décrit les mœurs des premiers hommes qui ont habité la terre.

A juger ce poëme suivant les règles strictes de l'Épopée, on en trouvera peut-être le plan un peu irrégulier, et la fiction principale bien au-dessous de celle de Milton : mais on sera dédommagé par les fictions accessoires et les tableaux de sentimens; car pour

les peintures vraies et naïves, il égale au moins le poëme anglais.

Parmi les poëtes allemands qui ont honoré ce siècle par les productions de leur génie, les Suisses se sont particulièrement distingués ; et Gessner est le second de cette nation qu'on fait connoître en France. Le premier est Haller ; c'est lui qui, depuis Opitz, a contribué le plus efficacement à la restauration de la poésie allemande, par la régularité du plan, par la noblesse et la force des pensées, par la justesse et la précision des termes. Tous les poëtes du siècle passé, excepté le baron de Canitz, s'étoient abandonnés, sans règles ni frein, à une verve insensée ; ce qu'ils pouvoient avoir de bon, étoit gâté par des tournures lâches et difficiles ; et, même en les estimant, on ne pouvoit les lire sans ennui. Depuis Haller, plusieurs de ses compatriotes

se sont distingués dans la même carrière. Zurich seul contient une pépinière de savans et de beaux-esprits, qui à l'envi cultivent les lettres dans le sein de la paix, de l'aisance et de la liberté. De ce nombre, sont les Breitinger, les Bodmer, qui, les premiers, ont éclairé leur pays du flambeau de la saine critique. L'art poétique et le traité des comparaisons du premier, les observations critiques sur les portraits poétiques et le traité du merveilleux dans la poésie du second, ont beaucoup perfectionné le goût en Allemagne. Les bons ouvrages le forment déjà : mais rien ne l'affine et ne l'épure comme les observations judicieuses par lesquelles des hommes de génie, fixant notre attention sur les défauts et les beautés de chaque production, nous découvrent avec finesse et sagacité les raisons et la source des uns et des autres.

Bodmer est encore auteur de plusieurs ouvrages de réputation, entre autres d'un recueil de poésies, et d'un poëme épique intitulé *Noé*. Wieland, qui depuis dix ans habite cette même ville, s'est aussi rendu célèbre par des poëmes moraux et philosophiques. J'en passe sous silence beaucoup d'autres, pour revenir à Gessner, qui, bien endeçà de l'âge où les jeunes gens sont réputés hommes, étoit déjà un homme illustre.

Avant sa Mort d'Abel, il s'étoit fait connoître avantageusement par son Daphnis, roman pastoral, dont il a paru une traduction française en 1756 à Rostock, et par ses Idylles. Il ne se contente pas d'y tracer les mœurs de tel ou tel berger, dont le portrait nous importeroit peu ; il nous y présente en général le tableau entier de la vie champêtre, avec tous ses charmes.

Personne ne rend mieux que lui la belle nature. Aussi reconnoîtra-t-on, par la lecture de sa Mort d'Abel, que les endroits où il excelle, sont ces images riantes de la nature présentée dans son beau. Mais son objet principal est toujours de faire sentir à ses lecteurs les attraits de la vertu, avec le même degré de force qu'il les sent lui-même.

Rien de plus naïf que le ton qui règne dans les Idylles de Gessner; c'est partout le langage de la nature, ses bergers n'ont jamais plus d'esprit qu'il ne convient à des bergers d'en avoir: mais pour les nobles sentimens de vertu et de bienfaisance, qui ne sont pas interdits aux bergers, la manière affectueuse et touchante dont il les rend, fait infiniment d'honneur à son cœur.

Tous les ouvrages de notre auteur sont écrits en prose mesurée, genre particulier dont la langue allemande

est plus susceptible qu'une autre; genre mitoyen entre les vers et la prose commune; genre qui a presque toute l'aisance de celle-ci, avec une bonne partie des agrémens de ceux-là; genre qui est à Gessner seul, et en quoi n'a réussi aucun de ceux qui ont voulu l'adopter d'après lui.

Avant que de finir, écrivant en un pays où la poésie est timide dans ses fictions, je dois quelques mots au public, pour justifier la manière dont la catastrophe est amenée dans notre poëme. Le texte dit formellement que Caïn attira son frère dans les champs *, sous prétexte de promenade, et qu'Abel ayant accepté la partie, Caïn le tua : au lieu que dans le poëme allemand, le meurtre d'Abel paroît plutôt l'effet d'une fureur subite, qu'un assassinat

* Voyez la Genèse, ch. IV, v. 8.

prémédité. Un historien seroit inexcusable, en rapportant un fait consigné dans l'histoire sainte, d'y faire la moindre altération ; mais, comme l'a très-bien remarqué l'auteur lui-même dans sa préface, on ne tient pas tant rigueur à un poëte, parce qu'on le regarde comme un écrivain sans conséquence en matière de faits : vérité si reconnue, que l'assemblage des faits dont un poëme est composé, s'appelle communément fable. L'historien est l'esclave des faits, mais les faits sont à la discrétion du poëte : il les augmente ou les diminue, suivant l'usage qu'il prétend en faire. La nôtre avoit besoin que Caïn parût moins méchant qu'il n'est dans la bible, pour intéresser la pitié en sa faveur, et montrer les ressources que peut trouver un coupable dans la miséricorde divine.

Pour revenir à ma traduction, je

crois bien être resté quelquefois au-dessous de la beauté de l'original, ou je serois le premier traducteur à qui cela ne seroit pas arrivé. La langue allemande a des hardiesses que non-seulement je ne pouvois pas, mais que je ne devois pas rendre en français. Il m'a donc fallu en quelques endroits affoiblir les images, en choisissant à dessein des expressions moins énergiques. J'ai tâché seulement de racheter ces légères altérations par des compensations, de manière que la somme des beautés fût à-peu-près la même dans les deux langues. Ai-je réussi? On en jugera, l'original à la main.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Risquer un poëme après n'avoir donné que des pastorales, c'est une entreprise bien hasardeuse. J'ai cru pourtant que l'un n'excluoit pas nécessairement l'autre, et qu'après avoir chanté sur un ton simple, il étoit au moins permis d'essayer si l'on ne pourroit pas s'élever à un plus sublime. Il me semble qu'un auteur devroit toujours avoir cette curiosité. On borne trop les talens. Parce qu'un jeune poëte en aura marqué dans un genre, on veut l'y concentrer, comme si d'y avoir réussi faisoit preuve qu'il n'eût de verve et d'aptitude que pour ce genre seul; tandis que souvent c'est moins la trempe de son génie qui l'y a déterminé, que des circonstances

accidentelles, où le hasard a eu plus de part que le choix. Je ne dis pas qu'on doive lui savoir gré d'avoir pris un vol plus haut; mais j'assure qu'il est payé comptant des peines de son entreprise, par le plaisir d'avoir mis à fin un ouvrage de plus longue haleine. Promener sa pensée sur une grande variété de faits; remonter jusqu'aux premiers principes des actions pour en démêler les motifs, soutenir les caractères de tous les personnages; et par une suite d'événemens bien liés, les faire atteindre à leur but, c'est une occupation dont rien ne peut égaler les charmes. Le poëte fouille dans la nature entière, où il trouve, soit parmi les êtres existans, soit parmi les possibles, une multitude infinie d'images, dont il orne artistement son objet chéri. Les mouvemens délicieux dont son ame est émue, en réveillent l'acti-

vité, qui, sans ces puissans mobiles, seroit peut-être toujours restée dans l'inertie.

Quelques-uns diront peut-être : « N'aurons-nous donc plus à la fin » que des poëmes ou des tragédies » ? Mais qu'ils se rassurent. J'ai observé que ce genre de travail flattoit beaucoup plus un auteur, par la diversité, l'assemblage et la grandeur des matériaux qu'il emploie, que ne feroit un ouvrage moins considérable : je pourrois même étendre le charme jusqu'au lecteur, et supposer qu'il le partage avec le poëte. Mais, quoi qu'il en soit, il ne se trouvera toujours qu'un petit nombre d'écrivains qui aient assez de loisir et de courage pour embrasser et suivre constamment un plan étendu. La plupart en seront détournés par des occupations d'une nature différente ; d'autres, faute de résolution,

quitteront ces routes escarpées, pour se livrer aux douces inspirations d'une muse plus accessible. Ainsi rien ne nous empêche d'espérer toujours des chefs-d'œuvre dans tous les genres de poésie, car je n'entends en dépriser aucun; et lorsque je souhaite que nous ayons plusieurs Homère, je n'en suis pas moins, avec tout l'univers, l'admirateur d'Ésope et d'Anacréon.

Quelques-uns s'étonnent, d'autres se scandalisent de ce que j'ai fait choix d'un événement tiré des livres saints. A ceux-là je réponds que, fait pour fait, un événement tiré de la bible en vaut bien un qu'auroit fourni la mythologie; et qu'il a en outre l'avantage d'être plus intéressant pour des chrétiens, qui respectent les saintes écritures. Quant à ceux qui s'en scandalisent, ce sont sans doute des gens de l'autre siècle, qui, peu familiarisés

avec la nouvelle poésie allemande, dont ils ne jugent que par les rapsodies informes de l'ancienne, croient que la dignité de la religion est dégradée par les vers : ils seroient excusables de le croire, si les vers qu'on fait à présent étoient du ton de ceux qu'on faisoit au temps de nos pères. Les poëtes d'alors, si l'on en excepte un très-petit nombre, n'étoient que des plaisans à gages, faits pour amuser la noble nation allemande. Répondons à ces censeurs prévenus, car pour ceux qui, après avoir lu ceux de nos poëmes dont les sujets tirés de la bible étoient traités avec la noblesse et la dignité qu'ils exigent, loin d'en sentir le mérite et la beauté, ont crié à la profanation : puisqu'ils portent le défaut de goût et de sentiment à un point si révoltant, ce seroit se compromettre que de leur répondre ; ce seroit prétendre éclairer un

aveugle avec un flambeau: répondons, dis-je, aux autres, qui ne blâment cet alliage de la poésie avec les faits consacrés par les livres saints, qu'à cause du peu d'idée qu'ils ont de notre poésie actuelle, qu'il n'est pas de la nature de la poésie de déshonorer les sujets pieux dont elle s'empare; qu'elle n'est au-dessous de pareils sujets, que quand on l'a laissée avilir; mais que, rappellée à sa dignité, elle est faite pour être, et a toujours été l'interprète de la religion; qu'elle lui a rendu de grands services, et qu'il n'est pas de langage plus propre pour élever l'ame à des sentimens d'honneur et de piété. Son effet naturel est d'éclairer l'entendement, de corriger les affections vicieuses du cœur, de rendre les hommes vertueux et sensibles pour le beau. Loin de tourner l'esprit à la licence et à l'obscénité, elle ennoblit jusqu'à ses

plus frivoles badinages. Je méprise au moins toute poésie qui n'auroit pas ces caractères.

Celle qui les a, ne fait point tort à la religion, en lui empruntant des faits pour les chanter. Elle les prend dans cette source sacrée, parce que cette origine les rend incontestables pour quiconque a le bonheur d'être chrétien; parce qu'étant regardés comme constans, ils en ont bien plus d'intérêt; parce qu'ils font voir clairement quelle influence la véritable religion a sur l'homme dans les diverses situations de sa vie. Elle présente l'histoire sainte par ses endroits les plus saillans, met à profit, pour en augmenter la crédibilité, les circonstances les plus convaincantes et les réflexions les plus instructives. Il est bien vrai que les génies médiocres qui entreprendroient de pareils ouvrages, pourroient plutôt

nuire à la religion que la servir. Mais toute mauvaise interprétation des livres saints n'a-t-elle pas le même inconvénient? et faudra-t-il pour cela défendre de les interpréter?

En un mot, c'est une liberté que toutes les nations se sont donnée : et dans les deux communions, la catholique et la réformée, on a également permis les représentations des pièces dramatiques, tirées de la bible, plus excusables par la bonne intention des auteurs que par le mérite de leur poésie.

Qu'on ne dise pas que, par cette licence, la bible à la fin se trouvera convertie en fable. Je demande si jamais aucune histoire a eu ce sort-là? Homère et Virgile ont chanté des événemens de l'histoire ancienne : y a-t-il eu pour cela des gens assez stupides pour aller chercher la vérité de cette

histoire, ou dans Homère ou dans Virgile, et pour oublier la différence d'entre un historien et un poëte ?

Il y a aussi dans le monde une classe d'hommes aimables et galans, à qui ne sauroient plaire des personnages qui parlent d'un ton grave et religieux, qui ne songent jamais à faire étalage d'esprit. Mieux ces personnages seront caractérisés suivant leurs usages, leurs sentimens et leurs idées, moins ils auront d'attraits pour tout ce qu'on appelle beau monde. Quel langage ! quelles mœurs ! Aux yeux de pareils juges ils doivent paroître aussi ridicules que les mœurs des héros d'Homère le paroissent aux détracteurs des anciens, précisément parce qu'elles sont anciennes. Par rapport à ces hommes du siècle si galans et si polis, moi, qui me pique aussi d'être poli et galant, pour avoir leur suffrage qui m'im-

porte fort, et mériter leurs bonnes graces, j'ai résolu de traiter le même sujet d'une manière qui leur convienne mieux. J'aurai soin d'y amener une intrigue amoureuse; car qu'est-ce qu'un poëme épique sans ce piquant épisode? Abel sera un jeune seigneur bien maniéré, bien doucereux. Caïn sera un capitaine cosaque ou hongrois, à leur choix; et Adam ne dira rien que ne puisse dire en bonne compagnie un Français d'un âge fait, qui connoît le monde.

Paulò majora canamus :
Non omnes arbusta juvant, humilesque myricæ.
VIRGIL. Ecl. IV.

LA MORT D'ABEL,

CHANT PREMIER.

CHANT PREMIER.

Je voudrois chanter en vers sublimes les aventures de nos premiers parens après leur triste chute, et célébrer celui qui, le premier, rendit sa poussière à la terre, immolé par la fureur de son frère. Repose-toi désormais, doux chalumeau, avec lequel je chantois autrefois l'agréable simplicité et les mœurs de l'homme champêtre. Viens à mon secours, noble enthousiasme, qui remplis l'ame du poëte, rêvant seul dans une paisible retraite, ou dans l'obscurité des bois, ou près d'une fontaine bordée d'arbrisseaux, tandis que, durant le silence de la nuit, la lune éclaire le monde de son pâle flambeau. Dès que le saint transport s'empare de lui, son imagination prend un essor vigoureux; et, traversant d'un vol hardi la région des substances créées, elle pénètre jusque dans l'empire

éloigné du possible; elle découvre par-tout le merveilleux qui saisit, et le beau qui enchante. Chargée de riches trésors, elle revient construire et arranger ses divers matériaux, pendant que la raison économe, combinant tout, en règle l'usage. C'est celle-ci qui choisit et rejètte, n'admettant que ce qui forme des rapports harmoniques. Tandis que cette noble ardeur trompe les veilles du poëte, les heures, les précieuses heures lui échappent rapidement. O digne occupation des grandes ames, constance louable, que de veiller au chant nocturne de la cigale jusqu'au lever de l'étoile du matin, pour s'acquérir l'estime et l'amour de ceux dont le goût épuré sait priser chaque beauté, et pour exciter des sentimens de vertu dans les cœurs sensibles! Il est bien juste que la postérité honore et couronne l'urne d'un poëte qui a consacré ses talens aux mœurs et à l'innocence. Son nom ne périra point. Sa réputation est toujours florissante, pendant que les trophées d'un conquérant pourris-

sent dans la poussière, et que le mausolée superbe d'un prince sans mérite vieillit ignoré au milieu d'un désert, parmi les buissons d'épines, couvert d'une mousse grisâtre, sur laquelle le voyageur égaré ne se repose que rarement. Il est vrai que peu de ceux qui ont entrepris de chanter ces dignes objets, ont obtenu de la nature le don de les bien chanter : mais c'est déjà un effort louable de l'avoir tenté. J'y consacre mes promenades solitaires, et tous mes instans de loisir.

Les heures paisibles ramenoient l'aurore au teint de rose, et rabattoient les vapeurs de la nuit sur la terre ombragée : le soleil, dardant ses premiers rayons de derrière les noirs cèdres de la montagne, teignoit d'un pourpre étincelant les nuées qui nageoient dans le vague des airs encore foiblement éclairés, lorsqu'Abel et sa bien-aimée Thirza sortirent de leur cabane pour se rendre sous le prochain berceau tissu de jasmin et de roses entrelacées. L'amour le plus tendre et la vertu la plus

pure répandoient un doux sourire dans les beaux yeux bleus de Thirza, et des graces attrayantes sur l'incarnat de ses joues, pendant que les ondes de sa blonde chevelure descendoient sur son cou d'albâtre, ou, se jouant sur ses épaules, ornoient sa taille fine et déliée : c'est ainsi qu'elle marchoit à côté d'Abel. Le front élevé du jeune homme étoit ombragé par les boucles de ses cheveux bruns, qui ne passoient pas ses épaules. Un air de réflexion et de pensée se mêloit agréablement à la sérénité de ses regards : il marchoit avec cette grace aisée qu'a un ange, lorsqu'il s'enveloppe dans un corps opaque pour se rendre visible aux mortels, et que, chargé d'un bon message de la part du Seigneur, il doit apparoître à quelque homme pieux qui implore le ciel dans la solitude. Il est, à la vérité, voilé d'un corps de forme humaine; mais le voile est d'une beauté si ravissante, qu'on voit à travers briller l'ange. Thirza le regarda avec un tendre sourire, en lui disant : « O mon bien-aimé! maintenant que les oiseaux



se réveillent pour le chant du matin, chante-moi, je te prie, le nouveau cantique que tu fis hier aux pâturages. Qu'y a-t-il de plus gracieux que de louer le Seigneur par des chants? Oh! quand tu chantes, mon cœur, plein d'un saint transport, en palpite. Rien ne me charme comme de t'entendre exprimer en termes propres, des sentimens que j'éprouvois, mais que je ne pouvois pas rendre». Abel lui répondit en l'embrassant: « O ma Thirza! ce que ta belle bouche demande, va t'être accordé. Dès que je lis ton desir dans tes yeux, je m'empresse de le remplir. Asseyons-nous sur cette tendre mousse, et je chanterai le cantique». Ils s'assirent l'un à côté de l'autre dans le berceau aromatique, dont le soleil du matin doroit l'entrée, et Abel commença ainsi son cantique:

« Retire-toi, ô sommeil! des yeux de tous les êtres; fuyez, songes volages. La raison commence à reparoître, et rend la clarté à l'ame, ainsi que le soleil du matin rend la lumière aux campagnes. Nous te

saluons, aimable soleil, toi qui parois derrière les cèdres; tu répands les couleurs et les charmes sur toute la nature, et chaque beauté vient nous sourire avec des graces rajeunies. Retire-toi, ô sommeil! des yeux de tous les êtres; fuyez, songes volages, vers les ombres de la nuit. Où sont-elles les ombres de la nuit? Elles se sont retirées dans le fond des forêts et dans les antres des rochers, pour nous y attendre; nous les y trouverons dans d'épais berceaux, avec une fraîcheur récréative pendant l'ardeur du midi. Là-bas où le matin a réveillé l'aigle le premier, là-bas sur les sommets éclatans des rochers, et sur le front brillant des montagnes, quelles exhalaisons se mêlent à l'air serein du matin, ainsi que la fumée des holocaustes s'élève de dessus l'autel! C'est la nature qui célèbre l'ouverture du jour, et qui fait au Dieu créateur, des sacrifices d'actions de graces. Chaque créature doit le louer, lui qui produit et qui conserve tout; c'est pour le louer que les fleurs naissantes exhalent, dès le point

du jour, leurs parfums odorans; c'est pour lui que les chœurs divers des oiseaux chantent du haut des airs, ou du sommet des arbres, à la vue du soleil levant; c'est pour l'honorer que le lion sort de sa caverne, et fait retentir les déserts de ses terribles rugissemens. Loue, ô mon ame! le Dieu créateur et conservateur. Que le cantique des hommes s'élève vers toi, Seigneur, avant ceux des autres créatures; que l'homme te loue, pendant que les oiseaux sommeillent encore sur les sommets et dans les bocages. Que mes chants solitaires les préviennent dès la naissance du crépuscule, et invitent tout ce qui existe à louer le Créateur! Oh! que ta création est magnifique! tu nous y développes gracieusement les vues de ta sagesse et de ta bonté. Chacun de mes sens puise des transports dans cette mer infinie de beautés, et les fait couler à mon ame ravie. Comment pourra-t-elle balbutier ses louanges? Qu'est-ce qui t'a obligé, ô Tout-puissant, de sortir du silence sacré qui environnoit ton trône,

d'appeller des êtres du néant, et de tirer de la nuit cet univers immense? Ce fut ta bonté infinie ;. tu voulus faire naître et rendre heureux des êtres hors de toi. O toi, matin! quand le soleil, dégagé des vapeurs de l'horizon, chasse la nuit devant ses pas, quand ensuite la nature brille d'une beauté rajeunie, et que toutes les créatures qui étoient livrées au sommeil, se réveillent pour tes louanges; alors tu es pour moi une vive image de la création. Tu me peins ce premier matin où le Créateur étoit porté au-dessus de la terre naissante. Un vaste silence régnoit sur la surface inhabitée de notre globe, lorsque le Créateur fit entendre sa voix: aussi-tôt une armée infiniment variée en beautés s'élance dans les airs, portée sur des ailes bigarrées, ou cherche les ombres des forêts: son chant perçant retentit à travers les bois étonnés, et l'air bruyant répète les louanges du Créateur. Même prodige, lorsqu'il fut porté de nouveau au-dessus de la terre, et qu'il y appella les animaux. Il fit entendre sa voix,

aussi-tôt les mottes se développant, formèrent des figures innombrables; la terre animée se mit à sauter sur la verte prairie, sous la forme d'un cheval vif, qui secoue sa crinière en hennissant; moitié terre encore, et moitié animal, le fort lion, impatient de se dégager, essaya ses premiers rugissemens; plus loin s'agitoit une colline, et la voilà qui s'avance d'elle-même, devenue éléphant; ainsi, des voix innombrables s'élevèrent tout à coup vers le Créateur. C'est de cette manière, grand Dieu! que tu tires chaque matin tes créatures de leur sommeil, image du néant; elles se réveillent, et se voyant environnées des trésors de ta bonté, elles chantent unanimement ta gloire. Un jour viendra, car l'avenir se découvre à mes yeux, où l'espèce humaine étant répandue par toute la terre, tu auras des autels sur chaque colline; et quand le soleil du matin réveillera les nations, les hymnes et les cantiques retentiront dans tous les coins du monde, depuis l'orient jusqu'à l'occident».

Ainsi chanta Abel, assis à côté de sa bien-aimée, qui, ravie par un transport religieux, sembloit encore écouter lorsqu'il eut fini. Alors, lui ayant passé ses bras de lys autour des reins, elle le regarda tendrement, en lui disant : « O mon bien-aimé, comme tes chants élèvent mon ame vers Dieu ! O mon bien-aimé ! non-seulement tes tendres soins protègent mon corps plus foible que le tien ; mais mon ame même prend l'essor sous ta direction. Quand elle s'égare de son sentier, quand elle ne voit plus que l'obscurité autour d'elle, et qu'elle tombe dans un saint étonnement ; alors tu la soutiens, tu écartes les nuages, et tu convertis sa surprise en admiration et en enthousiasme. Hélas ! combien de fois n'ai-je pas rendu graces à la bonté éternelle !... A chaque heure je la remercie, avec des larmes de joie, de ce qu'elle t'a créé pour moi, et moi pour toi ; d'accord en tout ce que l'ame peut penser et ce que le cœur peut desirer, nous sommes faits l'un pour l'autre ».

Tandis qu'elle parloit, le tendre amour versoit des graces inexprimables sur chaque parole et sur chaque geste. Abel ne lui répondit point; mais les larmes de joie qui coulèrent sur ses joues, tandis qu'il la regardoit tendrement et la serroit contre son sein, exprimoient mieux ses sentimens que n'eussent pu faire des paroles.

Hélas! telle étoit la félicité de l'homme, lorsqu'encore content du nécessaire, il ne demandoit à la terre que les fruits qu'elle lui accordoit libéralement, lorsqu'il n'imploroit le ciel que pour la vertu et la santé. Son mécontentement n'avoit pas encore multiplié ces vœux insatiables qui inventèrent des besoins sans nombre, et qui ensevelirent son bonheur sous des maux éclatans. Que leur falloit-il alors pour être unis par les plus heureux liens, que de l'amour, de la vertu et des charmes? Au lieu qu'à présent, malheur, hélas! trop fréquent, des amans vertueux que le ciel avoit formés l'un pour l'autre, se consument en regrets, sans espérance de pouvoir

jamais s'unir ensemble, ou parce que l'indigence menace leurs jours de disette et de misère, ou parce que l'orgueil et la fausse ambition des parens traversent tyranniquement leur amour.

Les deux époux étoient encore assis, lorsqu'Adam et Eve entrèrent. Ils avoient écouté devant le berceau le cantique d'Abel, et les discours amoureux de Thirza. Ils embrassèrent tendrement leurs enfans; leur bonheur et leur vertu répandirent sur leurs joues les symboles de la plus vive joie que l'amour paternel puisse faire goûter à des parens satisfaits. Méhala, épouse de Caïn, avoit suivi jusqu'au berceau les traces de sa mère; le chagrin que lui causoit l'humeur altière et emportée de son époux, avoit imprimé sur son front un air sérieux. Une douce langueur étoit peinte dans ses yeux noirs, et la pâleur couvroit ses joues qu'accompagnoient des boucles rembrunies. Elle avoit pleuré à côté du feuillage, pendant que Thirza embrassoit son époux, et lui exprimoit la joie qu'elle avoit d'être

créée pour lui : mais, ayant essuyé les larmes de ses joues, elle entra avec un sourire gracieux sous le berceau, et salua avec une tendre affection son frère et sa sœur. A cette même heure, Caïn passa devant le berceau ; il avoit aussi entendu le chant d'Abel ; il avoit vu avec quelle tendresse leur père commun l'avoit embrassé ; il lança des regards furieux sur le berceau, et dit : « Comme ils sont transportés ! comme ils l'embrassent, parce qu'il a chanté je ne sais quelle chanson ! il fait bien de composer des chansons, et de les fredonner pour s'empêcher de dormir quand il est sans rien faire, assis à l'ombre, près de son troupeau. Pour moi, brûlé par l'ardeur du soleil, il ne me reste, dans mes rudes travaux, ni temps ni courage pour chanter. Quand j'ai supporté bien des fatigues pendant le jour, mes membres lassés demandent le repos, et dès le matin le travail m'attend dans les champs. Pour ce beau jeune homme, délicat et oisif, qui mourroit, s'il supportoit un seul jour mes

travaux, il est sans cesse baigné de leurs larmes; ils passent leur vie à l'embrasser. Je hais ces tendresses efféminées; mais.... aussi n'en suis-je point incommodé, quoique je cultive la terre ingrate pendant toute l'ardeur du jour.... Comme leurs larmes de joie coulent en abondance » !

Ayant dit ces mots, il continua de marcher vers ses champs. On l'avoit entendu dans le berceau; Méhala, devenue encore plus pâle, se laissa tomber à côté de Thirza en pleurant amèrement; et Eve, appuyée languissamment sur son époux, pleura aussi de la dureté de son premier né. Cependant Abel leur dit : « O mes chers parens ! je vais aux champs trouver mon frère, l'embrasser amicalement; je vais lui dire tout ce que l'amour fraternel peut inspirer; je vais le tenir serré dans mes bras, jusqu'à ce qu'il me promette d'abjurer toute aigreur, jusqu'à ce qu'il me promette de m'aimer. Hélas! j'ai sondé le fond de mon ame; je l'ai interrogée pour savoir par quelle voie je pourrois gagner

l'amour de mon frère, et me frayer le chemin de son cœur. J'ai réussi quelquefois; j'ai rallumé son amour éteint : mais, hélas! le chagrin et le mécontentement, au front farouche, revenoient bientôt éteindre ce feu naissant, et étouffer sa sainte flamme ».

Le père lui répondit consterné : « Je veux, mon cher fils, je veux moi-même l'aller trouver aux champs. Hélas! je lui dirai tout ce que mon amour paternel, tout ce que la raison pourra me suggérer. Caïn! Caïn! ah! que tu remplis mon ame de soucis cuisans! Les passions peuvent-elles exciter dans l'ame du pécheur un tumulte si terrible, et en arracher tout sentiment de bienfaisance et de vertu? Ah! malheureux que je suis! quels sombres pressentimens accompagnent les regards que je hasarde dans l'avenir sur mes derniers neveux! O péché! péché destructeur! quelle funeste désolation tu répands dans l'ame des mortels »! Ainsi parla Adam; et sortant du berceau, enseveli dans une

profonde méditation, il alla aux champs trouver son premier né. Caïn le voyant venir à lui, interrompit son travail, et lui parla ainsi : « Quel air sérieux, mon père! ce n'est pas avec ce front sévère que tu viens d'embrasser mon frère ; déjà je lis le reproche dans tes yeux ».

« Tu le lis, lui dit Adam après lui avoir donné le salut paternel, tu le lis dans mes yeux! tu sais donc que tu le mérites? Oui, Caïn, tu mérites des reproches ; c'est le chagrin, c'est l'amertume dont tu abreuves l'ame de ton père, qui me conduisent auprès de toi ».

« Et non pas l'amour, interrompit Caïn ; ce sentiment est réservé pour Abel ».

« C'est aussi l'amour, Caïn, lui répondit Adam ; le ciel m'en est témoin : ces larmes, ces chagrins, ces soucis inquiets qui m'agitent, et qui agitent aussi celle qui t'a enfanté avec douleur, sont les effets de l'amour le plus affectueux ; c'est ce même amour qui obscurcit nos jours par l'affliction, et nous fait passer les nuits à gémir

sans relâche. O Caïn ! Caïn ! si tu nous aimois, ton soin le plus tendre seroit d'essuyer nos larmes, et d'écarter l'horreur ténébreuse qui couvre nos jours. Ah! si tu conserves encore dans ton cœur du respect pour le Tout-puissant, qui voit dans l'intérieur si la moindre étincelle d'amour filial brûle encore dans ton cœur, je t'en conjure par ce respect, par cet amour, rends-nous notre repos, rends-nous notre joie éteinte ; ne nourris pas plus longtemps cette sombre humeur, et cette haine invétérée contre un frère qui t'aime, et qui fait tous ses efforts pour arracher de ton ame cette ivraie qui l'infecte. O Caïn! ce qui te fâche, ce qui excite cette violente tempête dans ton ame, ce sont ces larmes de joie que nous fait verser sa piété pure, et ces doux transports que nous inspire sa vertu sans tache. Les anges qui nous environnent, applaudissent à chaque bonne action qu'ils contemplent, et le Tout-puissant les voit du haut des cieux avec une gracieuse complaisance. Voudrois-tu

changer la nature invariable de ce qui est beau et bon? Nous ne le pouvons pas; et quand nous le pourrions, Caïn, quelle triste faculté que de pouvoir résister à cette noble joie, à ces douces impressions qui entraînent notre ame dans le ravissement! Un orage nocturne, un tonnerre furieux ne répandent point sur les joues un sourire gracieux; l'agitation de l'ame et le tumulte des passions ne font pas germer la joie dans le cœur ».

Caïn répondit: « Serai-je donc éternellement persécuté par ces fâcheux reproches? Si l'agréable sourire n'est pas toujours peint sur mes lèvres, ou si des larmes de tendresse ne coulent pas toujours sur mes joues, pourquoi donc imputer ma gravité mâle à des vices détestables? Né d'un caractère plus viril, j'ai toujours choisi les entreprises les plus hardies, et les travaux les plus rudes, et je ne puis pas commander au sérieux empreint sur mon front, de se résoudre en larmes de tendresse, ou de se changer en sourire. L'aigle n'a pas





M. Moreau inv.　　　　E. De Ghendt sculp.

coutume de gémir comme la tendre colombe ».

Adam lui répondit avec une majestueuse gravité : « Tu te trompes toi-même ; tu te caches soigneusement d'affreux sentimens que tu ferois mieux d'étouffer. O Caïn ! ce n'est pas une mâle gravité qui est empreinte sur ton front ; c'est le chagrin, c'est le mécontentement qui se découvre dans toutes tes actions ; ces passions ont répandu un nuage épais sur tout ce qui t'environne. C'est-là ce qui te fait murmurer entre tes dents durant les travaux de la journée ; c'est-là ce qui te donne contre nous cette humeur chagrine qui te ronge. Que faut-il pour te satisfaire ? Parle ; nous le ferons. Ah ! si nous pouvions rendre tes jours sereins comme une belle matinée du printemps, nos vœux les plus ardens seroient accomplis. Mais, Caïn, à quoi en veut ton inquiétude violente ? Toutes les sources du bonheur ne te sont-elles pas ouvertes ? La nature entière ne t'offre-t-elle pas toutes ses beautés ? Tout ce qui est bon,

utile, agréable, tout ce que peuvent produire à notre avantage la nature, l'esprit et la vertu, ne t'est-il pas offert comme à nous? Mais tu négliges tous les biens sans en jouir; et après cela tu te plains de la misère? Est-ce que tu serois mécontent de la portion de bonheur que l'indulgence divine a bien voulu laisser à l'homme déchu? Envierois-tu le sort des anges? Sache que des anges ont pu être mécontens; ils voulurent être des dieux, et perdirent le ciel. Est-ce que tu murmurerois contre la conduite du Créateur par rapport au pécheur? Quoi! tandis que l'assemblage général des êtres créés loue son Créateur, un mortel, tiré de la fange, un vermisseau oseroit lever sa tête de la poussière, et murmurer contre celui dont la sagesse infinie gouverne les cieux, aux yeux de qui tout le labyrinthe de notre destin est ouvert; qui connoît ce qui est, ce qui sera, et qui sait comment le mal, distribué sagement sur la terre, doit y faire fleurir le bien? O mon fils! de la gaîté dans l'ame; mon cher

fils, que le mécontentement et le chagrin ne troublent plus tes pensées, n'obscurcissent plus tes regards, et te laissent voir d'un œil serein tous les plaisirs innocens que la nature te prépare » !

« Qu'ai-je à faire de ces exhortations? dit Caïn en détournant un front sourcilleux. Ne le sais-je pas bien, que, si je pouvois être gai, tout ce qui m'environne seroit riant comme une belle aurore? Mais puis-je commander à l'orage de n'être point furieux, et au torrent impétueux de rester paisible? Je suis né de la femme, et dès mon origine condamné au malheur : le Seigneur a versé sur moi sa plus grande coupe de malédictions; les sources de plaisir et de bonheur où vous puisez, ne coulent pas pour moi ».

Cependant des pleurs inondoient le visage du père. « Hélas! mon fils, oui sans doute, il n'est que trop vrai, la malédiction divine a frappé tous ceux qui sont nés de la femme; mais, mon bien-aimé, le Seigneur auroit-il versé plus de malédic-

tions sur la naissance du premier né, qu'il n'en a versé sur nous, lorsque nous avons péché? Non, il ne l'a ni fait, ni pu faire, ce Dieu infiniment bon. Non, Caïn, tu n'es pas né pour la misère; le Seigneur n'appelle aucune créature du néant pour qu'elle soit malheureuse. Il est vrai que l'homme, par sa faute, peut être malheureux; qu'il peut ne pas savoir jouir, et se faire de la vie un supplice. Quand sa raison succombe aux attaques des passions impétueuses, à la cupidité, aux desirs criminels, il devient misérable, et tout ce qui étoit bon de sa nature, lui tourne en poison. Tu ne peux pas commander à l'orage de n'être pas furieux, et au torrent impétueux de rester paisible; mais tu peux dégager ta raison des nuages qui l'obscurcissent, et rendre la clarté à ton ame; alors elle commandera impérieusement à ces passions qui la gourmandent; elle modérera la cupidité, ira fouiller au fond de ton ame; tous tes sentimens, mis au creuset, seront épurés; les vains souhaits et les

desirs impurs disparoîtront, comme les brouillards du matin disparoissent devant le soleil. J'ai vu, Caïn, avant ces temps-ci, j'ai vu des larmes de joie sur tes joues; la joie se répandoit sur toute ton ame, quand ta raison approuvoit tes actions vertueuses. Parle toi-même, Caïn; alors n'étois-tu pas heureux? Ton ame n'étoit-elle pas alors comme le pur azur des cieux, sans taches et sans nuages? Rappelle à toi ce rayon de la divinité, cette saine raison, directrice des mœurs; et la vertu, sa compagne inséparable, ramènera la joie dans ton ame, en y ramenant le bonheur. O mon cher fils! écoute mes exhortations. La première chose que te commande ta raison remise dans ses droits, c'est d'aller embrasser ton frère. Comme sa joie s'épanchera en larmes! Avec quelle tendresse il te serrera contre sa poitrine »!

« Je l'embrasserai, mon père, reprit Caïn, quand je serai de retour des champs: maintenant l'ouvrage m'appelle. Je l'embrasserai; mais.... de ma vie mon ame,

qui est née forte et mâle, ne s'accoutumera à cette mollesse efféminée qui vous le rend si cher, et qui vous arrache tant de larmes de joie; à cette mollesse qui a attiré sur nous tous la malédiction, lorsque dans le paradis tu te laissas gagner trop facilement par quelques larmes.... Mais que fais-je, misérable? est-ce que je m'échapperois en reproches? Non, mon père; je t'honore, ô mon père! je me tais ».

Ainsi parla Caïn, et il s'en retourna à son travail; Adam étoit resté immobile, pleurant amèrement, et levant les mains vers le ciel: « Ah! Caïn, Caïn! lui cria-t-il en s'en allant, je les ai mérités, hélas! ces sanglans reproches. Mais ne devois-tu pas épargner ton père, et t'interdire ce blâme outrageant qui ébranle mon ame comme un tonnerre! Ah! malheureux que je suis! C'est ainsi, car je le pressens déjà, c'est ainsi que mes derniers neveux, quand ils se traîneront dans la fange du péché, et que le châtiment inséparable du crime se fera sentir dans toute sa rigueur, s'élève-

ront contre ma poussière, et maudiront le premier pécheur ».

Ainsi parla Adam en se retirant des champs, contristé, la face penchée contre terre. De temps en temps seulement il levoit les yeux au ciel, en gémissant tout haut, et portoit ses deux mains jointes au-dessus de sa tête. Caïn le regardoit, et s'écria, pénétré de douleur à son tour: « Comme il lève tristement les mains vers le ciel! comme il se lamente! comme il gémit!.... Je lui ai fait des reproches insultans, à ce bon père.... Où m'emporte mon aveugle rage? un enfer déchire mes entrailles. Ah! malheureux que je suis! je porte une horreur continuelle dans leur ame; j'empoisonne, je détruis tous leurs plaisirs. Je ne suis pas digne d'habiter parmi les hommes; je devrois demeurer parmi les monstres sauvages qui exercent brutalement leur fureur dans les déserts. Le voilà déjà loin de moi, et je l'entends encore gémir. Comme il chancelle, accablé par la douleur!.... Si je courois après

lui? Si j'allois embrasser ses genoux, et lui demander ma grace par tout ce qu'il y a de plus sacré? Oui.... je le vois bien, mon malheur ne vient point du dehors; c'est dans mon propre cœur, foible et mal gardé, que s'élèvent ces noirs orages, qui foudroient tous mes plaisirs et les leurs. Revenez, ô raison! ô vertu! triomphez des passions fougueuses qui vous offusquent, et éteignez cet enfer qui déchire mon ame! Voilà mon père arrêté là-bas, comme sans sentiment; les mains élevées au-dessus de sa tête, il paroît implorer le ciel. Je cours me jetter à ses pieds, ô misérable que je suis »!

Et sans délai Caïn courut à son père, qui, appuyé sans force contre une souche, rêvoit tristement, et pleuroit, les yeux baissés vers la terre. Toute l'ame du fils fut ébranlée à cette vue; il se jetta sur la poussière devant lui, embrassa ses genoux; un torrent de larmes sortit de ses yeux; il leva ses regards sur son père, en lui disant: « Pardonne-moi, ô mon père!... encore ne



Dambrun sculp

suis-je pas digne de t'appeller mon père, je mérite que tu te détournes de moi avec horreur. Mais vois les larmes de mon repentir; vois mes regrets, et me pardonne. Misérable que je suis! j'étois sourd à tes exhortations; mais, ô mon père! lorsque tu t'en retournois en pleurant, les mains levées vers le ciel, un frémissement a saisi mon ame, et l'a éclairée d'un trait subit: je viens à présent.... je viens pleurer devant toi. Vois toute ma difformité; mais vois aussi ma désolation. Je demande humblement pardon, ô mon père! à Dieu, à toi-même, à mon frère, à tous ceux que j'ai offensés ».

« Lève-toi, mon fils, lève-toi, que je t'embrasse, dit le père en sanglotant et le serrant affectueusement contre sa poitrine. Celui qui habite dans le ciel, voit avec une bénigne complaisance ces larmes que tu verses. Mon fils, mon bien-aimé, embrasse-moi.... Oh! que mon chagrin s'est rapidement converti en joie! Heure solemnelle, heure à jamais bénie, dans laquelle

mon fils, mon premier né nous rend la paix; dans laquelle il m'embrasse avec des larmes d'attendrissement! Embrasse-moi encore; soutiens-moi, mon fils, la joie me fait chanceler: mais ne différons pas, mon bien-aimé, allons trouver ton frère; qu'il t'embrasse aussi ».

Ils alloient trouver le frère aux pâturages, lorsqu'Abel, à côté de sa mère, avec Méhala et Thirza, sortit des bocages. Ils avoient suivi secrètement Adam, pour écouter leur entretien si intéressant pour toute la famille. Abel vole à bras ouverts au-devant de Caïn, le presse en pleurant, sans pouvoir exprimer ses transports. « Mon frère, mon frère, dit-il d'une voix entrecoupée par ses sanglots, et tu m'aimes! ah! fais, fais que je l'entende de ta bouche! tu m'aimes!... ô joie inexprimable »!

« Oui, mon frère, je t'aime, répondit Caïn en l'embrassant; peux-tu.... pouvez-vous tous oublier mes offenses, me pardonner d'avoir si long-temps chassé le repos

loin de vous, et répandu sur vos jours l'affliction et la douleur? Mon ame, comme un éclair, s'est dégagée de cette obscurité, et a dissipé cette tempête furieuse: cette herbe maudite, qui étouffoit dans mon sein le germe du bien, est foulée à mes pieds, et ne se relevera jamais. Pardonne-moi, mon frère, et garde-toi de jetter la vue dans la funeste obscurité du passé ».

Ah! j'y consens, repartit vivement Abel, en l'embrassant avec un nouveau transport de tendresse: « Qu'il ne soit plus question entre nous du passé. Quoi! nous n'oublierions pas le chagrin d'un songe léger du matin, quand nous nous éveillons pour goûter un bonheur assuré, et que des torrens de joie nous environnent? Ah! Caïn, que ne puis-je t'exprimer ma joie, la moitié de mes transports! Je perds la voix, je pleure; je te serre contre ma poitrine, et pleure encore ».

Pendant que les frères s'embrassoient, Eve, témoin de cette scène si touchante,

fondoit en larmes ; et lorsque les sanglots un peu modérés eurent fait place à sa voix : « Non, mes enfans, dit-elle ; non, mes bien-aimés, depuis que j'ai entendu pour la première fois le doux nom de mère sortir de la bouche de mon premier né, jamais je n'ai senti une joie si vive. Il me semble que de lourdes montagnes se soient écoulées tout à coup de dessus ma tête, tant je me sens légère et déchargée du poids des ennuis qui m'accabloient. Toutes les heures vont m'être désormais riantes et agréables ; la joie et la concorde sont au milieu de ceux qui reposoient dans mon flanc, qui ont sucé mes mamelles. Oui, me voici semblable à une vigne féconde, qui porte de doux raisins ; le passant bénit cette vigne de ce qu'elle porte des fruits si délicieux. Embrassez-vous, mes enfans, embrassez-moi ; que je baise chaque larme répandue sur vos joues, ces pleurs précieux que l'amour fraternel a fait couler ».

Elle dit ; et remplie d'un transport inex-

primable, elle embrassa ses fils. Elle embrassa aussi Méhala et Thirza; et de nouvelles larmes accompagnèrent encore ces nouveaux embrassemens. Alors l'épouse de Caïn dit à sa sœur, avec un soupir de joie: « Ah! ma bien-aimée, ah! quelles délices! que ce jour soit un jour solemnel! Viens cueillir les plus belles fleurs pour les répandre sur la table dans le berceau; allons choisir les meilleurs fruits que portent nos arbres et nos arbustes: que ce jour soit pour nous un jour de délices; qu'il s'écoule dans de doux transports ».

Elles se hâtèrent d'aller dépouiller les arbres et les fertiles espaliers; la joie leur prêtoit des ailes. Caïn et Abel se tenant par la main, et près d'eux Adam et Eve, enivrés d'une satisfaction parfaite, s'avançoient ensemble vers la colline. Lorsqu'ils y arrivèrent, les sœurs avoient déjà paré la table du berceau de divers fruits, entremêlés de fleurs odorantes, mélange agréable d'éclat, de couleurs et d'odeurs suaves. Ils s'assirent pour ce repas déli-

cieux; la joie, la gaîté, les doux entretiens amenèrent rapidement la fraîche soirée.

FIN DU CHANT PREMIER.

LA MORT D'ABEL,

CHANT SECOND.

CHANT SECOND.

Tandis que la première famille du monde goûtoit une joie pure dans le berceau, le père des hommes prit la parole en ces termes : « Vous sentez à présent, ô mes enfans ! quelle sérénité se répand dans notre ame après une bonne action ; vous sentez qu'on n'est heureux véritablement que quand on est vertueux. Par la vertu, nous nous égalons aux purs esprits ; nous nous portons, pour ainsi dire, dans le ciel ; tandis qu'au contraire, si nous nous laissons subjuguer par la passion, elle nous dégrade et nous entraîne dans de sombres labyrinthes, où l'inquiétude, la détresse, la misère et le repentir nous épient et s'emparent de nous. O Eve, eussions-nous cru, lorsque, nous tenant par la main, nous quittâmes tristement le paradis, que tant de félicité nous fût réservée dans cette

terre maudite? Hélas! j'ai toujours présentes à l'esprit les circonstances de ce triste bannissement ».

Adam se tut, et Abel lui dit : « O mon père! si rien ne t'empêche de goûter avec nous les charmes de cette belle soirée, sous ce riant berceau; si tu ne t'es pas proposé d'aller, à la tendre lueur du crépuscule, te plonger dans des méditations profondes, daigne condescendre à ma prière; fais-nous le tableau des jours qui se sont écoulés depuis l'époque de votre fatale transmigration en cette vaste terre, jusqu'au moment présent ».

Tous alors regardèrent Adam avec une attention muette, impatiens de savoir ce que produiroit la prière d'Abel. « Y a-t-il quelque chose, lui dit-il, que je puisse te refuser en ce jour de joie? Je vais vous raconter ces temps de grace et de miséricorde, signalés par les promesses et les espérances données à l'homme pécheur. Dis-moi, chère Eve, où commencerai-je cette importante histoire. Sera-ce à l'in-

stant où, nous tenant par la main, nous nous éloignâmes du paradis? Mais, ô ma bien-aimée! déjà je vois tes yeux inondés de pleurs. — Commence-la, dit-elle, cher époux, à l'endroit où, jettant mes derniers regards sur le paradis avec un torrent de larmes, je me laissai tomber dans tes bras, accablée de regret et de désespoir. Mais ce que je sentis alors, laisse-le-moi décrire moi-même; car je craindrois que, pour ménager ma foiblesse, tu n'esquissasses trop légèrement cette scène si touchante ».

« Déjà l'épée de l'ange qui nous conduisoit hors du paradis avec une compassion obligeante, flamboyoit loin derrière nous; sa voix nous rappelloit encore le souvenir des promesses et de la grace excessive d'un Dieu offensé. Déjà nous étions descendus sur la terre, et nous marchions à travers des déserts arides. Là, il n'y avoit plus d'Eden : ce que nous traversions, n'étoit pas tapissé de ces fleurs agréablement odorantes, ni garni d'arbres ou d'arbrisseaux fertiles; on n'en voyoit que de loin

en loin, sur un terrein sec, comme on voit des îles semées à de grandes distances dans les mers. Nous marchions en silence, et la terre n'étoit devant nous qu'un triste et vaste désert. Adam me tenoit la main, je jettois sans cesse en pleurant des regards désolés sur le séjour de délices que nous perdions : mais je n'osois lever les yeux sur la déplorable victime de ma séduction, qui partageoit mon désastre. Il marchoit à côté de moi, la tête penchée vers la terre, tantôt laissant errer sa vue sur les campagnes, tantôt la fixant sur moi; je fondois aussi-tôt en larmes. Ces larmes lui fermoient la bouche; il ne pouvoit que me presser langoureusement contre sa poitrine. Arrivés au penchant d'une colline, dont le sommet commençoit à nous dérober la vue du paradis, je m'arrêtai, saisie d'un accablement qui me rendoit immobile; et, le contemplant douloureusement, je fis retentir la contrée de mes cris. Hélas! c'est peut-être pour la dernière fois que je le vois, ce paradis, mon lieu natal, où,

cher époux, si tu me permets encore de t'appeller de ce nom, ayant demandé avec instance une compagne à ton Créateur, tu fus malheureusement exaucé, et ta perte naquit de ton propre flanc. Belles fleurs, que ma main soigneuse a cultivées, pour qui exhalez-vous maintenant vos suaves émanations? Vous, charmans bosquets, qui est-ce qui jouit du frais qu'entretiennent vos feuillages odorans? Arbres féconds en fruits de toute espèce, à qui réservez-vous vos riches dépouilles? Je ne verrai plus ce lieu enchanteur. L'air embaumé qu'on y respire est trop pur pour une malheureuse souillée de crime; c'est un séjour trop saint pour une pécheresse. O funeste dégradation! Chéris des esprits célestes, sortis si purs, si heureux, des mains du Créateur, que notre chute à tous deux est affreuse! à tous deux! hélas! car tu es tombé toi-même, séduit par ta perfide épouse. O toi, cher et déplorable complice, sur qui j'ose à peine lever les yeux, n'use point, hélas! du droit que je t'ai

donné de me haïr. Ne m'abandonne pas, ô mon unique soutien! ne m'abandonne pas, je t'en conjure par le Dieu que nous servons, par les promesses même que son indulgente bonté nous a faites dans notre misère présente! Il est vrai, je ne mérite de ta part que haine et exécration; mais permets-moi seulement de suivre servilement tes pas, de soulager les peines où je t'ai plongé, qu'un regard, un signe m'expliquent tes vœux et tes volontés. Je joncherai de fleurs tous les lieux où tu auras établi ta demeure; j'irai dans des réduits solitaires cueillir pour toi les fruits les plus exquis; et je m'estimerai heureuse, si pour lors tu récompenses mes foibles services d'un regard de compassion. Ayant cessé de parler, je me laissai tomber dans ses bras; il me serra affectueusement contre sa poitrine, m'arrosa de ses larmes, et me dit » :

« O épouse tendrement chérie! ne ren»dons pas, par des reproches amers, nos »maux plus amers encore; nous en avons

»tous deux mérité bien plus que nous n'en »souffrons : notre Dieu, en nous punis- »sant, a tempéré ses vengeances par des »promesses. Il est vrai qu'elles sont voilées »d'une sainte obscurité ; mais à travers »cette obscurité même, la bonté divine »perce et se fait sentir. S'il n'eût écouté »que sa juste colère, hélas! que serions- »nous devenus? Non, ma bien-aimée, il »ne faut pas que des plaintes importunes »et des reproches amers nous rendent in- »dignes de sa grace, et profanent nos lèvres; »ne les ouvrons que pour des actes de piété »et des actions de graces. Son regard pé- »nétrant perce les plus obscures ténèbres; »et comme il découvre au fond des ames »les péchés les plus secrets, il verra de »même dans les nôtres notre humiliation, »notre reconnoissance, nos hommages et »nos efforts imparfaits pour le bien. Em- »brasse-moi, chère Eve, donnons cet in- »nocent intermède à notre misère. Que »nos secours mutuels servent à l'adoucir; »luttons de concert contre notre ennemi

»commun, l'affreux péché, et tâchons de »nous réhabiliter dans notre dignité pri»mitive, autant que notre corruption ac»tuelle le permet. Que la paix et le tendre »amour soient toujours au milieu de nous; »et nous prêtant une main secourable, nous »supporterons avec moins de tristesse et »d'accablement, le fardeau qui nous est »imposé, et nous irons courageusement »au-devant de la mort, qui, comme il pa»roît, ne s'avance que lentement. Main»tenant descendons vers les peupliers qui »servent d'avenue à ce rocher : le soir »vient, et ce lieu sera commode pour y »passer la nuit».

«Adam cessa de parler; je l'embrassai à mon tour : ensuite, ayant essuyé les larmes de mes yeux avec les tresses de ma chevelure, nous descendîmes au pied de la colline, et gagnâmes le bois de peupliers qui bordoit le pied du rocher».

Eve se tut, et jetta un tendre souris sur Adam, qui reprit ainsi le fil de l'histoire:

«Nous avançâmes, mes enfans, sous ces

peupliers, et ayant pénétré jusqu'au rocher, nous le trouvâmes creux : sa cavité formoit une grotte. Vois, dis-je à votre mère, vois combien de commodités la nature nous offre; vois cette grotte riante et cette source pure qui coule à côté avec un doux murmure. Préparons ici notre gîte; mais, chère Eve, il faudra que j'en ferme l'entrée aux surprises nocturnes des ennemis. Quels ennemis? demande Eve avec émotion. N'as-tu pas remarqué, lui dis-je, que la malédiction a frappé tout ce qui est créé; que les liens d'amitié sont rompus entre les êtres vivans, et que le plus foible est la proie du plus fort? Là-bas dans la campagne, j'ai vu un jeune lion poursuivre, avec des rugissemens épouvantables, un chevreuil effaré. J'ai vu la guerre parmi les oiseaux de l'air. Nous n'avons plus de droit de commander en maîtres aux animaux, à moins que ce ne soit à ceux dont les forces ne répondent pas aux nôtres. Ceux qui, auparavant, jouoient autour de nous d'un air caressant

et soumis , le tigre tacheté et le lion à longue crinière , poussent contre nous d'effrayans rugissemens, et ont dans les yeux un feu menaçant. Il est vrai que nous gagnerons les plus traitables par la douceur, et que nous nous garantirons des plus féroces par notre art et par notre adresse. Je vais toujours entrelacer des broussailles devant l'entrée de la grotte. Je me mis aussi-tôt à l'œuvre. Eve, cependant, timide, et sans me perdre de vue , alla cueillir des fleurs et des feuilles pour nous en former un lit, et mit à contribution, pour notre table, les arbres et les arbrisseaux d'alentour. Sa provision faite, elle revint avec hâte, et la posa devant moi sur l'herbe tendre ».

« Alors , nous nous assîmes dans la grotte sur des siéges tapissés de fleurs ; et nous commencions notre repas frugal, l'assaisonnant d'entretiens gracieux, lorsqu'un sombre nuage vint tout à coup obscurcir le soleil couchant, et gagna jusque sur nos têtes. Le sombre voile dont il cou-



vrit la terre, sembloit être, pour ses habitans et pour toute la nature, un présage de destruction. Un vent orageux qui s'éleva ensuite, mugit à travers les montagnes, et bouleversa toutes les forêts; des flammes sortirent du sein des nuages, et les éclats du tonnerre vinrent augmenter l'horreur et l'effroi. Eve épouvantée, s'élança dans mes bras, et se tenoit serrée contre ma poitrine, respirant à peine. Il vient, dit-elle, il vient le juge; qu'il est terrible, il vient nous apporter la mort, à nous et à toute la nature, à cause de ma prévarication. O Adam! Adam!... A ces mots, elle resta tremblante et sans voix, toujours appuyée sur moi. Rassure-toi, lui dis-je, ma bien-aimée! mettons-nous à genoux devant la grotte; adorons ce Dieu terrible porté sur les nuages, et précédé d'éclairs et de foudres. O toi, grand Dieu, qui tempérois avec tant de bonté l'éclat de ta divinité pour te communiquer à moi, dès que je pus ouvrir les yeux, au sortir de tes mains créatrices, que tu es

terrible quand tu marches pour venir juger ta créature! Et sur-le-champ nous nous prosternâmes devant la grotte, où, le visage pâle et les mains tremblantes, nous adorâmes humblement, dans l'attente que le souverain juge, porté au-dessus de nos têtes, nous diroit par son tonnerre : Mourez, ingrats! et que la terre qui vous a portés, s'anéantisse devant ma fureur. Le ciel cependant se fondoit en eau ; mais il ne sortoit plus de. flammes des nuées, et le tonnerre ne mugissoit plus que dans le lointain. Alors je levai la tête, en disant: Le Seigneur a passé près de nous, chère Eve; il ne détruira pas la terre, et nous ne mourrons pas aujourd'hui : car que deviendroit sa promesse, s'il nous détruisoit, et, dans nos personnes, nos descendans ? La sagesse éternelle ne se repent pas des promesses qu'elle a faites. Nous nous rassurâmes ; l'orage se dissipa, et le soleil couchant répandit sur les nuages un éclat admirable, tel que celui qui brilloit, lorsque des légions d'anges étoient portées sur

des nuages légers au-dessus d'Eden, et que leur trace, répandant sur leur route un long sillon de lumière, rendoit les nuages étincelans comme la flamme. Les campagnes humectées reposoient en silence; les couleurs renaissoient plus vives, et le soleil couchant lançoit sur nous ses derniers rayons : nous célébrâmes avec un saint étonnement cette scène touchante. C'est ainsi que le premier orage passa pardessus nos têtes. Bientôt la lumière rougeâtre du soir fit place au sombre crépuscule, et les nuées ne furent plus éclairées que par les foibles rayons de la lune. Alors nous sentîmes pour la première fois sur nos membres frappés, l'effet des fraîcheurs de la nuit, comme nous venions de sentir, quelques heures auparavant, l'ardeur brûlante du soleil à son midi. Nous nous enveloppâmes dans les peaux dont notre juge bienfaisant avoit daigné ceindre nos reins, avant que nous sortissions du paradis, pour preuve qu'il n'avoit pas retiré de dessus nous sa main secourable. Nous

nous étendîmes dans la grotte sur un lit d'herbages et de fleurs, et nous attendîmes le sommeil dans un doux embrassement. Il vint, mais non pas avec autant de facilité, non pas avec autant de douceur qu'il venoit quand nous étions encore innocens. Alors notre imagination ne se remplissoit que d'images riantes et agréables; mais depuis elle fut troublée par l'inquiétude, la crainte et les remords, qui y mêloient des fantômes bizarres. La nuit étoit tranquille, notre sommeil l'étoit aussi; mais pourtant, quelle différence d'avec cette nuit délicieuse, où je te conduisis, ô Eve, pour la première fois dans le berceau nuptial! Les fleurs étoient encore plus odorantes que de coutume; jamais les accens de l'oiseau nocturne n'avoient retenti avec tant d'harmonie; jamais la lune n'avoit brillé d'un éclat si pur. Mais pourquoi m'arrêter à des images qui réveillent ma douleur assoupie? Déjà le soleil du matin élevoit à lui la rosée limpide, lorsque nos paupières s'ouvrirent; déjà les oiseaux

célébroient par leurs chants le retour de la lumière. Le nombre en étoit petit; car la terre n'avoit encore d'autres animaux que ceux qui, après la malédiction, s'étoient enfuis du paradis : le jardin du Seigneur ne devoit point voir régner la mort dans son enceinte. Nous allâmes devant la grotte faire notre adoration ; après quoi je dis à Eve : Allons plus loin; je vois, en parcourant des yeux cette contrée immense, qu'il nous est libre de promener notre choix sur beaucoup d'autres habitations, dont les productions seront plus abondantes, et les beautés plus diversifiées. Vois-tu cette rivière serpenter à travers une verte prairie? La colline qui la borde, présente de loin à la vue un jardin plein d'arbres, sur son dos couvert de verdure. Mon bien aimé, dit Eve, en pressant ma main de la sienne, je te suivrai par-tout où tu me conduiras; et nous poursuivîmes notre chemin vers la colline. Nous en approchions, lorsqu'Eve vit presque au-dessus de sa tête un oiseau foible, dont

le plumage sembloit hérissé, voler avec peine en poussant des cris plaintifs, tournoyer quelques instans dans l'air, et s'abattre ensuite sans force parmi les broussailles. Elle approcha, et en vit un autre étendu sans mouvement sur l'herbe, que celui-ci sembloit pleurer. Eve l'examina longtemps courbée sur lui; puis, le prenant, mais en vain, pour le tirer de ce qu'elle croyoit un sommeil: Il ne se réveille pas, dit-elle avec effroi, et le posant sur l'herbe d'une main tremblante: Il ne se réveillera même jamais. A ces mots, elle fondit en larmes. Hélas! continua-t-elle en apostrophant celui qui poussoit des cris lamentables, c'étoit peut-être là ta compagne! C'est moi, malheureuse, qui ai attiré la malédiction et la misère sur chaque créature; c'est moi qui te fais souffrir, innocente volatile! Ses pleurs redoublèrent; et se tournant vers moi: Quel accident est-ce là? me dit-elle. Quel engourdissement affreux! Je ne lui vois plus de sentiment; ses membres roidis refusent

leur service. Parle, Adam; ne seroit-ce point la mort? Ah! c'est elle, j'en frémis; un frisson glacé me pénètre jusqu'aux os! Ah! si la mort dont nous sommes menacés est de même, oh! qu'elle est terrible! si elle me séparoit donc aussi de toi, et que, frappé toi-même.... O.... Adam! soutiens-moi, je n'en puis plus. Alors elle poussa de longs sanglots, courbée vers la terre, dans l'abattement de la plus profonde douleur. J'embrassai mon épouse éplorée, en lui disant: N'accrois pas, ô chère épouse! tes craintes et ta douleur; mettons notre confiance dans celui qui gouverne toutes ses créatures avec une sagesse infinie; songeons que lorsqu'il monte sur son tribunal formidable, environné de l'ombre du mystère, la miséricorde et l'amour sont toujours à ses côtés. Pourquoi, guidés par une imagination lugubre, aller chercher des malheurs dans l'avenir? Notre raison ne verra donc que nos maux? Est-il juste que nous détournions les yeux de dessus les monumens de sa sagesse et de sa bonté,

au risque de nous plonger plus profondément dans la misère par notre aveuglement ? C'est cette sagesse et cette bonté qui ont réglé le sort qui nous est destiné. Ainsi, marchons en assurance sous sa direction, et respectons ses décrets sans les pénétrer ».

« Cependant nous continuâmes d'avancer vers la colline, et nous traversâmes les buissons féconds qui couronnoient le pied du côteau. Sur le sommet, au milieu d'arbres fruitiers, s'élevoit un haut cèdre, dont le feuillage épais entretenoit au loin la fraîcheur, augmentée par une source pure qui serpentoit à l'ombre parmi les fleurs. Ce lieu ouvroit aux regards une perspective immense, où l'œil se perdoit dans un air nébuleux. Voilà, dis-je alors, une ombre du paradis, une habitation au moins commode. Pour le paradis même, nous ne le retrouverons nulle part. Recevez-nous sous votre ombrage, cèdre majestueux ! Et vous, arbres divers, je ne cueillerai pas vos fruits sans reconnois-

sance ; ils seront la récompense de ma culture et de mes travaux. O Dieu tout-puissant, daigne regarder favorablement notre demeure ; du haut de ton ciel, prête une oreille bénigne aux supplications, aux louanges, aux actions de graces que nous ne cesserons jamais de diriger vers ton trône céleste, à travers les sommets touffus de ces arbres : car ce sera ici que nous prendrons notre nourriture à la sueur de notre corps ; ce sera sous ces ombrages, ô chère Eve ! que tu enfanteras avec douleur ; c'est d'ici que nos petits-fils doivent se répandre sur la terre, et c'est sous ces mêmes arbres que la mort qui s'approche doit nous trouver un jour. O Seigneur, ô Seigneur mon Dieu, verse ta bénédiction sur la demeure profane du pécheur ! Et en même temps, Eve prioit aussi à mon côté, les yeux mouillés de larmes et pieusement élevés vers le ciel ».

« Alors je commençai à construire une cabane à l'ombre du cèdre ; je plantai un cercle de pieux dans la terre, dont je for-

mai un mur, en les entrelaçant de branchages déliés. Eve conduisoit la source à travers les fleurs, ou arrangeoit des arbrisseaux en espaliers, ou avec des baguettes soutenoit des fleurs penchées, ou cueilloit des fruits parvenus à leur maturité. Ce fut alors que nous commençâmes à manger notre nourriture à la sueur de notre visage. J'allois vers la rivière chercher des roseaux pour couvrir notre cabane, lorsque je vis cinq brebis blanches comme de petites nuées du midi, et un jeune bélier, qui paissoient au milieu sur la rive. Je m'approchai tout doucement pour voir s'ils ne s'enfuiroient pas comme le tigre et le lion, qui auparavant jouoient à mes pieds : mais ils ne s'enfuirent pas, et je les menai devant moi avec un roseau sur notre côteau, pour les y faire paître. Eve, occupée à construire un berceau du superflu des buissons, ne vit pas d'abord le petit troupeau ; mais il se décela par des bêlemens. Alors elle tourna la tête, et de surprise elle laissa tomber les brancha-

ges. Son premier mouvement fut la crainte; elle s'arrêta : mais bientôt elle s'écria avec joie : Oh ! ils sont doux et caressans comme dans le paradis. Soyez la bien-venue, ô aimable compagnie ! vous demeurerez avec nous ; oui, je vous prie, demeurez-y. Nous avons pour vos besoins des prés fleuris, des plantes odorantes et une claire fontaine. Quel plaisir ce sera de vous voir bondir sur l'herbe autour de nous, tandis que nous soignerons nos arbres et nos arbustes ! Elle dit, et caressoit de la main leur épaisse toison ».

« Cependant la cabane fut construite, et nous prenions le frais à l'entrée, ensevelis dans une profonde rêverie, lorsque Eve rompit le silence par ces mots : Que cette contrée est belle et diversifiée ! qu'elle est fertile en productions de toutes espèces ! Qui nous empêche de joindre les fruits d'alentour à ceux que porte déjà cette colline ? Alors notre demeure ressemblera au paradis, comme le paradis ressembloit au ciel, à ce que nous ont dit les anges qui

nous honoroient de leurs visites : c'en sera du moins une ombre. Ah! que ce charmant séjour réunissoit de beautés diverses! La nature y versoit richement ses plus douces influences; l'agréable et l'utile y étoient prodigués avec la même profusion: les prés émaillés des plus belles couleurs donnoient d'abondans pâturages : de rians bocages présentoient à la vue l'assemblage aimable des fleurs et des fruits : des cabinets de verdure, des allées ceintrées, des bosquets touffus offroient des asyles délicieux : tous les sens trouvoient des voluptés dans ce jardin enchanteur. Hélas! en comparaison d'un si beau sol, tout paroît n'être autour de nous que des landes arides : il semble que la terre maudite ne puisse plus rien produire; ou qu'appauvrie, elle n'accorde qu'à différens climats ses diverses productions. Ah! Adam, j'ai déjà vu comme la mort et la corruption, car c'est sans doute la même chose, s'étendent sur toute la nature. J'ai vu des fruits tombés, gâtés, des fleurs fanées sur leur

tige; j'ai vu des arbrisseaux morts, tristement dépouillés de fleurs et de fruits. D'autres plus jeunes, à la vérité, germoient à côté; des fruits plus frais réparent ceux qui sont tombés, et la semence que répandent les fleurs fanées, en fait naître de nouvelles. C'est ainsi, Adam, c'est ainsi qu'un jour nous nous fanerons nous-mêmes, et ferons place à nos enfans, qui fleuriront à leur tour ».

« Elle se tut, et moi, attendri jusqu'au fond de l'ame, je pris ainsi la parole: Hélas! chère Eve, notre plus grande perte n'est pas celle de ces richesses terrestres; on peut s'en passer. Ce qui m'afflige, ce qui me désespère, c'est de nous voir bannis de cette heureuse contrée où il plaisoit à Dieu de se montrer visiblement; lorsque, tempérant l'éclat de sa divinité, il marchoit dans les bocages où un silence respectueux célébroit sa présence. J'osois souvent alors lui parler profondément prosterné, et le Tout-puissant daignoit écouter sa créature, et même lui répon-

dre. Mais, hélas! nous avons perdu cette prérogative des purs esprits. L'intelligence la plus pure habitera-t-elle parmi les pécheurs? Cet Être suprême habitera-t-il une terre qui a mérité sa malédiction? Il est vrai que du haut de son trône il jette sur nous un œil de compassion, et que sa grace excède tous les souhaits que notre misère nous permet de former. Il vient même ici des anges exécuter ses ordres, mais invisiblement et sans éclat; ils abandonnent soudain ce lieu de corruption, où ne peuvent séjourner que des êtres disgraciés du souverain maître ».

« C'est ainsi que nous nous entretenions, assis l'un près de l'autre; et ensevelis dans une profonde rêverie, nous regardions tristement la terre devant nous, lorsqu'une nuée éclatante descendit du haut des cieux, et appuyant sa base sur la colline, s'ouvrit pour laisser sortir une figure radieuse. C'étoit un ange. Nous volâmes au-devant; nous courbâmes respectueusement nos corps devant lui; et l'esprit céleste nous


Delvaux sculp.

parla ainsi : « Celui qui a son trône dans le »ciel, a entendu vos discours : Va, m'a-t-il »dit, apprendre à ces créatures affligées, »que ma présence n'est point bornée par »l'enceinte des cieux ; elle s'étend sur tout »ce que j'ai créé. Qu'est-ce qui fait que le »soleil continue de darder ses rayons, que »les étoiles ne s'arrêtent point dans leur »cours, que la terre produit ses fruits à »l'ordinaire, et que le jour et la nuit se »succèdent régulièrement ? Qu'est-ce qui »conserve les êtres, les fait vivre et respi»rer ? Ma présence. Qu'est-ce qui te pré»serve toi-même de tomber en corruption ? »C'est que je suis auprès de toi, où je dé»mêle tes plus secrètes pensées ».

« Comme la sphère lumineuse qui environnoit le messager céleste s'étendoit jusque sur moi, plein d'un saint saisissement, et levant vers lui mes yeux éblouis : Que les graces du Seigneur, lui dis-je, sont incompréhensibles ! Il jette des regards de pitié sur notre misère, et nous fait visiter par ses anges. J'en suis, hélas !

tout confus, et j'ose à peine t'envisager, ô esprit lumineux ! mais permets-moi de te dire mes sombres appréhensions. Je ne doute point de la présence de Dieu parmi ses créatures : je le vois, je le sens perpétuellement, et je n'ai garde de prétendre que l'Être le plus pur se communique plus intimement à une créature souillée de péchés. Mais je crains que par la suite l'homme multiplié ne se dégrade encore, que dégradé, sa misère n'empire, et qu'il n'en vienne à n'avoir plus de l'Être suprême que des notions confuses et ténébreuses. Car, puisque je suis tombé, mes enfans pourront tomber aussi, et tomber plus profondément. Il viendra un temps où je ne serai plus avec eux, pour leur faire voir en ma personne des preuves sensibles de sa bienfaisance. Il est vrai que le moindre insecte pourra l'annoncer assez clairement; mais la voix de la nature ne sera-t-elle pas alors trop foible pour eux, lorsque Dieu continuera de cacher sa face aux humains ? Ah! cette pensée m'est un

fardeau pesant comme une montagne ».

« Père des hommes, me répondit gra-
»cieusement l'esprit céleste, celui en qui
»et par qui tout vit et respire, n'abandon-
»nera pas tes descendans. Souvent, à la
»vérité, leurs péchés monteront jusqu'à
»lui, criant vengeance, lui feront saisir
»son tonnerre, et manifester ses jugemens.
»Les pécheurs alors se traîneront dans la
»poussière, et diront : Le voilà ce Dieu
»terrible! Mais plus souvent encore il se
»manifestera par sa miséricorde. Quand
»ils se seront écartés de sa voie, il ira les
»appeller avec bonté; il suscitera parmi
»eux des sages, qui éclaireront leur intel-
»ligence; ils tourneront leurs regards vers
»le Seigneur, et reviendront des voies in-
»grates de l'extravagance et de la stupi-
»dité, dans les sentiers de la justice et de
»la droite raison. Des prophètes, ministres
»de ses volontés, leur annonceront long-
»temps d'avance les jugemens et les graces
»du Très-haut, renfermés dans le trésor
»d'un avenir éloigné, afin qu'ils voient que

»c'est sa sagesse éternelle qui gouverne les »ressorts impénétrables du destin. Il leur »parlera souvent par des anges, souvent »aussi par des prodiges; et il y aura des »justes pour qui sa bonté infinie le fera »descendre lui-même de son trône, jus»qu'à ce qu'enfin le grand mystère du »salut des hommes se développe, et que »la race de la femme écrase la tête du »serpent».

« L'ange se tut : son souris gracieux m'enhardit à lui parler encore une fois : O ami céleste! lui dis-je, si tu permets à l'homme pécheur de te nommer ainsi, et tu le permets sans doute, car pourrois-tu haïr celui que l'Eternel ne hait pas, celui pour qui la clémence divine se manifeste avec tant d'éclat, que les cieux en sont dans l'admiration, et que l'ame humiliée dans la poussière ne balbutie qu'imparfaitement sa reconnoissance, faute de termes suffisans pour l'exprimer; oserai-je te demander, esprit lumineux, s'il ne t'est pas permis de tirer ces augustes mystères de

la sainte obscurité qui les voile; de m'apprendre au moins ce que signifie cette grande promesse, que la race de la femme écrasera la tête du serpent, et quelle est la malédiction que Dieu a lancée contre l'homme, quand il lui a dit : Tu mourras? L'ange répondit : « Je ne te cacherai rien »de ce qu'il m'est permis de te dévoiler. »Apprends donc, ô Adam! qu'à l'instant »que tu eus péché, Dieu dit aux esprits »bienheureux : Adam m'a désobéi, et il »mourra. Cependant tout à coup un nuage »ténébreux environna le trône de l'Eter»nel, et il se fit d'une extrémité du ciel à »l'autre un silence profond, qui remplit »d'effroi toute la cour céleste; mais ce »silence ne dura que peu de temps. Le »nuage ténébreux s'écarta, comme un ri»deau, de devant le trône; jamais Dieu »ne s'étoit manifesté aux anges avec tant »de magnificence, si ce n'est en cet instant »mémorable, où sa voix créatrice, appel»lant les astres du néant, leur dit : Soyez »faits, et continua de parcourir, en créant,

»toute l'immensité de l'espace. Tandis que »tout étoit dans l'attente de ce qui alloit »suivre, sa voix retentissante comme le »tonnerre, fit entendre ces mots pleins de »bonté : Je ne détourne point mes regards »de dessus le pécheur. La terre rendra »témoignage de ma miséricorde infinie. »La femme donnera naissance à un ven- »geur, qui écrasera la tête du serpent. »L'enfer n'aura pas lieu de se réjouir de »sa victoire, et la mort perdra sa proie. »Cieux, célébrez ce jour ! Ainsi parla »l'Eternel. L'éclat éblouissant de sa gloire »auroit terrassé les archanges mêmes, si »quelque léger voile n'en eût tempéré »sur-le-champ la vivacité. Les cieux célé- »brèrent tout ce jour-là le grand mystère »de la bonté divine : mais comment Dieu »pourra-t-il, sans blesser sa justice, faire »grace au pécheur? Voilà ce qui est in- »compréhensible pour l'archange même. »Il doit suffire que Dieu l'ait dit. Nous »savons, et il t'est permis de savoir que la »mort a perdu sa puissance; qu'elle ne

»fera que dégager l'ame de ses liens. Le »corps, cette enveloppe de boue qui l'en-»ferme, retournera dans la poussière dont »il fut formé. L'ame épurée s'élèvera au »séjour céleste, pour y être infiniment »heureuse comme nous le sommes. Écou-»te, Adam, l'ordre de ton Dieu : Je veux »être favorable, à toi et à ta race; je veux »qu'il y ait entre moi et toi un signe qui »soit le sceau de cette grande promesse. »Bâtis un autel sur cette colline; immole »dessus un jeune agneau; et de ma part j'en-»verrai un feu dévorant qui consumera la »victime. Tous les ans tu renouvelleras le »même sacrifice, et tous les ans j'enverrai »la même flamme pour le consumer. Voilà, »dit l'ange, continuant de parler, voilà »que je t'ai révélé tout ce qu'il plaît au »Très-haut que la créature sache de ses »décrets. Seulement il m'a permis encore »de vous montrer, avant de vous quitter, »que vous n'êtes pas si seuls qu'il vous sem-»ble sur ce globe, et que cette terre, toute »maudite qu'elle est, est encore habitée

»par de purs esprits, à qui l'Eternel a or-»donné de veiller pour vous défendre et »vous conserver ».

« L'ange à l'instant toucha nos paupières, et nos yeux dessillés virent des beautés que je n'entreprends pas de décrire; nulle expression ne peut rendre les traits majestueux que je vis. Toute la contrée étoit peuplée d'enfans des cieux plus beaux que n'étoit Eve, lorsque, nouvellement créée, elle sortit des mains de l'Eternel, et qu'elle me réveilla d'une voix gracieuse, en me tendant les bras avec tendresse. Quelques-uns recueilloient de légers brouillards de la terre, et les portoient en haut sur leurs ailes déployées, pour en faire de douces rosées et des pluies rafraîchissantes; d'autres reposoient près des ruisseaux gazouillans, veillant à ce que la source ne tarît pas, de peur que les plantes ne fussent privées de leur humide nourriture. Plusieurs étoient dispersés dans la plaine; là, ils présidoient à la croissance des fruits, répandoient sur

des fleurs naissantes, la couleur de feu, l'aurore ou l'azur, et leur insinuoient des parfums agréables, en les fomentant de leur haleine. Plusieurs erroient diversement occupés dans l'ombre des bocages, et de leurs ailes brillantes faisoient éclore, à chaque pas, de doux zéphyrs qui tantôt voltigeoient en murmurant à travers les ombrages, tantôt planoient agréablement sur les fleurs, et alloient ensuite se rafraîchir sur la surface frémissante des ruisseaux ou des lacs. D'autres esprits se reposoient de leurs travaux, et, assis à l'ombre, des harpes d'or à la main, chantoient en chœur à la louange du Très-haut, des hymnes que l'oreille des mortels ne sauroit entendre. Plusieurs se promenoient sur notre colline même et parmi nos berceaux, où, par leurs doux regards, ils sembloient compatir à notre sort. Mais bientôt le voile levé devant nos yeux se rabattit, et cette scène ravissante disparut ».

« Ce sont-là, nous dit l'ange, les esprits

»tutélaires de la terre; la nature fourmille
»de beautés trop sublimes pour être goû-
»tées par les sens des mortels; le Créateur
»en a fait de diverses pour les différens
»ordres d'êtres pensans; et ces merveilles,
»cachées à vos yeux, font le ravissement
»et l'admiration de classes innombrables
»d'esprits. Ces mêmes enfans des cieux
»que vous avez vus, ont aussi pour fonc-
»tion d'aider la nature, dans son attelier
»secret, à opérer les productions diverses
»que les ordres de Dieu exigent d'elle de
»toute éternité. Ils sont aussi chargés de
»veiller à la sûreté de l'homme, de diri-
»ger ses actions, et de détourner souvent
»de dessus lui des malheurs dont il est
»menacé sans le savoir. Ils l'assistent dans
»toutes ses routes, quelques tortueuses
»qu'elles soient, et font que, d'un mal
»apparent, il résulte souvent en sa faveur
»un bien réel. Ils sont les paisibles témoins
»de tes plaisirs domestiques, et accompa-
»gnent tes actions les plus secrètes d'un
»sourire d'approbation ou d'une marque

»de dédain. C'est d'eux que le Seigneur se »servira, soit pour répandre l'abondance »dans les pays qu'il aura bénis, soit pour »porter la famine et la désolation chez les »nations qui se seront écartées de lui, »lorsqu'il lui plaira de les rappeller par »la voie des châtimens ».

« L'ange en finissant ce discours, qu'il avoit prononcé avec une douceur attendrissante, rentra dans son nuage; et nous, pleins d'un ravissement inexprimable, nous nous prosternâmes en terre pour rendre à l'Eternel nos hommages et nos actions de graces. Aussi-tôt après je bâtis l'autel sur le sommet de la colline; et, depuis, Eve fit son occupation de construire à l'entour une espèce de nouveau paradis. Ce qu'elle trouvoit de fleurs dans la prairie et sur les côteaux, elle venoit les planter aux environs de l'autel, et les arrosoit le matin et le soir avec l'eau claire de la source qui murmuroit près de là. O esprits tutélaires qui m'environnez! ditelle alors, achevez cet ouvrage de mes

mains ; sans votre secours, mes soins sont inutiles. Rendez ces fleurs plus brillantes encore qu'elles ne l'étoient sur leur lieu natal ; car cette enceinte est consacrée au Seigneur. Et moi, je plantois ce grand cercle d'arbres qui environne l'autel d'un saint et paisible ombrage ».

« Nous passâmes l'été dans ces sortes d'occupations, brûlés par un soleil ardent. Déjà l'automne, couronné de fruits divers, tiroit à sa fin ; les aquilons rigoureux commençoient à souffler, et les montagnes se couvroient de frimas. Nous vîmes avec douleur la nature ainsi contristée : nous ignorions qu'il falloit que la terre débile, après s'être épuisée par ses bienfaits, réparât ses forces par le repos de l'hiver ; car, avant la malédiction, on avoit en une même saison le printemps, l'été et l'automne ; et, sous ces diverses dénominations, c'étoit toujours une température agréable et riante. Cependant, le deuil de la nature augmenta encore, les fleurs mouroient penchées sur leurs tiges ; ou, si

quelques-unes survivoient de place en place aux environs de l'autel, elles sembloient, à leur air flétri, s'affliger de leur destruction prochaine; les arbres se dépouilloient de leurs fruits les plus tardifs, et finissoient par perdre leurs feuilles. Bientôt la fureur des aquilons augmenta; ils soufflèrent des orages, des torrens de pluie, et la neige couvrit les plus hautes montagnes. Nous contemplions cette désolation générale avec une frayeur inquiète. Si par hasard, disions-nous, ce ne sont-là que les premiers effets de la malédiction prononcée contre la terre, la nature va donc perdre le peu d'avantages que sa dégradation lui a laissés encore. Elle en avoit peu, en comparaison du paradis; cependant, il lui en restoit assez pour répandre sur nos jours des douceurs et des commodités. Mais si la malédiction doit s'appesantir de plus en plus sur la terre, qu'un jour notre sort sera triste et malheureux! Au milieu de ces pensées, nous nous exhortions réciproquement à bannir de

nos cœurs toute idée de mécontentement, et à mettre notre espérance dans le Seigneur avec une respectueuse adoration. Cependant nous fîmes des provisions de fruits; nous séchâmes au feu ce que la corruption et la pourriture nous auroient enlevé; et moi, je garnis la caverne en dehors, pour qu'elle nous mît à l'abri des frimas et des pluies. Pendant ce temps, le petit troupeau erroit languissamment sur la colline, broutant quelques brins d'herbe repoussés; et moi, pour le préserver d'une disette totale, j'allois sur les prés et sur les côteaux faire sa provision de fourrage, que je serrois soigneusement. Les jours s'écouloient tristement et lentement parmi les ouragans et les pluies : mais, à la fin, le soleil vivifiant se remontra, et ramena la sérénité sur l'horizon. Des vents plus doux chassèrent du haut des montagnes les brouillards humides; la nature rajeunie sembloit sourire; une douce verdure revêtit la terre; un mélange varié de fleurs diverses embellissoit les prairies, et dispu-

toit d'éclat avec le soleil; les arbres et les arbrisseaux se paroient de feuilles nouvelles; toute la nature ranimée étoit dans la joie. Ainsi reparut sur la terre, couronné de fleurs et de feuillages, l'aimable printemps, ce gracieux matin de l'année. Rien n'égaloit sur-tout la belle enceinte dont j'avois environné l'autel. Eve y voyoit avec un ravissement inexprimable, renaître les fleurs qu'elle y avoit apportées des environs. J'essaierois en vain, mes enfans, de vous dépeindre nos transports. Qu'ils étoient vifs! ils nous conduisirent au pied de l'autel; le soleil éclairoit le saint lieu de l'éclat le plus pur. Là, chaque créature paroissoit consacrer ses louanges au Seigneur; les fleurs d'alentour remplissoient l'air des odeurs les plus suaves, et les arbres étendoient l'ombrage de leurs branches fleuries jusque sur l'autel. Les insectes ailés qui se logent sous l'herbe, exprimoient leur joie par de doux sifflemens, et les oiseaux chantoient sans cesse du haut des arbres. Nous nous jettâmes à

genoux ; des larmes de joie échappées de nos yeux, se confondirent sur le gazon qu'elles mouillèrent avec la rosée du matin ; et notre ardente prière s'éleva vers le maître de la nature, vers ce Dieu de grace et de bonté, qui fait tourner à notre avantage les effets même de sa juste vengeance ».

« Je commençai alors à cultiver un petit champ sur la colline, et à répandre dans la terre féconde des graines conservées de l'automne précédent. J'enrichis même la colline de quelques nouveaux légumes, ramassés au loin dans la contrée. Souvent la nature, le hasard, ou la réflexion, me firent découvrir des expédiens propres à faciliter mon travail. Mais souvent aussi j'ai fait des méprises, faute de connoître les temps et les lieux propres à la culture ; souvent mon imagination est restée en défaut, lorsque j'attendois de sa perspicacité l'art de simplifier mes opérations. Elle ne m'eût été même d'aucune ressource, si les anges tutélaires ne l'eussent éclairée ».

« Un jour, de grand matin, comme je jettois la vue sur l'autel que j'avois construit, je vis la flamme du Seigneur qui brûloit dessus à l'heure du crépuscule, et le soleil levant doroit la colonne de fumée qui s'élevoit dans les airs. Eve, m'écriai-je, voici l'accomplissement de la promesse; voici la flamme du Seigneur descendue sur notre autel : allons-y sur-le-champ; ce jour est consacré au Seigneur; que tout autre travail cesse maintenant : va cueillir les plus belles fleurs, pour les répandre sur le sacrifice; et moi, je vais égorger le plus jeune de nos agneaux. Je sortis en effet, et j'égorgeai le plus beau des agneaux, la première créature vivante que j'aie mise à mort. O mes enfans! qu'il m'en coûta pour le faire! Un frémissement me saisit, les mains me tomboient sans force, et je n'aurois jamais pu m'y résoudre, si l'ordre exprès du Seigneur n'eût soutenu mon courage. Je souffre encore par l'idée seule de l'innocent animal cherchant à s'échapper, se débattant sous

le couteau, luttant pour sa vie, et annonçant les derniers instans de son existence par des mouvemens qui me glacèrent d'horreur, jusqu'à ce qu'enfin il restât immobile et sans vie. A cette vue, d'affreux pressentimens s'emparèrent de mon ame; mais, sans m'y arrêter alors, j'étendis la victime sur l'autel : Eve la couvrit de fleurs odorantes, et nous nous prosternâmes devant l'autel avec crainte et respect : nos louanges et nos actions de graces montèrent vers le Seigneur, qui accomplissoit si solemnellement ses saintes promesses : un profond silence régnoit autour de nous, comme quand la terre célèbre la présence de Dieu; et, dans ce calme parfait, il nous sembloit entendre des hymnes immortels, que les anges dispersés autour de nous mêloient à nos prières. Bientôt la flamme consuma la victime; ensuite elle s'éteignit sur l'autel, et un parfum céleste remplit la contrée ».

« Peu de temps après le jour solemnel de la réconciliation, j'allois, mes enfans,

sur le déclin du soleil, me reposer de mon travail à côté de ma bien-aimée : je monte la colline ; et l'ayant cherchée vainement dans la cabane et dans l'ombre des berceaux, je la trouvai sans force, assise près de la fontaine, et toi, mon premier né, couché sur son sein. Tandis qu'elle vaquoit à ses travaux ordinaires, les douleurs de l'enfantement l'avoient surprise près de la fontaine. Elle versa des larmes de joie sur toi ; ensuite elle leva les yeux vers moi en souriant. Je te salue, dit-elle, père des hommes, le Seigneur m'a assistée dans mes douleurs, et j'ai enfanté ce fils. Je lui ai donné le nom de Caïn, en le mettant au monde.... O toi ! cher premier né, dit-elle alors, le Seigneur a regardé favorablement ici-bas l'heure de ta naissance ; que tous tes jours soient consacrés à ses louanges. Ah ! que celui qui naît de la femme est foible et incapable de s'aider soi-même ! Mais élève-toi, comme une jeune fleur s'élève dans le printemps ; que ta vie soit un doux parfum devant le

Seigneur. Alors je te pris, ô mon premier né ! dans mes bras : Je te salue, dis-je à Eve, avec des larmes de joie, je te salue, mère des hommes ; loué soit le Dieu de bonté qui t'a assistée dans tes douleurs. Je te salue, ô Caïn ! le premier des humains qui coûtes des douleurs à ta mère ; qui le premier entres dans la vie pour aller au-devant de la mort. O Dieu ! continuai-je, regarde favorablement du haut du ciel ta foible créature, et verse ta douce bénédiction sur l'aurore de sa vie. Qu'il me sera doux d'instruire sa jeune ame des merveilles de ta grace ! Soir et matin je veux accoutumer ses jeunes lèvres à tes louanges. O mère des humains ! des races sans nombre fleuriront autour de toi. Ce myrte étoit comme toi solitaire, jusqu'à ce que de tendres rejettons fussent sortis de la tige maternelle ; et, chaque fois que le printemps les a ornés d'une nouvelle parure, ses premiers rejettons en ont produit d'autres : ce myrte à présent forme un petit bocage aromatique qui commence à



J. M. Moreau le J^e. del — L. Petit Sculp.



s'étendre au loin. Puisse, chère épouse, puisse cette perspective adoucir l'amertume de ta douleur présente! c'est ainsi que nos enfans se multiplieront autour de cette colline. Nous verrons de son sommet leurs paisibles cabanes garnir la plaine. Nous les verrons eux-mêmes, si la mort tarde assez pour nous le permettre, nous les verrons comme les abeilles diligentes, se prêter un secours mutuel, amasser autour d'eux les vivres, les commodités et même les douceurs de la vie : souvent nous descendrons de cette hauteur pour visiter nos petits-fils; et, sous leurs ombrages fertiles, nous leur raconterons les merveilles du Seigneur ; nous les exhorterons à la vertu et à la piété. Quand ils goûteront de la joie, nous la partagerons avec eux, et nous les consolerons dans la tristesse. Du haut du côteau nous verrons alors mille autels domestiques fumer à l'entour, et la fumée des holocaustes environnera notre demeure de saints nuages, à travers lesquels perceront nos prières ferventes

pour la race humaine; et, quand le jour solemnel de la réconciliation sera revenu, quand la flamme du ciel sera descendue sur le premier et le plus saint des autels, alors tous s'assembleront sur la colline, et nous avancerons au milieu d'eux pour sacrifier, tandis qu'ils seront prosternés autour de nous dans un vaste cercle. C'est ainsi, Caïn, que je m'écriai dans un doux transport; et je baisai tes joues avec la joie la plus tendre. Ensuite ta mère te reprit dans ses foibles bras; et, l'ayant aidée à se relever, je la conduisis dans notre demeure. Bientôt la force et la vivacité animèrent tes petits membres; les ris et la gaîté pétilloient dans tes yeux et sur tes joues. Déjà tu étois en état de sauter parmi les fleurs avec tes pieds délicats; déjà tes petites lèvres commençoient à balbutier de jeunes pensées, lorsqu'Eve mit au monde Méhala, qui depuis, mon fils, est devenue ton épouse. Plein de joie tu sautas autour de la nouvelle née; tu la baisas, et tu la couvris de fleurs nouvel-

lement cueillies. Eve ensuite t'enfanta, ô Abel! et ne tarda pas après à te mettre au monde une compagne. Oh! quelle joie ravissante nous transporta, lorsque nous vîmes vos jeux enfantins, vos plaisirs innocens, et comme vos jeunes ames qui se développoient, essayoient leurs forces, et parvenoient peu à peu à leur maturité! Alors nos soins attentifs s'employoient à cultiver vos penchans; de manière que, tournés tous au bien, ils répandissent une agréable odeur de vertu, ainsi que de plusieurs fleurs diverses combinées avec art, se forme un bouquet odoriférant: car lorsque vous jouiez encore d'un air enfantin sur mes genoux, je voyois déjà que l'homme, né dans le péché, avoit autant besoin d'être cultivé que la terre, maudite à cause du péché. Ce n'est que par les soins vigilans qu'on peut faire germer les talens et les nobles inclinations. Mais enfin j'ai le bonheur de vous voir parvenus au terme de votre croissance, ainsi que de jeunes arbrisseaux se

transforment avec le temps en grands arbres! Loué soit le Seigneur, qui a signalé si merveilleusement sur nous tous sa miséricorde et sa bonté! Par amour, par respect, par reconnoissance, soyez-lui fidèles en tout temps, et la grace et la bénédiction du ciel habiteront toujours dans vos demeures ».

Adam finit là son récit. Ainsi qu'un jeune époux, à côté de sa bien-aimée, écoute, au lever de l'aurore, le doux chant du rossignol, tout se tait à l'entour; les tendres accens qui semblent être l'écho de leurs propos amoureux, les pénètrent jusqu'au fond de l'ame: mais le chant venant à cesser, ils écoutent long-temps encore vers les branches où l'oiseau chantoit: ainsi, lors même qu'Adam eut cessé de parler, ses enfans lui prêtoient encore une oreille avide. Les différentes scènes de son récit les avoient émus diversement, et leur avoient arraché tantôt des larmes, tantôt des signes de joie. Ils rendirent tous graces au père des hommes:

Caïn lui rendit graces comme les autres ; mais, plus ferme, seul il n'avoit ni pleuré ni souri.

FIN DU CHANT SECOND.

LA MORT D'ABEL,

CHANT TROISIÈME.

CHANT TROISIÈME.

Tous alors sortirent du berceau ; Abel embrassa tendrement son frère ; la lune éclairoit leurs pas, et chaque couple prit le chemin de sa cabane. Abel embrassa sa bien-aimée, en disant : « Quelle joie se répand dans mon ame ! Mon frère.... Ah ! mon frère n'est plus courroucé contre moi ; il veut m'aimer ! Ah ! que les larmes qui ont mouillé aujourd'hui ses joues m'ont ravi ! Non, la rosée n'est pas plus agréable après les chaleurs brûlantes d'un soleil ardent. La tempête furieuse de son ame s'est calmée ; le repos et la joie sont revenus habiter parmi nous. O toi ! qui as veillé avec une bonté infinie sur nos deux parens, lorsqu'ils ont commencé à habiter seuls la grande terre, ah ! défends au tumulte de rentrer jamais dans son ame pour la troubler ».

Thirza embrassa son époux, et versa des larmes de joie, en disant : « Ah ! une douce pluie ne rafraîchit pas tant les prairies altérées ; le retour du printemps, après les tristes frimas de l'hiver, n'a pas causé tant de joie aux auteurs de nos jours, que m'en ont causé les larmes de mon frère, le retour de sa tendresse. Heureux instans ! la fraîcheur et la sérénité ont rajeuni les traits de nos parens ; la félicité, les délices ont inondé leur ame. Heure fortunée ! la nature m'en semble plus belle ; et toi, lune tranquille, ton flambeau m'en paroît plus brillant » ! C'est ainsi que la joie s'exhaloit de leurs lèvres.

Caïn prit aussi le chemin de sa cabane, accompagné de Méhala son épouse ; elle le regarda avec tendresse, et lui serrant les mains, elle lui dit : « Mon bien-aimé, quel sérieux glace tes regards ! Le calme, de retour dans ton cœur, n'est-il pas capable de répandre de la sérénité dans tes yeux, et de dérider ton front ? Je sais que ta gravité naturelle a toujours modéré

en toi le sentiment du plaisir, ou l'a concentré dans ton cœur. Cependant, cher époux, quel contentement, quels transports animoient tes yeux, et se peignoient sur ton visage, lorsque tu embrassois ton frère avec tant d'affection! Alors l'Eternel, du haut de son trône, t'a béni, et les anges qui nous environnent ont versé sur nous des pleurs de joie. Daigne le permettre, mon bien-aimé, daigne le permettre à mon tendre amour, à mon ravissement; laisse-moi te presser contre mon sein ». Elle dit, et le pressa tendrement contre son sein.

Caïn ne résista pas aux tendres empressemens de son épouse ; mais il lui dit : « Votre joie excessive m'offense; oui, elle m'offense. Ne semble-t-il pas que vos transports veuillent dire : Caïn s'est corrigé ; auparavant c'étoit un homme vicieux, méchant, qui haïssoit son frère ? Eh! non, je n'étois ni vicieux, ni méchant. Quelle étrange idée ! Quoi ! je haïssois donc mon frère, parce que je ne le persécutois pas

toujours d'embrassemens et de larmes? Je n'ai jamais haï mon frère, non jamais; j'ai seulement vu avec peine ces caresses molles et efféminées, par lesquelles il m'enlevoit l'affection d'Eve et d'Adam.... et le moyen d'être insensible à cela?... Mais au surplus, Méhala, ce n'est pas sans cause que la gravité ride mon front. Quelle imprudence à notre père de nous raconter l'histoire honteuse de sa chute, et tous les désastres dont elle est cause! Qu'avons-nous besoin de savoir et d'entendre répéter si souvent que c'est par sa faute et celle d'Eve, que nous avons perdu un paradis de délices; que c'est par leur fait que nous sommes malheureux? Si nous l'ignorions, notre misère en seroit plus supportable, et nous aurions moins à déplorer la privation d'un bonheur dont il ne nous resteroit pas d'idée ». Méhala étouffa dans son cœur ces remontrances et ces plaintes; et regardant son époux pour lire dans ses yeux si elle pouvoit hasarder de lui répondre, elle lui dit avec tendresse:

« Laisse-moi, je te conjure, mon bien-aimé; je ne saurois retenir ces larmes qui m'échappent; laisse-moi t'implorer pour toi-même. Tiens toujours éloignés de toi ces sombres nuages de mélancolie que tu as eu la force de dissiper. Rends la sérénité à ton ame, et ne vois pas toujours de la misère et de la calamité, où tu ne devrois voir que de la miséricorde et la grace divine. Ne fais pas un reproche à ce père qui nous aime, à cette tendre mère, de nous raconter les merveilles que Dieu a faites en faveur de l'homme déchu : ils veulent exciter dans nos ames une vive reconnoissance et une ferme confiance. Ils sont si sensibles sur tout ce qui peut nous être un sujet de peine ou de souffrance, qu'il y auroit de la barbarie à leur reprocher notre misère. Surmonte, mon bien-aimé, surmonte le chagrin qui veut s'introduire de nouveau dans ton cœur, et obscurcir tes jours et les miens d'une sombre tristesse ». Elle se tut, et le regarda tendrement, les yeux mouillés de larmes :

alors un souris affectueux tempéra son sérieux. « Je le surmonterai, dit-il, le chagrin qui veut prendre de l'empire sur moi: embrasse-moi, ma bien-aimée; je ne veux plus qu'il obscurcisse tes jours et les miens ». Il dit, et l'embrassa.

Déjà depuis long-temps un génie que l'enfer appelloit Anamalech, observoit ses démarches et ses discours. Cet Anamalech n'étoit, à la vérité, qu'un démon subalterne; mais, en orgueil et en ambition, il ne le cédoit pas à Satan. Souvent, dans l'enfer, il s'étoit dérobé à ses compagnons, qu'il méprisoit, pour rester dans la solitude. Là, parmi les ruisseaux infects de soufre qui traversoient ce terrein brûlé, et les rochers énormes qui cachoient leurs noirs sommets dans la nue orageuse, il frémissoit de son indigne repos. L'affreuse réverbération des flammes réfléchies de dessus les montagnes contre les nues, jettoit une lueur obscure sur le sentier où se portoient ses pas errans. Dans le temps que l'enfer, avec un bruit tumultueux,

célébroit le triomphe et les louanges de son roi, qui, revenu du globe terrestre, racontoit orgueilleusement du haut de son trône, comment il avoit séduit les premiers humains, et forcé le maître du ciel à lancer contre eux des arrêts de mort et de malédiction, alors le noir venin de l'envie s'enfla dans le sein d'Anamalech. « La gloire et les honneurs, dit-il en lui-même, ne sont donc faits que pour lui et pour ceux qui entourent fastueusement son trône? et moi, je rôderai obscur dans les recoins ténébreux des enfers, parmi la vile populace des démons ? Non, je me sens capable d'actions dont l'enfer même sera étonné; et alors.... je veux que Satan, oui, Satan lui-même ne prononce mon nom qu'avec respect ». Occupé de ces projets, il tramoit sourdement dans la solitude la désolation du genre humain, et rouloit dans son noir cerveau divers plans de ruine et de destruction. Ses odieux desseins ne réussirent que trop ; il ne parvint que trop à rendre son nom imposant

aux puissances infernales même. Ce fut lui qui, dans la suite des temps, engagea un roi pervers à massacrer des milliers d'enfans dans Bethléem : il vit avec un souris amer, des hommes cruels, des démons, déployer une rage féroce contre ces innocentes créatures, les briser contre les murailles qui en restoient teintes, ou, le glaive tranchant dans les mains, les égorger et les démembrer dans les bras même de leurs mères désespérées. L'infâme Anamalech planoit alors, en souriant, sur les toits de la ville infortunée. Les cris de ces tendres victimes étoient à ses oreilles une mélodie agréable. Il se repaissoit avec une joie infernale des plaintes lugubres des mères inconsolables. Il se plaisoit à voir ces cadavres enfantins, tronqués, ouverts et défigurés par de larges blessures, rouler sous les pieds chancelans de leurs meurtriers, et leurs pères et mères, se traînant à terre, pousser des sanglots plaintifs parmi le sang innocent.

« Je veux, dit-il, je veux monter sur la

terre ; je veux voir ce que c'est que cette menace faite à l'homme, Tu mourras; j'en accélérerai l'effet, je tuerai». Puis il passa la porte de l'enfer, et suivit le sentier que Satan avoit tracé à travers l'ancienne nuit, et l'empire tumultueux du chaos. Ainsi un brigantin bien équipé vogue à pleines voiles sur la mer immense; il débarque sur les côtes de l'Hespérie; il y surprend les tranquilles habitans de quelque bourg, dont il enlève la vive jeunesse; alors les pères et les mères, les frères et les sœurs, l'épouse inconsolable, se lamentent sur le rivage, en poursuivant des yeux les ravisseurs qui s'éloignent. Le génie infernal vole longtemps avec rapidité dans l'empire lugubre de la nuit, jusqu'à ce qu'enfin il apperçoit dans le lointain une lueur foible de crépuscule vers les frontières de l'univers créé. Comme un malfaiteur qui, méditant quelque meurtre nocturne, marche pendant l'obscurité vers quelque cité royale, et qui, la voyant de loin éclairée de lumières innombrables, s'y glisse avec crainte, et

évite la clarté : ainsi l'esprit impur étoit saisi de crainte et traversoit en tremblant les sphères immenses qui servent d'avenue au globe de la terre. Arrivé sur ce globe, il ne fut pas long-temps à y trouver la demeure des hommes; son regard perçant la lui découvrit aisément ; ensuite il s'y abattit du haut des airs parmi des bocages ombragés. « Voici donc, dit-il en y abordant, voici cette terre qui a été maudite! J'ai vu, en planant, le paradis gardé par l'épée flamboyante; c'est un beau séjour; il ressemble aux campagnes du ciel; ils l'ont perdu. Mais cette terre qui leur reste, n'est pas un enfer. Peut-être, par des supplications basses et plaintives, ont-ils adouci la colère de leur Dieu ; peut-être leur corps plus grossier est-il exposé à des tourmens et à des douleurs qui ne sauroient agir sur des esprits plus purs, et sur des substances éthérées; car ici je pourrois être heureux, si l'enfer ne me suivoit pas en tout lieu. Mais je vois des anges répandus ici de place en place; tâchons d'échapper à leur

attention, de peur qu'ils ne traversent mes entreprises. Voici là-bas sur la colline cette famille de pécheurs : mais ils ne me paroissent pas malheureux; c'est peut-être que leurs maux ne doivent commencer qu'avec la mort.... assurons-nous-en par un exemple : peut-être pourra-t-on les engager eux-mêmes à des forfaits.... car, à ce qu'il paroît, leur cœur est ouvert à la séduction. Satan a bien réussi auprès du chef de cette famille par un artifice assez commun, lorsqu'ils étoient encore parfaits : à présent qu'ils ne le sont plus, et que la malédiction céleste les a dégradés, combien sera-t-il plus aisé de renverser leurs principes de vertu? Oui, je le prévois; nous les engagerons à des actions si noires, que les anges, saisis d'horreur, seront contraints de quitter la terre, et que celui qui les créa, les exterminera de son foudre, ou les précipitera dans l'abîme. Alors, de nos rives affreuses, goûtant la seule joie qui puisse nous toucher, avec transport nous les verrons, ces dignes habi-

tans de la terre, nous les verrons tomber et rouler dans les vagues enflammées de l'enfer. J'en vois là un dans la campagne, qui porte un front farouche et ridé : si j'en crois les traits de son visage, j'opérerai par lui de grandes choses. Je vais le trouver et sonder ses pensées et ses inclinations ». Il dit ; et s'étant adroitement caché, il rôdoit parmi les hommes, ne songeant qu'à la séduction et au meurtre.

Cependant, il venoit de passer à côté de Caïn et de sa compagne; il avoit entendu ce qu'ils se disoient. A peine furent-ils retirés dans leur cabane, qu'il s'arrêta, et redit après eux, avec un souris moqueur : « Tiens toujours éloignés de toi ces sombres nuages de mélancolie, que tu as eu la force de dissiper. Surmonte le chagrin qui veut rentrer dans ton ame.... ». Et quittant l'ironie pour laisser parler sa rage : « Non, dit-il, non, le bien ne germera jamais sur ton terrein ingrat; je saurai l'y détruire; et ces nuages de la mélancolie qu'on a cru si bien dissipés, je

les rassemblerai au-dessus de ta tête, aussi épais et aussi sombres que ceux qui environnent de ténèbres éternelles les sommets des montagnes infernales. Quoi de plus facile? toi-même tu travailles à les amasser; je n'ai qu'à t'aider. Qu'il me sera doux de te seconder! Oui, laisse-moi faire; je veux les accumuler sur ton front, afin que la désolation et la misère, maux encore inconnus parmi les mortels, commencent à s'y répandre; et qu'alors vos jours soient couverts d'une obscurité encore plus noire que celle qui obsède perpétuellement l'enfer ».

L'aimable aurore commençoit à dorer l'horison, et inspiroit les chants et la gaîté: Caïn prit ses instrumens pour retourner aux champs. Déjà Abel l'avoit salué tendrement, et vouloit conduire ses troupeaux sur les pâturages couverts de rosée; Méhala et Thirza, se tenant par la main, alloient s'avancer vers le jardin, au milieu duquel étoit placé l'autel, lorsqu'Eve sortit de sa cabane avec des gestes de désola-

tion. Inquiètes et saisies toutes deux, elles s'approchèrent, et lui dirent avec émotion : « Ah, ma mère!... vous pleurez, et pourquoi pleurez-vous » ? Eve redoubla d'abord ses pleurs : puis, tâchant de suspendre sa douleur, elle les regarda tendrement, et leur dit ces paroles entrecoupées de sanglots : « Hélas, mes enfans! n'avez-vous pas entendu les tristes gémissemens qui venoient de notre cabane? Des souffrances aiguës ont surpris cette nuit votre père. Le voilà actuellement qui lutte contre un mal dont il est pénétré jusqu'aux os : il s'efforce de le dissimuler; il voudroit retenir tous les soupirs qui s'échappent de son cœur; il voudroit étouffer ses plaintes et me consoler. Ah, mes enfans! de tristes frayeurs se sont emparées de mon ame, et mon cœur déchiré se refuse à toute consolation. Lors même qu'il repose le plus tranquillement, il paroît abîmé dans les réflexions; un instant après il gémit avec anxiété, une sueur froide baigne alors son front, et les larmes retenues s'échappent





[illegible] inv   *C. Baquoy Sc.*

de ses yeux comme un torrent. O pressentiment affreux! tu es appesanti sur mon ame comme une montagne énorme. O mes enfans, soutenez-moi! mon malheur m'accable; retournons dans la cabane ». Elle s'appuyoit en pleurant sur l'épaule de Méhala; et suivie du triste cortège de ses enfans éplorés, elle s'en retourna vers la cabane.

Tous environnèrent tristement le lit du père; il reposoit plus tranquillement; son visage et ses gestes annonçoient que son ame, malgré les assauts de la souffrance et des douleurs, étoit toujours restée la maîtresse; et, accompagnant d'un doux souris un regard tendre qu'il jetta sur ses enfans affligés : « O mes bien-aimés! leur dit-il, la main du Seigneur a répandu de la douleur sur ma poussière; je sens mes entrailles se déchirer. Louanges soient à l'Eternel, qui règle tout sagement; peut-être ordonne-t-il que ces douleurs servent à rompre les liens qui attachent mon ame à mon corps. S'il doit retourner à la terre

d'où il est sorti, je m'y soumets : avec une respectueuse résignation j'attendrai l'heure fatale; et je louerai le Seigneur de la vie et de la mort, jusqu'à ce que ma poussière disparoisse; alors l'ame, délivrée du corps que la malédiction accable, en louera plus dignement le Seigneur. Oui, mon Dieu, tu as conservé à l'ame cette noblesse de sentiment. Il est bien juste que je sois le premier qui rende sa poussière à la terre : mais, ô Dieu consolateur! daigne me soutenir de ton assistance, et fais-moi endurer les maux présens, par la ferme espérance d'un avenir plus heureux. Mais sur-tout ne m'abandonne pas lorsque l'heure fatale de la mort s'avancera sur ma tête, et que le dernier frémissement se fera sentir dans mes os! Vous, Eve, que j'aime comme moi-même; et vous, mes chers enfans, n'ajoutez pas à ma douleur par vos plaintes et vos lamentations. Hélas! comme vous voilà ensevelis dans une tristesse sombre et profonde! Mes bien-aimés.... cessez ces plaintes et ces lamentations qui me font

souffrir. Peut-être mes maux ne sont-ils que les avant-coureurs de la mort qui s'approche de moi lentement : peut-être aussi le Seigneur les retirera-t-il de dessus moi. Mais, quoi qu'il en soit, préparez vos ames à tout; accoutumez-vous d'avance à une résignation soumise et ferme pour le moment où il plaira à Dieu de me dépouiller du limon qui entoure mon ame, et de m'enlever du milieu de vous ». Là les sanglots interrompirent son discours : il se tut, regarda fixement, et dans un profond silence, chacun des assistans; mais il arrêta sur-tout ses regards sur Eve, dont la vue redoubla sa tristesse; puis reprenant son discours : « Hélas! dit-il, sans doute que la mort du premier qui l'éprouvera, sera quelque chose d'affreux pour ceux qui en seront les témoins; mais elle sera plus affreuse encore pour qui en sera la victime. Veuille ce Dieu secourable, qui ne nous a jamais abandonnés dans nos afflictions, me secourir à cette heure terrible! il le fera; ses bontés passées nous

en sont des gages. Pour vous, mes enfans, ajouta-t-il en finissant, sortez, laissez-moi recueillir mon ame dans le Seigneur; priez-le pour moi avec ferveur; cette crise effrayante va peut-être finir par un doux sommeil qui rendra la vigueur à mes membres fatigués ».

Là le père des hommes se tut, et ses enfans éplorés s'inclinèrent pour baiser sa main affoiblie. « Oui, mon père, s'écrièrent-ils, nous allons, prosternés devant le Seigneur, le supplier qu'un doux repos vienne réparer tes forces épuisées par la souffrance. Hélas! puisse notre prière être exaucée! puisse le Seigneur, avant ton réveil, calmer les douleurs aiguës qui te déchirent »! Et le cœur plein d'amertume, ils sortirent de la cabane; Eve seule y resta. « Je voudrois sommeiller, dit Adam, en lui adressant la parole; mais, la voyant baignée de larmes : Eh quoi! tu pleures, chère épouse, ajouta-t-il; crains que ton attendrissement, augmentant ma peine, ne chasse le repos loin de moi ». Ensuite

il enveloppa son visage dans des peaux, pour cacher à sa compagne le chagrin qui dévoroit son ame inquiète. « Est-ce-là, se demandoit-il à lui-même, cette heure pleine d'effroi ? Je le crois ; ah ! grand Dieu ! qu'elle me paroît terrible ! Seigneur, n'abandonne pas un malheureux pécheur expirant. Cependant, quelqu'affreuse qu'elle me paroisse, ce seroit une consolation bien douce pour moi, si mon triste sort pouvoit acquitter les miens, si par ma mort j'exemptois tous mes descendans d'un sort pareil à celui-ci. Mais non, ils me suivront ; le même voile de ténèbres, les mêmes horreurs s'étendront sur tous ceux qui seront enfantés par la femme ; car d'un tronc empoisonné par le péché, que peut-il naître autre chose que des pécheurs, et des pécheurs sujets à la mort ? J'ai tué toute ma postérité. Tous tant que nous sommes, nous finirons par être arrachés d'entre les bras de ceux qui nous chérissent, de ceux qui nous adoucissent cette vie par mille délices. O Eve !

épouse tendrement aimée, que de larmes tu verseras sur ma cendre! Ah! triste et effroyable perspective! Mais ma poussière inanimée ne frémira-t-elle pas, lorsque de jeunes orphelins, demeurés sans appui, pleureront la perte de leurs parens enlevés au milieu de leur course, ou que des pères et mères décrépits se verront arracher, par une mort précoce, les soutiens de leur vieillesse; lorsque des frères arroseront de leurs larmes le tombeau de leurs sœurs, l'épouse celui de son époux, et l'amante celui de son amant? Faites grace alors à ma mémoire, ô mes enfans! ne maudissez pas ma tranquille poussière.... Il est bien juste que les approches de la mort soient accompagnées de frémissemens et d'horreur; il est bien juste que nous sentions tout le poids de la malédiction à la dernière heure qui nous arrachera de cette vie de péchés. C'est la mort qui ôte à l'ame cette enveloppe de limon qui l'entoure, pour la tirer de son état de malédiction et la rendre heureuse, si, malgré le peu

de pouvoir qui lui reste pour le bien, elle a lutté contre ses vices, et si elle a tâché de s'élever à la vertu. Ainsi, mes enfans, il ne faudra pas que vous maudissiez ma cendre. Notre séjour sur la terre n'est pas proprement une vie ; ce n'en est que l'aurore. Écroulez-vous, montagnes accablantes qui pesez sur moi ; c'est en mourant que je retournerai à la vie ; j'en attends l'instant, comme un tendre père qui, s'étant éveillé le premier pendant un matin délicieux du printemps, attend au lever du soleil que ses chers enfans se réveillent et viennent goûter ses embrassemens ». Telles étoient les pensées d'Adam livré à lui-même, lorsqu'un doux sommeil vint s'emparer de ses sens, et lui rendit le calme et le repos.

Pendant ce temps-là, Eve, assise à ses côtés, pleuroit amèrement, et disoit à voix basse, pour ne pas troubler le sommeil de son époux : « Que de maux j'éprouve ! O malédiction ! suite du péché, appesantis sur moi seule ton fardeau ; double les maux

que tu répands sur moi. Tout ce que vous souffrez de douleurs et de maux, ô vous tous! vient de moi seule : c'est moi qui ai péché la première : hélas! les maux que vous supportez, sont autant de vers rongeurs qui me dévorent. Cher époux, si tu mourois! Ah! je frémis de cette idée; un frissonnement général, une sueur froide me saisissent : les horreurs de la mort peuvent-elles être plus effroyables? Si tu allois mourir par ma faute, ô Adam! si c'étoient actuellement les angoisses de la mort qui t'environnassent! ah! ne me regarde point avec mépris ou avec colère; et vous, mes enfans, ne maudissez pas votre mère, je ne suis que trop à plaindre. Il est vrai qu'aucun reproche n'est encore échappé de vos lèvres; mais hélas! chacun de vos soupirs, chacune de vos larmes n'est-elle pas un reproche douloureux ? O Dieu tout-puissant, prête l'oreille à mes prières plaintives; ôte-lui ses souffrances; ou si ce sont les avant-coureurs de la mort, si son corps doit retourner à la terre, affreuse

idée! pour lors ne me sépare pas de lui; laisse-moi mourir avec lui à ses côtés; retire mon ame la première, pour que je ne voie point sa mort; j'ai péché la première». Eve se tut, et, toute inconsolable, elle pleuroit à côté d'Adam assoupi.

Caïn étoit sorti dans les champs; ses larmes avoient eu le temps de sécher: « Je ne pouvois, disoit-il en s'en allant, je ne pouvois m'empêcher de pleurer auprès du lit de mon père; ses gémissemens et ses discours avoient pénétré mon ame. Cependant.... il ne mourra pas, je l'espère. O Dieu! fais qu'il ne meure pas, ce bon père que j'aime. Oui, je ne pouvois m'empêcher de pleurer; mais pour pleurer comme mon frère, il faudroit que je fusse plus efféminé que je ne le suis. Dira-t-on encore que je suis d'une humeur farouche? ou ne dira-t-on pas au moins qu'Abel aime plus son père que moi, parce que je n'ai pas sangloté comme lui? J'aime mon père; je l'aime autant que fait Abel; mais je ne puis pas commander à mes larmes de couler».

Abel, de son côté, accablé de douleur, alloit à ses pâturages ; les larmes couloient encore de ses yeux, lorsqu'il se jetta à terre ; et baissant son front jusque sur l'herbe humectée de ses pleurs, il adressa au Seigneur cette prière :

« Je te loue dans la plus profonde humilité, ô toi qui règles le destin des mortels avec une sagesse et une bonté infinies ! J'ose, dans nos tribulations, élever mes prières jusqu'à toi ; car tu as permis au pécheur de t'implorer ; tu nous as permis cette douce consolation dans nos maux. Je ne dois pas sans doute espérer que tu réformes les voies de ta sagesse, pour écouter les vœux d'un vermisseau plaintif. Tes voies sont sages et bonnes, ô mon Dieu ! je ne te demande absolument que la force de souffrir, et de la consolation dans nos peines. Mais si nos vœux ne sont pas en contrariété avec les voies de ta sagesse, rends-nous notre père commun ; rends à notre mère son époux qu'elle te demande ; rends-lui celui qui partageoit son bonheur

et sa misère, et dont le sort étoit si étroitement lié au sien, que la vie de l'un est celle de l'autre. Rends à des enfans inconsolables un père chéri; remets l'heure de sa mort à des jours éloignés. Commande par un simple signe, et les maux les plus affreux disparoîtront aussi-tôt; la joie, le ravissement et les actions de graces s'élèveront vers ton trône, de l'humble cabane des mortels. Permets que celui qui nous a donné la vie, reste encore long-temps avec nous; qu'il annonce encore parmi nous tes bontés infinies, et qu'il dicte tes louanges à nos fils et à nos filles, dès l'âge où ils articuleront à peine. Que si les décrets de ta sagesse ordonnent qu'il meure, ne t'offense pas, ô mon Dieu! de ma douleur et de mon frémissement..... Mais si ta sagesse a résolu qu'il meure, pardonne à ma douleur le désordre de mes paroles, et souffre que mes entrailles soient émues: s'il doit mourir, prête-lui ton assistance à l'heure terrible où sa poussière se dissoudra. Pardonne alors nos cris et nos lamentations; permets

à notre douleur d'éclater, ou modère-la par tes consolations divines, afin que nous ne succombions pas au désespoir, et que nous louions ta sagesse dans l'abîme même de la misère ».

Telle avoit été la prière d'Abel, prosterné à terre avec une profonde humilité; il entendit du bruit, et des odeurs suaves répandues dans la contrée, portèrent leurs parfums jusqu'à lui; il tourna la tête, et il apperçut près de lui un ange gardien, tout rayonnant de beauté : des roses couronnoient son front serein; son sourire étoit gracieux comme l'aurore, et il dit d'une voix douce comme l'haleine du zéphyr: « Ami, le seigneur a écouté favorablement ta prière; il m'a commandé de m'envelopper d'un corps opaque, et de vous apporter dans vos maux la consolation et le secours. La sagesse éternelle qui veille sans cesse au bien-être de chaque créature, et qui a soin de l'insecte rampant comme de l'archange brillant de lumière, a bien voulu ordonner à la terre de pro-

duire dans son sein, des remèdes salutaires pour le service de ses habitans, dont le corps est ouvert aux douleurs et à toutes les influences malfaisantes que la nature, depuis la malédiction, a exhalées autour d'eux, comme autant de degrés pour les conduire à la corruption qui les attend. Ami, prends ces fleurs et ces plantes; ce sont des spécifiques propres à rétablir la santé de ton père; fais-les bouillir dans de l'eau de fontaine; qu'il en boive, et il sera guéri ».

L'ange lui donna les fleurs et les plantes, et disparut. Frappé d'un étonnement inexprimable, Abel étoit resté immobile. « O Dieu! s'écria-t-il, qui suis-je, pour que tu exauces aussi favorablement les gémissemens d'un pécheur qui n'est que cendre et poussière? Comment le mortel peut-il te rendre de suffisantes actions de graces? Comment peut-il exalter dignement ta bonté? Non, le mortel ne le peut pas, Seigneur; les anges même par leurs hymnes ne le pourroient pas ». Soudain

il court à sa cabane ; la joie lui prête des ailes, et avec une impatience avide il prépare la boisson salutaire. Ensuite il vole à la cabane du père, où Eve étoit assise auprès de son lit, baignée de larmes, où Thirza et Méhala se tenoient tristement debout à ses côtés. Elles virent avec surprise son empressement, la joie peinte dans ses yeux, et le sourire sur ses lèvres. « O mes bien-aimées, dit-il, essuyez vos larmes ; le Seigneur a exaucé notre prière ; il nous a secourus ; car un ange m'est apparu comme je priois dans le jardin ; il m'a donné des plantes cueillies de sa main céleste : Fais-les bouillir, m'a-t-il dit, dans de l'eau claire, et rends à ton père la santé ». Elles écoutèrent ce récit avec étonnement, et témoignèrent leur reconnoissance par des louanges et des actions de graces. Adam avoit pris la boisson odorante ; et déjà en éprouvant l'effet, il se leva sur son séant, et rendit graces au Seigneur avec une ardente piété ; ensuite prenant la main de son fils, il la pressa

tendrement contre ses joues, et la mouilla de ses larmes, disant : « O mon fils, mon cher fils! sois béni, toi par qui le Seigneur m'envoie du secours; toi, dont la vertu plaît au Seigneur; toi, dont il exauce les prières; sois béni encore une fois, mon fils bien-aimé ». Eve et ses filles s'approchèrent aussi, et embrassèrent celui par qui le Seigneur avoit envoyé son secours.

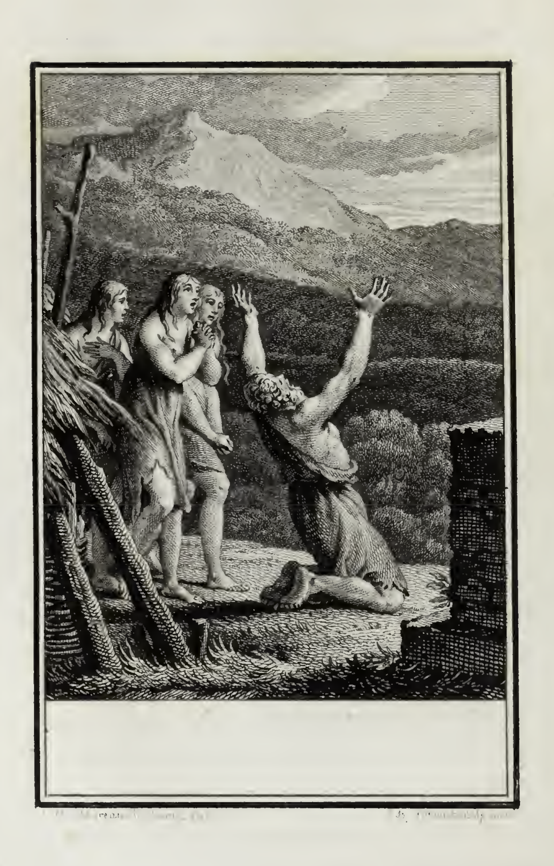
A cet instant même, Caïn revint des champs. « Des soucis inquiets me tourmentent, avoit-il dit; je vais monter à la cabane de mon père, peut-être a-t-on besoin de mon secours; peut-être qu'il meurt, hélas! et que je serai assez malheureux pour ne pas recevoir la dernière bénédiction de ses lèvres ». Dans cette pensée, il étoit revenu des champs. En arrivant, il vit avec surprise régner la joie et les tendres embrassemens; il entendit comme le père bénissoit le fils. Méhala, si-tôt qu'elle l'eût apperçu, courut à lui, l'embrassa, et lui raconta comment le Seigneur avoit envoyé du secours par Abel.

Caïn s'approcha du lit de son père, lui baisa la main, en disant : « Je vous salue, ô mon père ! loué soit le Seigneur, qui vous rend à nos larmes. Mais, ô mon père ! n'avez-vous point de bénédiction pour moi ? Vous avez béni celui par qui le Seigneur vous a envoyé du secours ; bénissez-moi, mon père, je suis votre premier né ». Adam le regarda tendrement ; et lui serrant la main dans la sienne : « Je te donne ma bénédiction, lui dit-il, ô Caïn ! sois béni de Dieu, ô mon premier né ! que la grace du Seigneur soit toujours sur toi ! que ton cœur jouisse d'une paix tranquille, et ton ame d'un repos inaltérable » ! Ensuite Caïn se tourna vers son frère, et l'embrassa ; comment eût-il pu ne le pas faire ? tous les autres l'avoient fait : puis il sortit de la cabane ; mais ce fut pour aller se confiner dans l'enfoncement d'un bocage obscur, où, accablé de mélancolie, il s'écria : « Une paix tranquille !.... un repos inaltérable dans l'ame ! Eh ! comment aurois-je cette paix, ce repos ?...

N'a-t-il pas fallu que je demandasse la bénédiction qui couloit volontairement de ses lèvres, lorsqu'il s'est agi de bénir mon frère? On me laisse mon rang de premier né; grand avantage! Malheureux que je suis! je n'ai de supériorité qu'en fait de misère et d'indifférence. C'est par lui que le Seigneur a envoyé du secours à notre père. Tout ce qui peut le faire aimer plus que moi lui arrive. Comment auroient-ils de la considération pour moi, qui suis le rebut du Seigneur et de ses anges? Ils ne m'apparoissent pas à moi; ils passent avec dédain sans m'honorer de leur attention, tandis que je m'épuise à travailler aux champs, et que la sueur coule sur mon visage basané; ils passent, et c'est pour aller le trouver, lui dont les mains délicates se jouent dans les fleurs, lui qui se tient oisif près de son troupeau, lui qui verse quelques larmes qu'il a de trop, à l'occasion de ce que le soleil couchant colore de pourpre les nuages, ou que la rosée éclate sur l'émail des fleurs. Malheur

à moi d'être le premier né, puisque cet état ne m'assure qu'un poids plus accablant de malédiction! Toute la nature lui sourit; je suis le seul à manger un pain de douleur à la sueur de mon visage; je suis en tout le seul malheureux». C'est en roulant dans son cerveau mélancolique ces noires pensées de haine et d'envie, qu'il erroit dans le fond de ce bocage.

Le soleil se retiroit derrière les monts d'azur, et, descendant sous l'horizon, teignoit les nuées en couleur de feu, lorsqu'Adam, de son côté, parla ainsi : « Le soleil se retire derrière les monts; je veux aller devant la cabane, avant que le jour finisse, louer le Seigneur qui m'a secouru». Et il sortit de son lit, plein de force et de vigueur. Eve et ses filles l'accompagnoient. Le soleil du soir répandoit sur ces régions une lumière douce. Adam se jetta à genoux; et parcourant, avec des yeux transportés, la contrée ainsi éclairée : « Me voici, dit-il à Dieu, avec une fervente effusion du cœur, me voici, mon souve-



rain maître, prosterné devant votre face, pénétré de votre bonté infinie. Douleurs aiguës, qu'êtes-vous devenues? Vous aviez atteint jusqu'à mes os; vous brûliez mes viscères comme un feu : mais au milieu de mes souffrances, mon ame s'est élevée au ciel ; elle a mis sa confiance dans le Seigneur; le Seigneur m'a regardé du haut du ciel, et a exaucé nos prières; aussi-tôt les douleurs ont cessé de me déchirer; la force et la gaîté sont venues ranimer mes membres; la mort n'avoit pas encore de droit sur ma cendre; je devois encore te louer dans ce corps mortel, et donner en ma personne, à l'univers, de nouvelles preuves de ta clémence et de tes miséricordes sur l'homme pécheur. Je te louerai, ô Dieu infiniment bon! depuis le crépuscule du matin jusqu'à celui du soir. Tant que mon ame sera entourée de son enveloppe terrestre, elle bégaiera tes louanges et sa reconnoissance; mais dès qu'elle en sera dégagée, s'élevant alors triomphante à une nature plus noble, elle te verra face

à face dans tout l'éclat de ta magnificence. O vous, anges brillans de lumière! jettez les yeux sur cette demeure de pécheurs, ce séjour de la mort. Cette terre dont les fondemens s'ébranlèrent, d'où le printemps disparut dès que le péché l'eut souillée, dès que Dieu eut détourné ses regards de dessus nous; cette terre est le théâtre des merveilles de sa bonté infinie; soyez-en les témoins, et dans une sainte ivresse, louez-en l'auteur plus dignement que nous ne pouvons faire. L'homme, hélas! ne peut qu'esquisser, que balbutier son ravissement. Je te salue, aimable soleil, je te salue avant ton coucher. Lorsque tes rayons du matin commençoient à briller derrière les cèdres, je gémissois accablé par la douleur : lorsqu'ils éclairèrent ma cabane, je te saluai par des soupirs : lorsque, le soir, tes rayons brillent derrière les montagnes, prosterné à genoux, je rends graces au Seigneur qui m'a déjà secouru, qui a dissipé mes douleurs. Je vous salue, montagnes élevées, et vous collines répan-

dues dans les plaines : mon œil vous verra encore, quand vous réfléchirez les rayons vermeils de l'un et l'autre crépuscule. Je vous salue, oiseaux qui chantez les louanges de l'Eternel; votre chant récréera encore mon oreille; il me réveillera dès le matin pour chanter des hymnes au Seigneur. Vous, fontaines murmurantes, mes membres se reposeront encore sur vos bords émaillés de fleurs, où le bruit de vos douces ondes fait naître un sommeil bienfaisant. Et vous, bocages, buissons, berceaux, je me promènerai encore sous vos ombrages : vous verserez encore votre agréable fraîcheur sur ma tête, lorsqu'enseveli dans de profondes méditations, j'errerai dans vos charmans labyrinthes. Je te salue, ô nature entière! mais j'adore uniquement ton modérateur tout-puissant, qui a soutenu mon vil limon prêt à s'écrouler ».

C'est ainsi que le père des humains louoit le Seigneur ; la nature paroissoit attentive à sa prière, et les créatures sem-

bloient le féliciter sur son retour à la vie. Le soleil, ne donnant plus qu'une lumière adoucie, dardoit encore ses derniers rayons à travers les feuillages, prêt à aller se cacher derrière les montagnes ; les fleurs distribuoient leurs parfums sur les jeunes zéphyrs, comme pour les charger de les exhaler sur Adam ; et les oiseaux, comme à l'envi, lui donnoient l'agréable amusement de leur doux gazouillement et de leurs folâtres badinages. Caïn et Abel arrivèrent sous le feuillage, et virent, avec une joie délicieuse, leur père rendu à leurs vœux. Sa prière finie, il se leva, et les yeux inondés de larmes de joie il embrassa sa femme et ses enfans, puis s'en retourna dans sa cabane. Cependant Abel dit à Caïn : « Mon cher frère, quelles actions de graces rendrons-nous au Seigneur, de ce qu'il a exaucé nos gémissemens, et de ce qu'il nous rend notre précieux père? Pour moi, je vais à cette heure où la lune se lève, m'acheminer vers mon autel, pour y offrir au Seigneur, en sacrifice, le plus jeune de

mes agneaux. Et toi, mon cher frère, es-tu dans la même idée? voudrois-tu aussi, sur ton autel, faire un sacrifice au Seigneur »?

Caïn le regardant d'un air chagrin: « Oui, dit-il, je vais aller aussi à mon autel, offrir en sacrifice au Seigneur ce que la pauvreté des champs me donne ». Abel lui répondit gracieusement: « Mon frère, le Seigneur compte pour rien l'agneau qui brûle devant lui, et les fruits de la campagne que la flamme consume, pourvu qu'une piété sans tache brûle dans le cœur de celui qui donne l'un ou l'autre ».

Caïn repartit: « Il est vrai, le feu tombera tout d'abord du ciel, pour consumer ton holocauste; car c'est par toi que le Seigneur a envoyé du secours; pour moi, il m'a dédaigné; mais je n'en irai pas moins lui offrir mon sacrifice. Je suis aussi pénétré que toi de reconnoissance: notre père, rendu à nos vœux, m'est précieux comme à toi: qu'au surplus le Seigneur agisse avec moi, misérable vermisseau, selon son bon plaisir ».

Abel alors se jetta tendrement au cou de son frère, en disant : « Ah! mon frère, mon cher frère, est-ce que tu te fais un nouveau sujet de chagrin, de ce que le Seigneur s'est servi de moi pour porter du secours à mon père? S'il s'est servi de moi, c'est une commission dont il m'a chargé pour nous tous. O mon frère! écarte, je t'en supplie, ces fâcheuses idées; le Seigneur, qui lit dans nos ames, sait bien y découvrir les pensées injustes et les murmures sourds. Aime-moi comme je t'aime. Vas offrir ton sacrifice : mais ne permets pas que des dispositions impures en souillent la sainteté, et compte qu'alors le Seigneur recevra favorablement tes louanges et tes actions de graces, et qu'il te bénira du haut de son trône ».

Caïn ne répondit point; il prit le chemin de ses champs; et Abel, le regardant avec tristesse, prit celui de ses pâturages, chacun s'avançant vers son autel. Abel égorgea le plus jeune de ses agneaux, l'étendit sur l'autel, le parsema de fleurs


Moreau inv
Sculp

et de branches aromatiques, et mit le feu à l'holocauste; puis, échauffé d'une piété fervente, il se mit à genoux devant l'autel, fit à Dieu ses actions de graces, se répandant en louanges les plus vives et les plus affectueuses. Cependant la flamme du sacrifice s'élevoit en ondoyant à travers les ombres de la nuit: le Seigneur avoit défendu aux vents de souffler, parce que le sacrifice lui étoit agréable.

De son côté, Caïn mit des fruits de ses champs sur son autel, alluma son sacrifice, et se prosterna; aussi-tôt les buissons s'agitèrent avec un bruit épouvantable; un tourbillon dissipa, en mugissant, le sacrifice, couvrit le malheureux de flammes et de fumée. Il recula de l'autel en tremblant, et une voix terrible, qui sortit de l'obscurité effroyable de la nuit, lui dit: « Pourquoi trembles-tu? pourquoi la terreur se peint-elle dans tes regards? Corrige-toi; je te pardonnerai ton péché; sinon, ce péché accusateur et son châtiment habiteront devant ta cabane. Pour-

quoi hais-tu ton frère? pourquoi poursuis-tu ce juste qui t'aime, qui t'honore comme son premier né »? La voix se tut : Caïn, saisi de frayeur, quitta ce lieu affreux pour lui, et s'en retourna à travers la nuit; le vent furieux chassoit encore après lui la fumée infecte du sacrifice : son cœur frissonnoit, et une sueur froide coula de ses membres. Cependant, en promenant ses regards, il vit dans la campagne les flammes du sacrifice de son frère, qui s'élevoient en tournoyant dans les airs. Désespéré par cette vue, il tourna ses regards ailleurs, et dit, en grinçant des dents : « Le voilà, le favori qui offre son sacrifice. Fuyez, mes yeux, fuyez ce spectacle outrageant : si j'en étois plus long-temps le témoin, toute la rage des enfers entreroit en mon cœur; non, je ne pourrois m'abstenir de maudire d'une voix tremblante cet objet de prédilection; mais tournons notre fureur sur nous-mêmes. Venez, ô mort! ô destruction! venez finir les maux d'un infortuné! Ah! mon père, faut-il que tu

aies péché! Je devrois peut-être me présenter à tes yeux avec ce pâle désespoir peint sur mon visage, afin que tu visses le comble de ma misère, afin que tu pressentisses tous les malheurs de tes descendans.... Non, soyons malheureux seuls, et ne nous vengeons pas sur un père, en lui présentant cet affreux tableau. Une horreur mortelle le saisiroit; il en expireroit en ma présence, et j'en serois bien plus malheureux. La colère du Seigneur s'est appesantie sur moi; il m'a maudit; il me dédaigne; je suis la plus malheureuse créature qui habite cette terre. Les animaux de la campagne, les insectes rampans, sont pour moi dignes d'envie. O Dieu miséricordieux! si tu pouvois étendre ton indulgence sur moi! Laisse fléchir ta colère, ou me replonge dans le néant.... Mais que dis-je? cœur endurci que je suis! Si tu te corriges, m'a-t-il été dit, je te pardonnerai ton péché. Choisis le pardon ou la misère, misère éternelle, misère inexprimable! Oui, j'ai péché; oui, mes iniquités s'élè-

vent au-dessus de ma tête, et te crient vengeance : ô Dieu juste ! que ta vengeance est juste aussi ! Plus on s'éloigne des voies de la perfection et de la sagesse, plus on devient malheureux. Il faut bien que je sois coupable, puisque je suis malheureux. Je les quitterai ces voies perverses. Détourne tes yeux, ô mon Dieu, de dessus mes iniquités passées ! préserve-moi d'en commettre de nouvelles. Prends pitié de moi, ô mon Dieu ! ou.... anéantis-moi ».

FIN DU CHANT TROISIÈME.

LA MORT D'ABEL,

CHANT QUATRIÈME.

CHANT QUATRIÈME.

L'AIR étoit encore humide de la rosée de la nuit : les oiseaux assoupis gardoient le silence, et le soleil levant n'avoit pas encore doré les sommets des montagnes et les brouillards errans du matin. Caïn sortoit de sa cabane, traînant sa noire mélancolie au-devant du crépuscule. Méhala, sans savoir qu'il l'entendoit, avoit pleuré sur lui, et son occupation pendant la nuit entière avoit été de lever les mains au ciel en priant et gémissant. Pour lui, errant avant l'aurore, sa voix murmurante résonnoit dans le calme profond des campagnes, comme un tonnerre éloigné. « O nuit odieuse, disoit-il, quels sombres nuages rodoient autour de moi ! Quel effroi ! quelle terreur ! Cependant mon imagination alloit se calmer ; mes visions affreuses alloient disparoître, lorsque ses sanglots

et ses lamentations m'ont éveillé. Hélas! le sommeil ne me quitte que pour me plonger dans la désolation. Ne puis-je donc jamais jouir d'une heure de repos? Qu'avoit-elle à pleurer sur moi? Elle ne sait pas encore que mon sacrifice a été rejetté. Ses pleurs m'accablent; je ne puis tenir à ses gémissemens, à ses cris; ils m'ont ravi d'avance le repos du jour qui va luire. Un sourire d'approbation accompagne tout ce que fait mon frère. Je suis le seul que la tristesse poursuive en tous lieux. Je t'aime, Méhala; je t'aime plus que moi-même : pourquoi faut-il que ce soit toi qui remplisses d'amertume le peu d'heures destinées à mon repos »?

Il s'arrêta sous un buisson qui par le pied tenoit à un roc. « O doux sommeil! dit-il, rends-moi ici ta faveur bienfaisante. Malheureux que je suis, fatigué jusqu'à l'épuisement, je t'attendois dans ma cabane; et à peine avois-tu déployé sur moi tes douces ailes, qu'une voix lamentable m'a réveillé. Ici sans doute personne ne

troublera mon repos, à moins que les êtres même inanimés ne me poursuivent jusque dans les retraites les plus écartées. O terre qui depuis ta malédiction trop sévère exiges des travaux si rudes!... travaux encore qui ne prolongent ma vie que pour me rendre plus long-temps malheureux... en ce moment au moins, laisse-moi, par quelques instans de repos, réparer ma lassitude extrême : je n'attends pas d'autre bonheur, je n'en connois pas de plus grand ». Il dit, et se coucha sur l'herbe parfumée, où bientôt le sommeil déploya sur lui ses sombres ailes.

Anamalech avoit suivi ses pas en secret, et se trouvoit à côté de lui. « Un profond sommeil s'est emparé de ses yeux, dit-il; je vais me coucher à son côté; et, pour arriver à mon but, je troublerai son ame par des objets fantastiques. Venez, songes légers, secondez-moi; rassemblez toutes les images qui pourront faire naître en lui la fureur et l'égarement, l'envie à la dent corrosive, la colère emportée, et

toutes les passions tumultueuses ». Ainsi dit l'esprit impur, et il se blottit auprès de Caïn. Tandis qu'il s'y arrangeoit, un bruit épouvantable se fit entendre sur la cime des montagnes; un vent mugissant agitoit les buissons, et rabattoit les boucles des cheveux de Caïn le long de son front et de ses joues. Mais en vain les buissons mugirent; en vain les boucles de ses cheveux battirent son front et ses joues : le sommeil s'étoit appesanti sur ses yeux; rien ne put les lui faire ouvrir.

Il vit en songe une vaste campagne parsemée de pauvres chaumières. Il vit ses fils et ses petits-fils dispersés dans la plaine, où ils s'exposoient résolument au soleil du midi, qui dardoit ses rayons brûlans sur leurs cous hâlés. Assidus à leurs durs travaux, tantôt ils recueilloient les fruits nécessaires à leur subsistance, tantôt ils préparoient la terre à recevoir de nouvelles semences; ou, courbés dans les sillons, ils s'ensanglantoient les mains à extirper les ronces épineuses qui étouf-

foient leurs grains naissans, et en interceptoient la nutrition; tandis que leurs femmes, plus sédentaires, préparoient dans les cabanes de sobres repas pour le moment de leur retour. Il vit Éliel, son fils aîné, car il voyoit distinctement dans ce songe, il vit Éliel soulever de terre, en gémissant, un pesant fardeau, et le charger sur ses épaules; la sueur couloit sur son visage rembruni, et la tristesse étoit peinte dans ses yeux. « Que cette vie est malheureuse! disoit-il, accablé par le faix; qu'elle est remplie de peines et d'incommodités! que la malédiction est rudement appesantie sur les fils de Caïn! Celui qui créa cette terre les a-t-il tous bannis de ses yeux après la malédiction? ou la malédiction n'a-t-elle su frapper que les enfans du premier né? Là-bas dans les campagnes habitées par les fils d'Abel, d'où ces durs parens nous ont exclus, ne nous laissant de libre que ces déserts arides; là-bas où ils reposent voluptueusement à l'ombre des bocages, la nature

semble avoir consacré toutes ses productions à leur molle paresse. Toutes les consolations, tous les adoucissemens, et tous les plaisirs, s'il en est sur la terre, sont réservés pour ces voluptueux; notre partage, à nous, est l'indigence et le travail». A ces mots, Éliel, toujours chargé de son fardeau, se traîne vers la cabane. Caïn vit ensuite plus loin une plaine émaillée de fleurs, que traversoient en serpentant des ruisseaux d'eau vive. Dans leur course vagabonde, ils s'avançoient jusque sous les ceintres des berceaux, sous l'ombrage des bosquets touffus, et le long des routes bordées d'arbres : leur onde réfléchissoit les couleurs éclatantes de divers fruits; et, après avoir erré long-temps parmi les gazons fleuris, ils finissoient par aller se confondre avec des étangs tranquilles et ombragés. Ici, dans un bois de citronniers, folâtroient des zéphyrs rafraîchissans : plus loin un bocage de figuiers déployoit son vaste ombrage sur les tendres fleurs. Ce séjour réunissoit dans la réalité tous les

agrémens dont il a plu à la fable de décorer la belle vallée de Tempé et l'agréable région de Gnide, où s'élevoit, en l'honneur de Vénus, un temple magnifique, sur de brillantes colonnes. Caïn vit, dans son rêve, des troupeaux blancs comme la neige errer dans l'herbe haute, et brouter les fleurs odorantes, pendant que le berger délicat, couronné de fleurs, fredonnoit une chanson tendre auprès de sa douce amie, couchée négligemment à l'ombre. Là, de jeunes garçons beaux comme les Amours, et de jeunes filles belles comme les Graces, s'assembloient sous la voûte d'un treillage garni de chèvre-feuille et de myrte. Alors de doux breuvages pétilloient dans des coupes d'or, et des fruits délicieux brilloient sur des tables couvertes de fleurs, tandis que des chants agréables et des instrumens harmonieux retentissoient à l'entour. Il lui sembla qu'un jeune homme se levoit au milieu de l'assemblée : « Que tout vous prospère, mes bien-aimés, dit-il à ses compagnons;

que tout vous prospère; et, pour vous rendre votre bonheur durable, écoutez ce que j'ai à vous dire. La nature, il est vrai, nous sourit; elle a rassemblé tous ses charmes autour de notre demeure; mais elle ne laisse pas d'exiger de nous des soins et du travail; travail et soins trop pénibles pour nous, qui nous sommes consacrés à des occupations plus douces. Il seroit dur pour nos mains, accoutumées à toucher les cordes sonores de la lyre, de cultiver les champs; et nos têtes, qui tous les jours reposent à l'ombre, couronnées de roses, ne sauroient endurer l'ardeur brûlante du soleil. O mes bien-aimés! je vais vous confier des pensées, qui, je crois, m'ont été inspirées par un ange protecteur. Lorsque l'obscurité de la nuit sera arrivée, marchons vers les campagnes peuplées de laboureurs, et quand, harassés des travaux de la journée, ils seront ensevelis dans un profond sommeil, allons les surprendre, les lier, et menons-les prisonniers dans nos demeures, afin que ces hommes gros-

siers, qui ne sont pas comme nous initiés dans les beaux-arts, supportent seuls les travaux de la campagne, et que leurs femmes et leurs filles soient employées à servir les nôtres. Mais, je vous l'ai dit, choisissons la nuit pour cette expédition. Il est pourtant vrai que nous leur sommes supérieurs en nombre; mais qu'avons-nous besoin de risquer de dangereux combats»? Ainsi parla le jeune homme, et la foule témoigna son applaudissement par des acclamations de joie. Aussi-tôt une nouvelle scène vint frapper les yeux de Caïn. Le projet inhumain s'exécutoit déjà. Il étoit nuit. Des cris d'épouvante et de désolation, mêlés avec les cris de triomphe, vinrent du côté des cabanes, qui, toutes en flammes, éclairoient les roches et les campagnes. A la lueur de l'embrasement, il vit ses fils attachés, et leurs femmes et leurs enfans marchant devant les fils d'Abel, comme un troupeau timide d'agneaux bêlans.

Tel fut le songe de Caïn. Il en frémissoit

encore dans son sommeil, lorsqu'Abel, qui l'avoit apperçu dans le bocage au pied du rocher, s'approcha de lui; et, jettant sur lui des regards pleins d'affection, il dit avec cette douceur qui lui étoit propre: « Ah! mon frère, puisses-tu bientôt te réveiller, pour que mon cœur, gros de tendresse, te puisse exprimer ses sentimens, et que mes bras puissent te serrer étroitement! Mais plutôt modérez-vous, desirs empressés; retenez vos haleines, zéphyrs du bocage; et vous, petits oiseaux, ne fredonnez qu'à demi-voix, de peur d'interrompre ou de troubler le précieux repos de mon frère. Peut-être que ses membres fatigués ont encore besoin des influences restaurantes du sommeil. Mais.... comme le voilà étendu, pâle.... défait.... inquiet.... la fureur paroît peinte sur son front. Eh! pourquoi le troublez-vous, songes effrayans? laissez son ame tranquille; venez, riantes images, peintures des douces occupations domestiques et des tendres embrassemens, peignez-vous à son

esprit. Que tout ce qu'il y a de beau et d'agréable dans la nature, remplisse son imagination de charmes et de délices; qu'elle soit paisible comme une belle matinée du printemps, que la joie soit peinte sur son front, et qu'à son réveil les hymnes éclosent de ses lèvres ». A ces mots, il fixa son frère avec des yeux animés d'un tendre amour et d'une attente inquiète.

Tel qu'un lion redoutable, dormant au pied d'un rocher, qui, tout endormi, glace d'effroi, par sa crinière hérissée, le voyageur tremblant, et l'oblige à prendre un détour pour continuer son chemin; si d'un vol rapide une flèche meurtrière vient à lui percer le flanc, il se lève soudain avec des rugissemens affreux, et cherche son ennemi en écumant de rage; le premier objet qu'il rencontre sert de pâture à sa fureur; il déchire un enfant innocent qui se joue sur l'herbe avec des fleurs. Ainsi se leva Caïn, les yeux étincelans et le visage pâle de fureur. Un orage de colère se formoit; la nuée étoit prête à crever. Il frappa du

pied contre terre : « Ouvre-toi, ô terre ! s'écria-t-il, ouvre-toi, et engloutis-moi profondément dans tes abîmes. Je n'éprouve que des malheurs ; et, pour comble d'horreur, ô fatale perspective ! je vois que le sort affreux qui me poursuit, doit être un jour transmis sur la tête de mes enfans. Mais non, tu ne t'ouvriras pas ; je t'implore en vain ; le vengeur tout-puissant t'en empêchera : il faut que je sois misérable, il le veut ; et de peur que mes maux futurs me laissent jouir du présent, il écarte lui-même le rideau, pour me faire voir les profondeurs de l'avenir. Maudite soit l'heure à laquelle ma mère, en me mettant au monde, a donné la première preuve de sa triste fécondité ! Maudite soit la région où elle a senti les premières douleurs de l'enfantement ! Périsse tout ce qui y est né ! que celui qui veut y semer, perde ses peines et sa semence, et qu'une terreur subite fasse tressaillir tous les os de ceux qui y passeront » !

Telles étoient les imprécations du mal-

heureux Caïn, lorsqu'Abel, pâle comme on l'est au bord du tombeau, risqua de s'avancer à pas chancelans. « Mon frère.... lui dit-il d'une voix entrecoupée par l'effroi; mais non.... Dieu.... je frissonne.... un des séditieux réprouvés que la foudre de l'Eternel a précipités du ciel, a sans doute emprunté sa figure, sous laquelle il blasphême. Où est-il, mon frère? Ah! fuyons : où es-tu, mon frère? que je te bénisse ».

« Le voici, s'écria Caïn avec une voix de tonnerre, le voici, ce beau favori, ce mignon chéri du vengeur éternel et de toute la nature, toi dont la race de vipère sera un jour la seule heureuse dans le monde : car il le faut bien; il étoit juste qu'il y eut une génération qui donnât à la troupe bénie des serviteurs soumis, des bêtes de somme, afin que ces hommes délicats n'épuisassent pas à de rudes travaux des corps consacrés à la volupté. Ah! toute la rage de l'enfer est dans mon cœur. Ne pourrai-je.... ».

« Caïn ! mon frère ! dit Abel, en l'interrompant avec une émotion dans la voix et une altération dans le visage, qui exprimoient tout à la fois sa surprise, son inquiétude et son affection, quel songe affreux a troublé ton ame ? Je viens dès l'aurore pour te chercher, pour t'embrasser, pour te bénir avec le jour naissant : mais quelle tempête intérieure t'agite ? Que tu reçois mal mon tendre amour ! Quand viendront, hélas ! les jours fortunés, les jours délicieux, où la paix et l'amitié fraternelle rétablies, feront revivre dans nos ames le doux repos et les plaisirs rians, ces jours après lesquels notre père affligé et notre tendre mère soupirent avec tant d'ardeur ? O Caïn ! tu comptes donc pour rien ces plaisirs de la réconciliation, auxquels tu parus toi-même être sensible, lorsque tout transporté de joie, je volai dans tes bras ? Est-ce que je t'aurois offensé depuis ? Dis-moi si j'ai eu ce malheur ? Mais tu ne cesses pas de me lancer des regards furieux. Je t'en conjure par tout ce



J. M. Moreau. inv. E. De Ghendt. sculp.

qu'il y a de sacré, laisse-toi calmer, souffre mes innocentes caresses ». Tout en disant ces derniers mots, il se mit en devoir d'embrasser les genoux de Caïn ; mais celui-ci recula en arrière.... « Ah serpent! dit-il, tu veux m'entortiller.... ». Et en même temps ayant saisi une lourde massue qu'il éleva d'un bras furieux, il en fendit la tête d'Abel. L'innocent tomba à ses pieds, le crâne fracassé; il tourna encore une fois ses regards sur son frère, le pardon peint dans les yeux, et mourut: son sang coula le long des boucles de sa blonde chevelure, aux pieds même du meurtrier.

A la vue de son crime, Caïn épouvanté étoit d'une pâleur mortelle ; une sueur froide couloit de ses membres tremblans; il fut témoin des dernières convulsions de son frère expirant. La fumée de ce sang qu'il venoit de verser, montoit jusqu'à lui. « Maudit coup! s'écria-t-il. Mon frère!... réveille-toi.... réveille-toi, mon frère!... que son visage est pâle!... que son œil est fixe! comme son sang inonde sa tête!...

Malheureux que je suis!... Ah, qu'est-ce que je pressens!.... des horreurs infernales ». Son désespoir lui faisoit pousser des hurlemens. Il jetta loin de lui la massue sanglante, et de son poing fermé il se frappoit violemment le front. Puis se baissant sur la malheureuse victime de sa rage, il voulut la relever de terre. « Abel!.... mon frère!... crioit-il au cadavre sans vie, Abel, réveille-toi.... Ah! l'horreur des enfers vient me saisir!... Comme sa tête dégouttante de sang est penchée! quelle défaillance!... O mort!... c'en est donc fait pour toujours! mon crime est sans remède. Où fuir? et comment fuir? Mes genoux chancelans se refusent à moi». Puis, poussant des hurlemens horribles, il se traîne languissamment dans le bocage voisin.

Le séducteur, d'un air triomphant, se tenoit près du mort avec une orgueilleuse allégresse; il dresse fièrement son corps gigantesque; son aspect étoit aussi effrayant que la noire colonne de fumée qui s'élève des décombres à demi consu-

més d'une cabane solitaire, dont les habitans travailloient paisiblement dans les champs, tandis que la flamme dévoroit toutes leurs commodités domestiques, toutes leurs richesses. Anamalech suivit des yeux le criminel avec un souris infernal; puis jettant sur le cadavre un regard de complaisance : « Quel doux spectacle ! dit-il, qu'il est agréable de voir pour la première fois la terre abreuvée de sang humain! Je n'ai jamais vu couler avec autant de plaisir les sources sacrées du ciel, avant cette époque fatale où le maître de la foudre nous en précipita : jamais les harpes harmonieuses des archanges n'ont résonné à mes oreilles avec autant de charmes, que ce râlement, que ces derniers soupirs d'un frère assassiné par son frère. O toi! la plus moderne des productions divines, magnifique et dernier chef-d'œuvre sorti de la main toute-puissante du Créateur, comme te voilà étendu ridiculement! Lève-toi, beau jeune homme, ami des anges, lève-toi; le culte de ton

Dieu ne te permet pas cette indolence à faire tes actes d'adoration. Mais il ne se meut point; c'est son propre frère qui l'a étendu là avec si peu de ménagement. Que dis-je? c'est moi-même qui ai conduit le bras du fratricide Caïn; c'est par de nouvelles actions, dont Satan lui-même s'honoreroit, que j'entends me distinguer parmi la classe obscure des démons..... Il est temps que je retourne au pied des trônes infernaux. Qu'il me sera doux d'entendre les cris d'allégresse célébrer mes louanges! Là, tandis que les voûtes de l'abîme retentiront d'applaudissemens, je marcherai triomphant au milieu de cette foule obscure d'esprits malheureux, qu'aucune entreprise d'éclat n'a encore ennoblis ». Dans son triomphe orgueilleux, il voulut encore une fois fixer sa victime; mais les traits hideux du désespoir dissipèrent tout à coup son souris ironique, et effacèrent l'orgueil imprimé sur son front. Le Seigneur commanda aux horreurs de l'enfer de le saisir; et une mer

de tourmens se déborda sur lui. Alors il maudit l'heure de son existence; il maudit l'éternité pleine de tourmens, et s'enfuit.

Cependant les derniers soupirs du mourant et ses derniers gémissemens étoient montés devant le trône du Tout-puissant, et demandoient vengeance à la justice éternelle. Le tonnerre se fit entendre du lieu très-saint; les harpes d'or cessèrent de résonner : l'alleluia éternel fut interrompu. Trois fois le tonnerre retentit sous les voûtes élevées du ciel. A ce bruit formidable succéda la voix majestueuse du Très-Haut, sortant de la nuée d'argent qui environne le trône. Elle appella un archange. L'esprit de lumière s'avance, se voilant la face de ses ailes éclatantes; et Dieu dit : « Voilà que la mort a pris sa première proie sur l'espèce humaine. Ta fonction sera désormais d'assembler les ames des justes : j'ai parlé moi-même à celle d'Abel, lorsqu'il tomba : dorénavant tu te tiendras à côté du juste que glace la

froide sueur de la mort; tu l'assureras de sa béatitude éternelle dans ces momens de perplexité où l'ame tremblante sur sa vie passée, redoute sa séparation. Tu calmeras ses frayeurs, et lui inspireras la confiance : tu détourneras ses yeux de dessus ma justice rigoureuse, pour ne les laisser tomber que sur ma clémence. Va, dès cet instant, sur la terre au devant de l'ame du mort : et toi, Michel, accompagne son vol, et annonce au meurtrier la malédiction prononcée contre lui ». Tel fut l'arrêt de l'Eternel, et le tonnerre retentit trois fois sous les voûtes élevées du ciel. Aussitôt les archanges traversèrent d'un vol bruyant les rangs de la milice céleste; et, ayant passé rapidement les portes du séjour divin, qui s'étoient ouvertes d'elles-mêmes à leur aspect, ils virent des soleils sans nombre, et s'abattirent enfin sur la terre.

Aussi-tôt l'ange de la mort appella l'ame d'Abel de sa dépouille sanglante; elle s'avança avec un souris gracieux; les

parties les plus spiritueuses du corps la suivoient; et mêlées aux exhalaisons balsamiques, dérobées par les doux zéphyrs aux fleurs qui croissoient par-tout où portoit l'éclat rayonnant de l'ange, elles environnoient l'ame, et se formoient en un corps éthéré. Elle vit avec un transport qu'elle n'avoit jamais senti, l'ange qui venoit au-devant d'elle.

« Je te salue, dit l'esprit céleste, avec un front où se peignoit la bonté, je te salue, ô ame bienheureuse, dégagée de ta dépouille terrestre! Reçois mes embrassemens! que je me félicite d'être celui de tous les anges que Dieu a choisi pour t'introduire dans la béatitude! des millions d'autres esprits t'y attendent. Conçois, si tu peux, ton bonheur; ce que c'est que de contempler Dieu face à face, d'en jouir. Tu vas voir avec quelle magnificence il sait récompenser la vertu. Que je t'embrasse encore une fois, ô toi, qui le premier as déposé la poussière qui t'enveloppoit, pour te revêtir de lumière »!

« Permets que je t'embrasse à mon tour, ami céleste, reprit l'ame, qui resta confondue avec l'ange, par le sentiment ravissant de sa béatitude. Oh! quelle félicité inexprimable!.... Lorsque mon ame qui est sortie de son limon, y étoit encore attachée, et qu'à la clarté douce et bénigne d'une lune sans nuage, j'allois tranquille et solitaire, méditant sur les grandeurs de mon Dieu et sur les charmes de la vertu; élevé au-dessus de moi-même par ces sublimes objets, j'éprouvois déjà, sans le savoir, un crépuscule obscur de la béatitude que je goûte à présent. Qu'ils ont pour moi à cette heure des attraits encore bien plus piquans, ces charmes de la vertu! Combien les images des attributs divins se sont agrandies à mes yeux! Quelles pensées nouvelles!.... Elles sont agréables comme la vue d'un beau jour de printemps, brillantes et sublimes comme les astres qui roulent dans l'immensité de l'espace ». A ces mots, l'ame embrassa encore l'ange, et continua ainsi : « Me voilà pos-

sesseur assuré de l'éternité. Je pourrai donc ne plus faire autre chose que d'exalter les bontés de Dieu, qui récompense à jamais d'une félicité inexprimable celui qui aimoit ce qui est beau et bon ».

Ainsi s'entretenoient les deux bienheureux; ainsi leur amour réciproque s'épanchoit en de tendres embrassemens. « Viens, dit l'ange à l'ame, suis mon vol, quitte la terre, tu n'as rien à y chérir que les cœurs vertueux qui y restent. Ne les regrette pas; encore quelques années, et ils te suivront. Quant à présent, les chœurs des archanges t'attendent; réponds à leurs empressemens. Viens prendre possession de ces nouveaux amis; viens célébrer avec eux dans de saints transports de joie, le nom sacré de l'Eternel ».

« Je te suis, reprit l'ame du juste. Dans quel torrent de délices et de félicité tu m'emportes, cher et respectable ami, dont la nature est d'une excellence si supérieure à la mienne! Et vous, mes bien-aimés, que je laisse dans la poussière, quand un

jour les années de votre vie se seront écoulées sur vos têtes, quand l'heure de votre dissolution sera arrivée, le céleste introducteur des ames ira au-devant de vous; et moi, je tâcherai de l'accompagner. Prosterné au pied du trône du Très-Haut, je lui demanderai cette grace insigne. Avec quelle joie je verrai vos ames pures et saintes s'élancer, de la fange où elles sont ensevelies, dans le séjour de la béatitude! Et toi, Thirza, ma chère et tendre compagne, je te reverrai aussi quand tu auras long-temps pleuré sur mes ossemens: quand l'enfant, qui ne commence qu'à balbutier, sera devenu aussi vertueux que toi sous ta conduite, tu subiras la mort à ton tour. Quel ravissement, quand alors ton ame, quittant son corps glacé, viendra voler dans mes bras »!

Ainsi parloit Abel; et s'élevant dans les airs, il commença à perdre la terre de vue. Cependant son regard errant encore sur les cabanes, tomba par hasard sur son frère; le remords étoit empreint sur son

visage. Il joignoit les mains par-dessus sa tête; et levant les yeux vers le ciel avec un regard farouche, il frappoit à grands coups sa poitrine palpitante; puis, plein d'un désespoir inquiet, il se jetta par terre dans le buisson, et se roula dans la poussière. Des larmes de compassion roulèrent dans les yeux du bienheureux; ensuite son regard attendri se détourna de cette scène affreuse; il ne vit plus qu'une multitude d'anges qui s'étoient joints à son conducteur. Les esprits tutélaires de la contrée, entassés en groupe autour de lui, s'étoient fait une joie de l'escorter par-delà les confins de l'atmosphère terrestre. Là, remplis d'un saint amour, ils embrassèrent encore les célestes voyageurs; puis ils restèrent sur une nuée vermeille, accompagnant seulement par des hymnes leur vol à travers l'éther. La douce harmonie de la flûte et les sons argentins de la harpe, se mêloient à leurs célestes accens.

« Il s'élève, chantoient-ils en chœur, le nouvel habitant des cieux; il s'élève vers

sa patrie, plus beau, plus resplendissant que le printemps, quand il vient sur la terre, environné d'une sérénité délicieuse et de mille charmes rians. Rendez-lui hommage, brillantes constellations dispersées dans l'immensité de l'espace; rendez hommage, par votre allégresse, à la terre votre compagne. Quelle gloire pour cette sphère opaque et maudite, d'avoir nourri de sa poussière des êtres pour le ciel! Quel éclat elle renvoie vers nous! Une verdure plus fraîche tapisse ses prairies; ses collines réfléchissent une lumière plus claire ».

« Il s'élève, le nouvel habitant des cieux; il s'élève vers sa patrie; des légions d'anges l'attendent aux portes du ciel! Avec quel ravissement ils voient le premier du genre humain abandonner la terre pour prendre possession du ciel! comme ils s'empressent à le couronner de roses qui ne se flétriront jamais! Qu'il va être heureux, lorsqu'il se promènera dans les campagnes fleuries du ciel; lorsque, sous des

berceaux aromatiques d'une verdure éternelle, il se mêlera aux chœurs des esprits célestes, pour louer avec eux celui qui est la seule source et le principe unique du bonheur » !

« Nous avions déjà célébré par des cantiques le jour solemnel où l'ame de ce juste, descendue du ciel, entra dans son corps pour le gouverner. Nous vîmes alors comme chaque vertu y croissoit en force et en éclat, ainsi que les lys croissent dans un jardin de délices; nous l'avons toujours accompagnée invisiblement. Quelle admirable uniformité de conduite! Nous avons vu toutes ses actions, tous ses vœux, les larmes qu'elle a versées. L'amour de la vertu étoit en tout son mobile et son guide. A présent qu'elle est échappée de sa prison d'argile, volez vers elle, esprits célestes, et couronnez-la de myrtes et de roses ».

« Voilà sa dépouille étendue sans mouvement; la voilà comme une fleur fanée; reprends-la, cette poussière, ô terre qui l'avois fournie ! que chaque printemps elle pro-

duise des fleurs odoriférantes. A l'avenir nous célébrerons chaque année le retour de ce jour solemnel, auquel le premier juste a quitté la terre ».

L'hymne fini, les esprits tutélaires, portés sur leur nuée brillante, se rabattirent sur la terre.

Caïn erroit dans le bocage voisin; son désespoir le faisoit courir çà et là : il vouloit fuir; mais comment fuir l'horreur qui l'accompagne! Ainsi le voyageur que poursuit avec d'horribles sifflemens un serpent irrité, accélère en vain ses pas, et déploie inutilement sa force et son adresse pour l'éviter : bientôt l'animal venimeux, victorieux de sa résistance, lui entortille de son corps souple et long les reins et le cou; et quelques efforts que fasse le malheureux pour s'en dégager, lui enfonçant profondément son dard dans le sein, il lui lance son poison mortel jusqu'au cœur. « Quoi! s'écrioit Caïn, j'aurois sans cesse devant les yeux la présence de mon frère sanglant? J'ai beau fuir; par-tout où je porte mes



pas, son sang me suit. Que devenir? où me cacher? Malheureux que je suis! il me semble encore le voir tourner sur moi son dernier regard; et ce regard me tue. Qu'ai-je fait? O crime affreux! tu me fais éprouver les supplices de l'enfer. J'ai prétendu tuer les meurtriers de mes enfans à naître.... Mais quel bruit entends-je? il semble que ce soient les gémissemens d'un mourant! Encore si mes pieds, qui tremblent sous moi, pouvoient m'emporter loin de lui, loin de ce sang que je vois ruisseler, loin de cette contrée où je vois la mort peinte dans tous les objets! Puissent mes genoux tremblans, teints du sang de mon frère, m'entraîner, hélas! jusqu'au fond des abîmes infernaux ». A ces mots il voulut fuir.

Un nuage noir s'abattit à ses pieds avec un bruit épouvantable. « Caïn, où est ton frère »? dit une voix effrayante qui sortoit du nuage : « Que me demande-t-on? répond Caïn en bégayant; mon frère! eh bien, mon frère! me l'avoit-on donné en

garde » ? Et il recula en arrière, le visage défiguré par une pâleur mortelle. Cependant des flancs du nuage partit un coup de tonnerre, qui consuma l'herbe et les buissons d'alentour ; et des mêmes flancs sortit un ange qui portoit empreintes sur son front les menaces du Seigneur. Dans sa droite flamboyoit un foudre : il étendit sa gauche sur le pécheur consterné. Un nouveau tonnerre se fit entendre, et l'ange dit, d'un ton de voix épouvantable : « Arrête, tremble, et écoute ta malédiction. Qu'as-tu fait ? dit le Seigneur ; le sang de ton frère crie vers moi ; tu vas être maudit sur la terre qui s'est ouverte et a bu le sang de ton frère versé par tes mains. Tu auras beau la cultiver, elle sera toujours stérile pour toi, et tu y seras éternellement fugitif ». Une épouvante affreuse tenoit le pécheur muet et immobile, la tête inclinée, et le visage fixé vers la terre. Mais le fond de son ame étoit agité comme l'est l'athée impie, quand Dieu, dans ses terribles jugemens, faisant trembler la

terre à ses yeux, il voit s'écrouler les voûtes des temples profanés, les palais des pécheurs s'abîmer dans les gouffres profonds; quand il entend, parmi le tumulte de la nature en désordre, les cris des mourans retentir à ses oreilles, et que de la terre entr'ouverte il s'élève autour de lui de sombres nuages et des flammes effrayantes : alors il se trouble, il chancelle, et tombe sur la terre ébranlée. Ainsi trembla le fratricide, agité du même effroi, pâle comme un mourant, et sans voix; il essaya de parler, et ses lèvres ne purent proférer un seul mot : il bégayoit et n'osoit élever ses regards. « Mon forfait, dit-il enfin, est trop grand.... ah! beaucoup trop grand, pour que jamais il puisse m'être pardonné. Aujourd'hui, ô Dieu inexorable, tu m'as maudit sur la terre; et.... où puis-je me cacher de devant ta face? il faudra que je sois toujours errant et fugitif! Puisse le premier qui me rencontrera, me tuer, et débarrasser la terre d'un infâme meurtrier »!

« Qu'une vengeance sept fois plus terrible tombe sur celui qui te tuera, dit la voix tonnante! La sombre inquiétude et les remords rongeurs empreints sur ton front, te désigneront assez, pour que tous ceux qui t'envisageront puissent dire: Voilà Caïn le fratricide; et quitter promptement le sentier que tes pieds errans auront tracé ». Ainsi l'ange annonça l'anathême au criminel, et disparut. Des coups de tonnerre furieux partirent du nuage qui s'éloignoit, un tourbillon qui mit en pièces les buissons d'alentour, rendit d'horribles hurlemens, tels que ceux d'un criminel qui se désespère au milieu des supplices les plus affreux.

Caïn restoit immobile, et le désespoir peint dans les yeux: des vents furieux agitoient sa chevelure hérissée; ému d'une crainte farouche, il leva ses regards couverts par des sourcils épais, et s'exprima ainsi d'une voix tremblante: « Que ne m'a-t-il anéanti, entièrement anéanti, pour que dans la création il ne restât de

moi aucune trace ! Que sa foudre ne m'a-t-elle atteint ! que ne m'a-t-elle enfoncé dans les profondeurs de la terre ! Mais il veut me réserver à des châtimens sans fin. Me voilà dans cette attente, détesté sur toute la terre, en horreur à toute la nature.... en horreur à moi-même !.... Ah ! déjà je les sens, ces compagnes odieuses du crime, qui ne me quitteront plus, l'anxiété, le désespoir, les remords.... qui, me tenant éloigné de Dieu, des hommes, me feront éprouver sans cesse, dès ce monde même, des tortures infernales. Oui, je les sens. Maudit sois-tu, bras trop obéissant qui as soulevé la massue pour le meurtre ; puisses-tu sécher sur mon malheureux corps, comme une branche sèche sur l'arbre ! Maudite soit l'heure à laquelle un songe sorti de l'enfer m'a trompé ! Que les campagnes mugissent toutes les fois que le soleil renaissant te ramènera.... O nature ! que ne montres-tu par des signes hideux ton horreur pour moi ! Tu es maudite toi-même par-tout où je porte

mes pas. Et toi, monstre infernal, de qui vient le songe qui m'a perdu, où es-tu? que je te maudisse. Es-tu retourné aux enfers? Ah! puisses-tu y sentir sans fin ce que je sens en cet instant: je ne puis te rien souhaiter de pis. Spectacle affreux! je vois.... des tourbillons de flammes s'élever de l'enfer. Comme les démons jettent leurs regards sur moi d'un air satisfait! Ah! triomphez, esprits de ténèbres, soyez contens; on ne peut pas être plus malheureux que je le suis: ou, si vous pouvez encore sentir la pitié, que mon état vous l'inspire. Nul de vous ne souffre au fond des enfers ce que je souffre». Après ces mots, Caïn se traîna vers une souche couchée à terre; il s'y assit sans force et sans voix. Il rêvoit profondément, lorsque tout à coup il s'écrie en frissonnant: «Quel bruit entends-je près de moi?.... C'est la voix d'Abel massacré: ah! j'entends ses cris plaintifs; voilà son sang qui ruisselle! O mon frère, mon frère! par pitié pour mes tourmens inexprimables, cesse de me

persécuter ». Et il retombe accablé, sans force et sans parole.

Cependant le père des humains, accompagné de son épouse, sortit de sa cabane. « Avec quelle majesté, dit Eve, le soleil du matin lance ses premiers rayons ! Comme il dore et éclaire le léger brouillard qui couvre au loin les campagnes ! Avançons dans cette belle contrée, et promenons-nous à la rosée, jusqu'à ce que l'heure du travail me rappelle dans la cabane, et toi dans les champs. O mon bien-aimé ! que la terre est belle, toute maudite qu'elle est ! elle l'est autant, comparée au paradis que nous avons perdu, hélas ! par ma transgression, que tu l'étois dans tes jours d'innocence, en comparaison des anges qui venoient nous visiter. Regarde, cher époux, comme toutes les créatures se réjouissent ; comme leurs chants se font entendre de chaque buisson, de chaque colline ; comme chaque animal domestique s'égaie autour de la cabane, en saluant les rayons du matin, soit par des accens

joyeux, soit par des bonds récréatifs » !

Adam lui répondit : « O Eve ! la terre est belle : quoique maudite, elle porte cependant toujours les traces visibles de la présence de Dieu, et de ses bontés infinies que n'ont pu tarir notre chûte, ni notre ingratitude, tout indignes que nous fussions d'en éprouver encore les effets. Oui, sa miséricorde et son indulgence propice sont supérieures à tout ce que notre langue foible et débile peut exprimer, à tout ce que notre ame est capable de concevoir. Ma bien-aimée, allons jusque dans les prés fleuris, où le troupeau d'Abel foule la rosée ; peut-être y trouverons-nous ce fils chantant religieusement un cantique à la louange du Créateur ».

« Je veux, mon bien-aimé, dit Eve, te faire la confidence d'une idée qui m'est venue dans l'esprit dès le lever du soleil. Dans ce panier que voici, j'ai mis les plus beaux de mes raisins secs, et des figues choisies parmi mes plus exquises. J'irai, me suis-je dit, trouver Caïn, mon premier

né ; je lui porterai ces fruits pour le rafraîchir, lorsqu'après son travail il ira se reposer à l'ombre de quelqu'arbre voisin : car je me flatte, cher époux, que le ciel bénira tous les pas, toutes les démarches par où nous pourrons le guérir de cette noire idée à laquelle il s'attache, qu'il n'est pas aimé de nous ».

« Que tes tendres soins sont attentifs, chère Eve, dit Adam. Je goûte, comme je le dois, tes sages conseils. Je le veux bien, allons trouver Caïn ; qu'il ne dise pas que nous ne chérissons qu'Abel : peut-être la sérénité de ce beau matin rendra son cœur plus ouvert aux impressions de la tendresse ». Tout en disant ces derniers mots, ils doublèrent le pas ; et Eve tenant toujours le panier à son bras, ils s'avancèrent tous deux vers la campagne, en se donnant la main. Ils redisoient en marchant : « Quel bonheur ce seroit, si dans ces instans favorables où la nature riante semble réveiller les sentimens, nous lui en trouvions de conformes à nos desirs » !

Ils sortoient de derrière un bocage, Eve la première. « Qui est étendu là ?.... dit-elle, en reculant saisie d'effroi ». Adam.... qui vois-je étendu là ?.... Ce n'est pas quelqu'un qui se soit mis à son aise pour reposer ; il a le visage renversé contre terre.... Cette blonde chevelure est celle d'Abel.... Adam, ah ! pourquoi est-ce que je frissonne?... Abel, Abel ! réveille-toi, mon bien-aimé, tourne vers moi ton visage gracieux, ce visage où est peinte la tendresse filiale : réveille-toi, cher fils, secoue ce sommeil qui me glace d'effroi ». A ces mots, ils s'approchèrent de plus près. « Que vois-je? s'écria Adam ; et il recula en frissonnant : du sang !... il coule du sang de son front !... sa tête en est inondée !.... — O Abel ! ô mon cher fils » ! s'écria Eve en lui soulevant le bras, que le froid de la mort avoit déjà roidi ; et elle tomba pâle et à demi-morte sur le cœur palpitant d'Adam. Ils restoient tous deux saisis et sans voix, lorsque Caïn, qui erroit désespéré dans le bocage, sans savoir



où tendoient ses pas, les tourna par un triste hasard du côté du mort; et, voyant autour du cadavre le père immobile d'effroi, et la mère pâle et défigurée dans les bras de son époux : « C'est moi qui l'ai tué, s'écria-t-il, tremblez, c'est moi. Maudite soit l'heure où tu m'as engendré, père des hommes! et toi, femme, maudit soit l'instant où tu m'as mis au monde! C'est moi qui l'ai tué », répéta-t-il encore une fois, et il s'enfuit.

De même qu'un couple d'amans tendrement unis, qui, assis l'un près de l'autre, sont tout à coup surpris par un violent orage, et étouffés par la vapeur maligne de la foudre; toujours assis, ils restent appuyés l'un sur l'autre, ils paroissent vivre, et ne sont plus qu'une cendre inanimée : ainsi nos premiers parens restoient assis, pâles, muets et immobiles; on les eût crus morts, si ce n'est qu'ils trembloient de tous leurs membres. Adam sortit le premier de cette funeste léthargie. « Où suis-je? dit-il d'une voix entrecoupée;

quel frisson me glace jusqu'aux viscères? Mon Dieu, mon Dieu! en quel état le voilà étendu! Ah, malheureux! ah, déplorable père que je suis! quelle horrible épouvante a frappé mon ame! Elle met le comble à mon infortune. C'est son frère qui l'a tué! il l'a dit en nous maudissant, et s'est enfui. O affreuses images, que n'achevez-vous de m'accabler! Celui qui vient de me maudire, est mon fils; celui qui nage ici dans son sang, est aussi mon fils! Misérable que je suis! que de maux, que de tourmens j'ai attirés sur moi et sur les miens! O Abel, Abel!... Et toi, Eve, tu ne te réveilles pas, pour sentir toute l'étendue de tes malheurs! Es-tu morte dans mes bras? C'est donc moi, c'est moi seul qui reste en proie à la désolation! Cependant, ô mon Dieu! je loue et bénis tes décrets. Mais je sens le froid de la mort qui gagne le long de mes veines jusqu'à mon cœur palpitant. Mes yeux s'éteignent. Pourquoi, ô mort! diffères-tu de me frapper de ce que tu as de plus horrible? Qu'at-

tends-tu?... O Dieu!... O Abel.... le meilleur des fils! Puis laissant retomber ses regards sur le cadavre, il pleura; une sueur mortelle couloit avec ses larmes. Tu te réveilles enfin, chère Eve, continua-t-il. Que de maux affreux ton retour à la vie va te rendre! tes yeux se rouvrent, ils se tournent vers moi. Quel regard, au milieu de tes larmes, ô compagne précieuse de ma misère »!

« Adam.... reprit Eve d'une voix mourante, le meurtrier se seroit-il éloigné? Je n'entends plus retentir ses malédictions à mes oreilles. Il nous a maudits : ah! maudis-moi encore, fratricide féroce; mais ne maudis que moi. Malheureuse que je suis! j'ai péché la première.... O Abel, fils si tendrement aimé »! A ces mots, elle se laissa tomber des bras d'Adam sur le mort: « Mon fils, mon cher fils! crioit-elle en adressant la parole au cadavre refroidi. O Dieu! ses yeux immobiles ne se tournent plus vers moi. Mon fils, mon fils, réveille-toi. Hélas! je l'appelle en vain; il est mort. Voilà la

mort, cette mort qui nous a été annoncée lorsque nous fûmes maudits après le péché. Mais, ô remords cuisans! ô tourmens inexprimables! c'est moi qui ai péché la première. O toi! mon époux, époux précieux, chacune de tes larmes est pour moi un reproche terrible! ce fut moi qui te séduisis, qui te fis pécher : demande-moi le sang de ton fils, ô père éploré! Malheureux enfans, redemandez-moi votre frère. Et toi, fratricide qui nous l'a ravi, maudis-moi, mais épargne ton père; c'est moi qui ai péché la première. O mon fils, mon fils! ton sang s'élève contre moi.... Il m'accuse, mère infortunée que je suis»! Elle se lamentoit ainsi, et arrosoit le cadavre d'un torrent de larmes.

Adam, regardant son épouse avec des yeux remplis de douleur : « Chère Eve, dit-il, tu fais souffrir à mon cœur des peines inexprimables; cesse, je t'en conjure par nos malheurs, par cet amour si tendre que j'ai pour toi, cesse de me déchirer par les reproches que tu te fais à toi-même : ils

me tourmentent, ils m'accablent. Nous avons péché l'un et l'autre, il est vrai; les suites amères de notre prévarication ne nous en font que trop souvenir : cependant, ce Dieu que nous avons offensé, ce Dieu qui nous châtie, jette encore d'en-haut ses regards sur nos tribulations. Oui, mon Dieu! tu nous permets, sur cette terre maudite, de t'implorer dans nos désastres; tu n'as pas entièrement anéanti le pécheur. Nous vivons, Eve : la mort n'attentera pas à nos ames; elle n'a de pouvoir que sur leurs dépouilles; l'ame survivra au corps; et, si elle a été vertueuse, des récompenses éternelles l'attendent.... C'est sans doute une consolation, une très-grande consolation. Mais, hélas! massacré par son frère! ah Dieu ! c'est son frère qui l'a massacré »!

« Oui, cher fils! s'écria Eve; et ses larmes recommencèrent; la mort t'a ouvert une issue pour sortir de cette vie de tribulations; ne devrions-nous pas souhaiter de te suivre? Hélas! nous restons en proie

aux peines dont elle t'a délivré. Comme la voilà étendue, cette dépouille sanglante ! Ces ris que faisoit éclore la tendresse filiale, ont abandonné ses joues à présent flétries, livides et souillées de son propre sang : sa bouche ne nous entretiendra plus des discours des anges : son œil terne ne versera plus ces larmes de joie, qu'il répandoit lorsque je lui laissois voir les marques de cet amour inexprimable que m'inspiroit sa vertu. Ah ! dans quel abîme de maux sommes-nous tombés? O péché, péché! que tu es affreux à contempler! sous quelles formes hideuses tu nous apparois! Cher Abel, moi ta mère, ta malheureuse mère!... Abel, mon bien-aimé! je suis aussi la mère de ton assassin » ! Et la parole lui manquant, elle resta étendue, sans mouvement, sur le cadavre glacé par la mort. Elle y demeuroit sans donner aucune marque de sentiment, lorsqu'Adam interrompit ce silence, en s'écriant : « Comme me voilà abandonné! comme tout est désert et lugubre autour de moi! Toute la nature me

semble avoir changé de face; dans tout ce qui m'environne, je ne vois plus qu'une consternation générale. Il est mort, hélas! celui qui remplissoit ma vie de consolation, de doux plaisirs, d'espérances heureuses. Il n'est plus, le soutien sur lequel se fondoit tout mon espoir; il n'est plus! O toi, cher Abel! est-il donc vrai que tu sois mort? Est-il bien vrai que ce soit Caïn.... ce monstre fugitif, l'horreur de la nature, qui.... Grand Dieu! qui vois notre désolation extrême, pardonne si nous nous lamentons, si nous nous traînons dans la poussière comme le vermisseau, et que sommes-nous autre chose devant toi? si nous nous traînons, dis-je, dans la poussière, comme le vermisseau à qui le passant a écrasé la moitié du corps contre une pierre ».

Ces mots finis, il demeura pâle et muet, comme une statue qui représente la désolation sur un tombeau couvert de mousse et entouré de cyprès. Il tourna la tête vers l'endroit fatal; un silence effroyable, in-

quiet, régnoit à l'entour; puis il se traîna vers Eve, et retira sa main défaillante du cadavre, en la serrant ardemment contre son sein. « Eve, ma chère compagne, dit-il en se baissant vers elle, réveille-toi, chère épouse, réveille-toi; tourne ton visage sur moi; retire-le de ce cadavre que tu as assez arrosé de tes larmes; ne succombe pas sous le poids de ta peine. Ta douleur étouffe-t-elle toute tendresse, tout souvenir pour moi, pour ton époux? Ah! lève ton visage sur moi, chère épouse. Il est juste que nous sentions les frayeurs inexprimables de la mort, les suites fatales de notre chute : mais nous traîner avec abattement dans la poussière, c'est pécher; il semble que ce soit reprocher à la justice éternelle de nous avoir trop punis. Laisse affoiblir, ô Eve! ce désespoir excessif auquel tu t'abandonnes : crains que la miséricorde divine ne nous juge indignes, par notre révolte, de toute espèce de consolation ». Eve aussi-tôt, cessant de fixer le cadavre, tourna son visage vers Adam; puis levant

au ciel ses yeux humides de larmes : « O Dieu, pardonne-moi, malheureuse que je suis ! Pardonne-moi, ô mon époux, ô mon bien-aimé ! ma douleur est inexprimable. Tu m'aimes pourtant encore, moi qui suis la cause du forfait que nous déplorons, du fratricide, de ce sang versé. Adam, ah ! laisse-moi pleurer sur ta main, sur ce cadavre ; laisse-moi mêler mes larmes à ce sang... ». Elle dit, et pressa sur la main d'Adam son visage arrosé de larmes.

Ils pleuroient et se lamentoient ainsi tous deux, appuyés l'un sur l'autre, lorsqu'une figure éclatante, traversant la campagne, s'avança vers eux. Les fleurs odoriférantes qui naissoient à chaque pas, marquoient les traces légères de ses pieds ; son front serein annonçoit la paix ; l'amitié consolante étoit exprimée par la douceur de ses yeux, et par les traits rians de sa bouche et de ses joues : un vêtement blanc, plus brillant que les nuées de couleur argentine qui environnent l'astre de la nuit, se jouoit, en plis ondoyans, sur cette taille

légère et déliée. Ainsi avançoit la figure céleste, ranimant à l'entour toute la verdure de la contrée. « Eve, dit Adam, lève tes yeux noyés de larmes; étouffe tes soupirs; vois cette figure céleste s'approcher; vois avec quel air d'affection et de bonté elle s'avance. Déjà la consolation porte son flambeau dans les ténèbres de ma détresse. Ne pleure pas, Eve; lève-toi; allons au-devant du céleste messager». Eve s'appuya sur son époux, et l'ange se trouva devant eux.

Il fixa quelque temps le premier mort; mais bientôt il ramena ses regards d'un air affectueux sur Adam et sur Eve. L'éclat qui l'environnoit, illumina les deux époux. Puis il leur dit avec une voix douce et harmonieuse: « Soyez bénis, ô vous qui pleurez ici près de la dépouille de votre fils, soyez bénis! le Tout-Puissant a daigné me permettre de vous visiter dans votre désastre. Parmi les anges qui environnent les mortels sur cette terre, aucun n'a aimé votre fils plus tendrement que moi; tou-

jours j'étois à ses côtés, quand les ordres du Très-Haut ne m'obligeoient pas de m'en éloigner. Lorsque sa belle ame, portant jusqu'à l'enthousiasme son goût vif pour la vertu, s'épanchoit en larmes de joie, ou en cantiques que les anges de la contrée répétoient dans leurs concerts, c'étoit moi qui lui inspirois des pensées d'ange, au moins celles dont peut être susceptible une ame ensevelie dans la poussière. Ne vous désolez pas comme s'il n'existoit plus du tout : puisque son ame, qui est immortelle, survit, vous ne devez pas être inconsolables. La mort n'a fait que la dégager des liens accablans du corps; elle va jouir, sans obstacle et sans interruption, de tout ce que peut desirer un être vertueux, sage, aimant les grandes vérités. Son bonheur est au-delà de tout ce que peut comprendre une ame qui ne voit rien encore que par l'entremise des sens. Abel est avec les anges près du trône de Dieu. Pleurez-le, mes bien-aimés; mais que votre douleur ne soit point inconsola-

ble. Vous ne serez séparés de lui que peu de temps; bientôt la mort viendra vous enlever aussi. Elle se présentera, il est vrai, à chacun de vous, sous diverses formes : mais vous la recevrez tous ainsi que doivent faire des ames religieuses, comme un ami long-temps attendu. Pour toi, Adam, voici ce que t'ordonne l'Eternel : Rends ce corps corruptible à son origine; creuse une fosse, et couvre-le de terre ». Tels furent les discours de l'ange à Adam et à Eve : il les envisagea avec affection, et son regard arracha de leurs ames l'excès de la désolation. C'est ainsi que l'onde pure d'une claire fontaine rafraîchit le voyageur fatigué, lorsqu'après avoir long-temps erré sur les sables brûlans des déserts, il est près de tomber en défaillance par l'ardeur de la soif : mais, dès qu'il a puisé dans la source cristalline qui coule avec un doux murmure, il se repose plein de satisfaction sur ses bords, et sent ses forces renaître; puis suivant son cours gazouillant, qui le conduit dans une contrée agréable, où la

nature sourit avec toutes ses graces, il arrive enfin à la maison du père de famille, qui le reçoit sous un ombrage frais, et l'accueille avec largesse et bonté.

L'ame réconfortée par des sentimens nobles et élevés, Adam jetta ses regards sur l'éclat éblouissant de l'ange. « Nous te bénissons, céleste ami, lui crioit-il tandis qu'il s'éloignoit; ô Dieu, que tu es propice et bienfaisant! Tu jettes les yeux sur nous dans nos maux, et tu ordonnes aux anges de nous consoler. Quoi! ramperons-nous comme des réprouvés dans l'abattement et le désespoir, lorsque ta présence nous environne de toutes parts, lorsque tu nous regardes gracieusement du haut de ton trône, lorsque les anges de la contrée recueillent nos moindres soupirs? Notre ame se livrera-t-elle à la douleur, sans vouloir recevoir de consolation? Immortelle et marchant au-devant d'une béatitude infinie, lui sied-il de s'affliger de ce que son court pélerinage est semé d'incommodités? Nous devons, il est vrai, des larmes à

notre bienheureux fils ; nous sommes privés de ses embrassemens dans cette vie ; mais nous en devons bien plus au pécheur. O Dieu ! quelle joie mon ame éprouveroit, si tu ne le bannissois pas entièrement de devant ta face ! Il est le premier sorti de mes reins ; il est le premier qu'Eve enfanta avec douleur. Chère Eve, crois que si nous implorons Dieu pour lui, sans nous rebuter, ce Dieu est assez bon pour exercer envers lui sa miséricorde ! Si nous en doutions, nous serions indignes de la bonté infinie par laquelle il nous a fait grace à nous autres pécheurs, indignes des promesses ineffables qu'il nous a faites, lorsque, prosternés dans le plus humble abaissement, nous attendions, non pas des promesses pour l'avenir, mais pour l'instant même, un jugement foudroyant. Ne différons pas, Eve, d'obéir aux ordres du Très-Haut ; je vais porter ce cadavre à notre cabane, et rendre à la terre la poussière du bienheureux ».

« Mon bien-aimé, dit Eve, mon ame

se sent un peu soulagée de son abattement ; continue de me soutenir par tes consolations magnanimes, par ta vertu plus forte que la mienne. Ma foiblesse s'attache à toi comme le lierre à la tige des arbres». Adam prit le cadavre sur ses épaules, pleurant sous ce triste fardeau ; et Eve sanglotoit à son côté : ce fut ainsi qu'ils arrivèrent à la cabane.

FIN DU CHANT QUATRIÈME.

LA MORT D'ABEL,

CHANT CINQUIEME.

CHANT CINQUIÈME.

Après un sommeil troublé par de noires visions, Thirza rouvrit ses yeux à la lumière du jour; elle quitta précipitamment son lit couvert de peaux de bêtes. Ainsi se lève un voyageur à demi éveillé, qui, excédé de fatigue, s'étoit couché sous le ceintre d'un roc caverneux, lorsque son ange bienfaisant lui a représenté en songe que le roc fondoit sur sa tête; il se retire en tremblant, et l'instant d'après il entend avec effroi le roc s'écrouler avec fracas. Il y a laissé, en se sauvant, le compagnon de son triste voyage; et il ne sait pas encore que le malheureux est accablé sous les ruines. « Quels fantômes terribles, dit Thirza, ont passé devant moi en songe! Quels spectres lugubres! je ne sais rien qui leur ressemble dans la nature. Graces te soient rendues, aimable clarté du jour; tu

les as dissipés de devant ma vue. Belles fleurs qui m'entourez, parterres émaillés, l'objet de mes soins les plus agréables, vos parfums divers, exprimés par la douce chaleur du matin, vont rafraîchir mon cerveau fatigué. Et vous, ô joyeux habitans de l'air! vos tendres accens vont rétablir la sérénité dans mon ame : ma voix va se mêler à vos ramages; mes louanges et mes actions de graces s'exhaleront avec celles de toute la nature réparée. Créateur et conservateur tout-puissant, mon ame confondue par tes bontés, n'exprime qu'imparfaitement l'immensité de tes bienfaits, et la grandeur de ma reconnoissance. Ta providence veille sans cesse, tandis que les voiles de la nuit et les pavots du sommeil sont appesantis sur nos yeux. Ah! que mes louanges et mes actions de graces se mêlent avec celles de toute la nature réparée »! A ces mots, elle sortit de la cabane, et s'avança vers les fleurs qui venoient d'être épanouies : les zéphyrs du matin leur ravissoient leurs premiers parfums.

« Mais, continua-t-elle, pourquoi donc cette sombre tristesse qui, malgré moi, me pénètre jusqu'au fond de l'ame? Je frissonne intérieurement. Qui peut me causer un serrement de cœur si extraordinaire? Il me semble voir des nuages obscurs qui s'avancent sous l'horizon en masses énormes, semblables à des montagnes; à leur aspect, toute la nature se tait, et les campagnes contristées frémissent dans l'attente d'un orage affreux. Où es-tu, Abel? Chère moitié de mon ame, je cours me jetter dans tes bras, poursuivie par de noirs soucis, comme on court à travers un bois épais et solitaire, pour regagner la plaine, lorsqu'on est poursuivi par la peur ».

Et tout en disant ces mots, elle doubloit le pas, lorsque Méhala, sortant de sa cabane, vint à sa rencontre. « Je te salue, ô ma chère sœur! lui cria-t-elle; où vas-tu avec tant de hâte? pourquoi ces cheveux épars, où tu n'as daigné entrelacer aucune fleur, aucun ornement »?

« Je cours, dit Thirza, me jetter dans

les bras de mon bien-aimé : des frayeurs extraordinaires m'ont inquiétée pendant mon sommeil, et encore à présent elles me pénètrent jusqu'au fond de l'ame ; la sérénité du matin ne les a pas dissipées : mais le calme que n'a pu me rendre une belle aurore printanière, que n'a pu me rendre l'aspect riant de la nature dans son plus grand éclat, je le trouverai auprès de mon bien-aimé : je cours me jetter dans ses bras ».

A ces mots, l'épouse de Caïn dit en soupirant : « Hélas ! je n'ai pas cette douceur ; je ne puis tirer de consolation que de mon père qui m'aime, de ma mère qui me chérit aussi, de toi, Thirza, et de ton époux. Oui, c'est près de vous que je dépose les soucis inquiets que le mécontentement de Caïn accumule sur ma tête. La belle nature ne lui inspire que de la mélancolie : il regrette les travaux qu'il lui faut supporter pour rendre ses champs fructueux ; mais ce qui me fait le plus gémir, c'est sa haine invétérée contre son frère » !

Méhala se mit à pleurer; sa sœur, pleurant aussi, l'embrassa tendrement, et lui dit: « Que de larmes amères cette idée fait verser à mon époux et à moi, pendant les intervalles d'insomnie que nos chagrins nous occasionnent! Notre ressource est de lever nos mains au ciel, et d'implorer le Tout-puissant: ah! puisse un rayon de sa bonté dissiper les sombres nuages de ce cœur où croît une odieuse ivraie qui étouffe tout principe de vertu! Alors le doux repos renaîtra autour de nos cabanes, et le chagrin ne ternira plus le front de notre père, ni celui de notre tendre mère, que la dureté de leur fils aîné accable de douleur ».

Méhala reprit en pleurant: « Ah! c'est-là, c'est-là aussi le sujet de mes prières. Hélas! combien de fois m'arrive-t-il de passer plus de la moitié des nuits à pleurer avec sanglots pour mon époux, et à prier à voix basse l'Eternel, de lui amollir le cœur! Mais s'il arrive que ma prière et mes sanglots s'exhalent assez haut pour le

réveiller à mon côté, alors sa voix foudroyante me glace d'effroi ; il me reproche que je trouble son repos, l'unique bonheur que Dieu irrité lui laisse goûter sur cette terre maudite. Hélas, Thirza ! voilà ce que je demande sans cesse au ciel, occupée dans la cabane aux affaires domestiques ; mes jeunes enfans pleurent autour de moi, en voyant couler mes larmes, et dans leur langage enfantin, qu'ils accompagnent d'innocentes caresses, ils me demandent pourquoi je pleure. Hélas, Thirza ! je dépéris par la douleur, comme une fleur à laquelle des arbres trop pressés interceptent la rosée rafraîchissante, et les rayons échauffans du soleil. Aujourd'hui encore lorsqu'il est sorti de la cabane avant l'aurore, ah qu'il étoit terrible ! jamais la mélancolie n'avoit été si fortement empreinte sur son front ; la fureur étinceloit dans ses yeux, sous l'abri de ses sourcils épais. En passant le seuil de la porte, je l'entendois, et j'en frissonnois d'horreur ; je l'entendois s'exhaler en imprécations, et

maudire l'heure de sa naissance : c'est ainsi qu'il saluoit l'aube matinale. Il est vrai, Thirza, comme tu en as été témoin plusieurs fois, que ses principes de vertu, redevenant les plus forts, étouffent ces idées ténébreuses, et rendent le calme à son ame. Alors il nous demande pardon de nous avoir offensés : mais, hélas ! bientôt cette foible lueur se dissipe, ainsi que dans les jours sombres de l'hiver, le soleil perce avec peine l'épaisseur des nuages qui bientôt se rejoignent, et le cachent de nouveau à nos yeux. Espérons pourtant qu'à la fin, la sérénité du printemps les écartera entièrement ; ne cessons jamais de le demander à Dieu. Pour moi, je nourris toujours cette espérance au fond de mon cœur ».

Tandis que Méhala parloit, Thirza écoutoit, en pâlissant, du côté du bocage. « Quels accens lugubres entends-je venir du côté des arbres ?... dit-elle toute frissonnante. Jamais douleur ne s'est exprimée par des plaintes si vives : ma sœur, c'est du côté

de ces arbres.... hélas! cette scène désolante semble s'approcher d'ici.... O Dieu!... ». A ces mots, Thirza tomba défaillante dans les bras de sa sœur.

Adam, d'un pas chancelant, sortoit de derrière les arbres; il portoit sur ses épaules le triste fardeau, le corps de son fils: Eve, la tête penchée, marchoit à côté de lui; tantôt elle tournoit son visage flétri par la douleur, du côté du cadavre sanglant; tantôt elle l'enveloppoit dans sa chevelure inondée de pleurs.

Couverte d'une pâleur mortelle, Thirza étoit restée immobile dans les bras de sa sœur; Méhala s'évanouit aussi sous le fardeau qu'elle soutenoit; ses jambes chancelantes manquant sous elle, sa foiblesse, jointe à sa charge, la renversa par terre. Ainsi, quand trois aimables compagnes, unies par une tendre affection, sont allées ensemble, par une belle soirée de l'été, vers le temps de la moisson, visiter les campagnes dorées d'épis, si la foudre tombe à leurs pieds, l'effroi du coup im-

prévu les renverse : mais si, revenues peu à peu de leur frayeur, deux d'entre elles voient à leur côté la troisième réduite en cendres, elles retombent frappées d'un nouveau saisissement plus accablant que celui de la foudre même. Telle fut aussi la situation des deux filles d'Adam, lorsqu'en se réveillant, elles virent le cadavre de celui qu'elles aimoient. Adam venoit de l'étendre sur l'herbe, et retenoit dans ses bras son épouse toujours prête à retomber à terre. « Où suis-je?... s'écria Thirza, ô Dieu! où suis-je?... comme le voilà étendu.... Abel, ah! pourquoi faut-il que je me sois éveillée?... lumière odieuse!... ah, malheureuse que je suis!... Méhala, ah que je suis malheureuse!... le voilà étendu mort! ô spectacle horrible! je suis frappée comme d'un coup de tonnerre.... Lumière odieuse, pourquoi faut-il que tu me sois rendue » ?

« Thirza.... s'écria Méhala d'une voix tremblante, ah! ne te laisse pas accabler de l'idée funeste qui me terrasse moi-

même!... Ah, Thirza! tu retombes encore!... réveille-toi, Thirza; approchons-nous; nous ne sommes pas encore certaines de notre malheur; il n'est pas mort... approchons-nous; ta voix, tes embrassemens le réveilleront ».

Après ces mots, les deux sœurs s'étant appuyées l'une sur l'autre pour se relever, se traînèrent tremblantes et sans force jusque vers le cadavre : « O mon père! ô ma mère! Comme ils fondent en larmes!... Quels frissons me saisissent!... s'écria Thirza en se trouvant près du cadavre. Abel!... Abel!... mon bien-aimé! cher époux, mon bonheur, ma vie, mon tout! réveille-toi.... Ah, malheur extrême! tu ne te réveilles pas. Abel.... entends mes cris plaintifs, entends les cris de ton épouse ». Puis elle se précipita sur le cadavre, et voulut l'embrasser: mais voyant la blessure et le sang qui lui couvroit le front, elle recula épouvantée, et poussa un cri aigu. Elle étoit à terre, sans voix, sans mouvement, sans apparence de vie,

pâle et froide comme un marbre inanimé. Le désespoir étoit peint dans ses yeux ouverts et fixes. Méhala pleuroit à côté d'elle; et, les mains jointes, elle levoit au ciel ses yeux noyés de larmes, qu'elle rabattoit de moment à autre vers le cadavre.

Adam sentit sa douleur augmentée par celle de ses filles; il essaya de les consoler. « O mes bien-aimées, ô Méhala! ô Thirza! leur dit-il, que ne puis-je appaiser vos maux! Prêtez-vous, je vous en conjure, à mes consolations. Pendant que, désespérés, nous pleurions, Eve et moi, auprès de ce cadavre, un ange d'une beauté céleste, est venu à nous, envoyé par le Dieu de bonté, pour nous porter des paroles de consolation. « Pleurez, nous a-t-il » dit, mais ne soyez pas inconsolables. Vous » ne devez pas regarder votre fils comme » ayant entièrement cessé d'exister. Re» mettez à la terre cette poussière qui a » servi d'enveloppe à son ame. Quant à » l'ame même, la voilà dégagée des liens » du corps : celui qu'elle animoit, est plus

»heureux que ne peut le concevoir une »ame encore environnée de son limon ter»restre; vous ne serez séparés de lui que »pour un court espace de temps, après »lequel, lui étant réunis, vous goûterez »avec lui des torrens de délices, dont les »sens charnels et grossiers ne sauroient »vous donner une idée». Ah! mes bien-aimées, ne profanez pas les funérailles du bienheureux par des plaintes inconsolables».

Tandis que Thirza restoit toujours sans mouvement et sans voix, l'épouse de Caïn, joignant ses mains au-dessus de sa tête, exprimoit sa douleur en ces termes: « O mon père! est-ce que tu voudrois nous interdire les pleurs? Quelle vue affreuse que ce cadavre tristement étendu! O toi, notre consolation, notre joie, ô Abel! tu nous es donc ravi pour toujours; et notre occupation la plus douce sera de pleurer sur toi jusqu'à l'heure de notre mort! Oui, te voilà en possession de cette béatitude, dont l'attente t'a fait verser tant de saintes


Dupreel. s

larmes, et après laquelle je soupire à présent plus que jamais. Voilà que nous gémissons de ta perte dans ce triste exil où nous vivons! Tu nous as été enlevé; et notre plus douce occupation sera de pleurer sur toi, jusqu'à l'heure desirée de notre mort. Caïn, Caïn! où étois-tu lorsque ton frère est mort? Ah! si du moins, avant qu'il eût rendu le dernier soupir, tu l'avois embrassé avec une tendresse fraternelle; si tu avois alors imploré le secours de ses saintes prières, avec quelle affection il t'auroit encore serré dans ses bras défaillans, et béni de ses lèvres mourantes! Quelle douce consolation, quel heureux soulagement c'eût été pour toi à l'avenir! Mais.... ô ma mère!... quelle nouvelle douleur te rend défaillante?.... Tu te tais.... tu parois frissonner d'horreur.... Mon père! quelle consternation se répand sur ton visage? Funeste pressentiment! où est-il? le savez-vous, ô mon père! le savez-vous, ma mère? Où est Caïn, où est mon époux»?

Eve abattue s'écria : « Qui sait jusqu'où le poursuit la vengeance divine! Ah Dieu! le malheureux ! c'est.... Mais que vais-je dire? je tremble de parler.... malheureuse mère que je suis ! affreuse et détestable idée, ne tourmente que moi ; déchire mon sein comme le feu de l'enfer. Ah! mère infortunée! pourquoi.... ». Méhala saisie, s'écria : « Laisse éclater, ô ma mère! laisse éclater sur moi le fatal orage ; aussi-bien mes soupçons m'arrachent déjà les entrailles. O mon père ! ô ma mère ! ne m'épargnez plus. Caïn auroit-il.... ah! parlez, je vous en conjure ».... « Il l'a tué, Méhala ; Thirza, il l'a tué », s'écria Eve ; et aussitôt l'excès de sa douleur lui ôta l'usage de la parole.

L'épouse de Caïn étoit frappée d'une terreur muette ; ses yeux immobiles ne versoient point de larmes ; une sueur froide couloit de son front ; ses lèvres décolorées trembloient ; puis elle s'écria : « Il a tué Abel! Caïn, mon époux, a tué son frère! O crime horrible!... Où es-tu, fratricide?

où.... où ton forfait te poursuit-il...? Le tonnerre de Dieu a-t-il vengé ton frère? N'existes-tu plus, malheureux! ou, si tu existes, où es-tu à présent? quelles contrées le désespoir te fait-il parcourir»? Ainsi se lamentoit Méhala, en s'arrachant les cheveux.

« Barbare fratricide! s'écria Thirza, ah!... comment a-t-il pu massacrer ce bon, ce vertueux frère, qui, sans doute, sous le coup mortel, l'aura regardé avec des yeux pleins d'amour? Ah! Caïn, maudit.... maudit soit... O ma sœur! ô Thirza! ne le maudis pas, s'écria Méhala, ne le maudis pas; c'est ton frère, c'est mon époux; implorons bien plutôt la miséricorde de Dieu sur lui. Je suis sûre que, tombant ensanglantée, la sainte victime de sa fureur a jetté sur lui des regards de compassion; qu'elle l'a béni, et qu'à présent, prosternée devant le trône de l'Eternel, elle demande grace pour lui. Ne le maudis pas, Thirza; ne maudis pas ton frère: que nos prières s'élèvent de la pous-

sière, et se joignent à celles du bienheureux ».

« Où m'emporte l'excès de mes maux! repartit Thirza. Je ne l'ai pas maudit, Méhala, je ne l'ai pas maudit : le malheureux »!... A ces mots, elle tomba sur le cadavre : elle baisa ses joues inondées de sang, et ses lèvres froides et livides. Elle demeura long-temps ensevelie dans une douleur muette, puis elle s'écria d'une voix entrecoupée : « Ah! que n'ai-je pu, lorsque tu tombois, baiser encore tes lèvres pâles, entendre encore de ta bouche les expressions de ton amour! Ton œil mourant se seroit encore tourné vers moi; peut-être.... et plût à Dieu que cela me fût arrivé! peut-être aurois-je expiré en t'embrassant pour la dernière fois. Que ne puis-je encore à présent te suivre! Que mon corps n'est-il étendu sans vie à côté du tien! Mais je te survis, hélas! pour être en proie à des maux inexprimables. Berceaux qui me fûtes si agréables, vous m'inspirerez désormais la terreur : je croirai

vous entendre me redemander celui qui, sous vos ceintres ombrageux, m'embrassoit avec de si vifs transports. Les fontaines murmurantes me paroîtront gémir de sa perte. Pauvre délaissée! je ne vais plus faire que pleurer mon désastre, soit à l'ombre des bocages, soit sur le bord des ruisseaux. Il m'échappe, hélas! je l'ai perdu pour jamais. Ah Dieu!... je verrai toujours ces yeux éteints, immobiles, cette pâleur mortelle, ces joues livides, ce sang qui teint son front. Ah! coulez, mes larmes, coulez sans mesure sur ce corps flétri. Hélas! c'étoit, par sa beauté, le plus digne logement d'une si belle ame. Il m'honoroit trop en descendant jusqu'à m'embrasser. Comme la vertu y brilloit par des traits visibles qui la rendoient aimable! comme elle éclatoit dans ses yeux! comme elle sourioit sur ses joues et sur ses lèvres! Maintenant elle s'est échappée de ce corps, trop pure, trop sainte, pour commercer avec les mortels, et particulièrement avec moi. Ah! coulez, mes larmes, coulez sans

mesure sur cette enveloppe flétrie, jusqu'à ce que mon ame, empressée de le joindre, laisse sa poussière auprès de la sienne ».

C'étoit ainsi que Thirza se lamentoit, arrosant le cadavre de ses larmes. Eve sentit sa douleur augmentée par celle de ses filles. « O mes enfans! s'écria-t-elle, je ne suis pas moins sensible à votre affliction qu'à la mienne propre; vos lamentations me déchirent l'ame. Vos plaintes sont pour moi des reproches rongeurs.... Elles me rappellent que c'est moi qui ai introduit dans le monde le péché, la malédiction et la mort. Ah! pardonnez-moi, mes enfans; pardonnez à votre malheureuse mère, qui vous a enfantés avec douleur ». Ses filles attendries, lui embrassant les genoux, lui dirent affectueusement: « O Eve, notre mère! par cette douleur même que tu as éprouvée en nous mettant au monde, cesse, nous t'en conjurons, cesse d'aigrir ta peine et la nôtre; cesse d'aggraver nos tourmens par ton désespoir. N'appelle pas des reproches nos lar-

mes et nos soupirs. Ah! si nous pouvions commander à notre douleur, il n'échapperoit de notre sein et de nos yeux ni soupirs ni larmes. Mais comment pouvoir résister à l'amour le plus tendre, au cri de la nature? Ce sont là les sources d'où partent nos pleurs». Elles tenoient encore embrassés les genoux de leur mère, la regardant tendrement avec des yeux baignés de larmes, lorsqu'Adam prit la parole en ces termes: « O mes bien-aimées, ne différons pas plus long-temps d'accomplir les ordres de l'Eternel! rendons à la terre, d'où elle provenoit, cette enveloppe matérielle, l'objet de nos larmes et de nos lamentations. Le temps, qui guérit tout, et la raison victorieuse, adouciront notre douleur; elle sera comme les soupirs d'une épouse, après le jour qui doit la conduire dans les bras de son bien-aimé. Rends-le donc à la terre», reprit Thirza; et elle tourna, en pleurant, ses regards sur son père. « Mais permets-moi, ô mon père! ajouta-t-elle, permets-moi de pleurer en-

core sur lui, et tu le rendras ensuite à la terre ». Ayant dit ces mots, elle se jetta, les bras ouverts, sur le cadavre.

Cependant Adam creusa une fosse dans la terre; Eve et Méhala se tinrent éloignées à quelque distance. Sur ces entrefaites, arrivèrent les jeunes enfans de Caïn, qui s'acheminoient vers la triste scène, se tenant par la main. « O mon cher Josia ! s'écria Éliel aux blonds cheveux, quelles lamentations entends-je devant nous ? approchons-nous; que vois-je ? c'est Abel.... Comme le voilà étendu ! comme il est pâle et défait ! comme sa chevelure est ensanglantée ! C'est ainsi, mon frère, c'est ainsi qu'est étendu un agneau qu'on a égorgé pour le sacrifice. — Mon cher Éliel, reprit le petit Josia, vois-tu comme Thirza pleure sur lui, et comme il tient son œil immobile, sans tourner ses regards vers elle? Retirons-nous de là; je frissonne; cette vue m'épouvante; hâtons-nous d'aller trouver notre mère éplorée ». A ces mots, les enfans, s'étant approchés de Méhala,

lui prirent la main, en la regardant tristement. « O ma mère ! lui demandèrent-ils, pourquoi pleurez-vous ? Pourquoi Abel est-il étendu là comme un agneau de sacrifice » ? Méhala embrassa ses enfans; et, les regardant d'un air douloureux, elle leur dit : « Mes chers enfans, la mort a tiré son ame de la poussière, et l'a portée dans le séjour qu'habitent les anges, pour y jouir des félicités éternelles. — Il ne se réveillera donc plus ? reprit le jeune Éliel, pleurant avec sanglots; il ne se réveillera plus, lui qui nous aimoit si tendrement, qui, nous tenant sur ses genoux, Josia et moi, nous apprenoit de beaux cantiques, nous entretenoit de Dieu, des anges, des merveilles de la nature ? quoi ! il ne se réveillera jamais ? Ah ! que notre père va pleurer quand il sera venu des champs » ! Et les deux enfans consternés, s'enveloppèrent dans les plis du vêtement de leur mère.

Adam avoit fini de creuser la fosse. « Réveille-toi, dit-il à Thirza; réveille-

toi, ma bien-aimée, ne différons pas de rendre cette poussière à la terre; le Seigneur l'a commandé, ma Thirza »! Et s'approchant d'elle, il la prit par la main avec tendresse. Elle avoit eu une extase sur le cadavre, et, se réveillant de sa sainte vision: « Oui, je l'ai vu, dit-elle; il s'avançoit vers moi dans un éclat céleste. Qu'il étoit resplendissant de gloire!... Ne pleure pas, m'a-t-il dit, ne pleure pas; je suis heureux; bientôt tu viendras me trouver dans ce séjour de bonheur et de gloire, où il n'y aura plus de mort qui puisse nous séparer. A ces mots il a disparu, en me jettant un souris divin; et un éclat céleste a marqué les traces de ses pieds ». Thirza dit, et une consolation sublime illumina son visage. « Enterre, ô mon père! enterre, dit-elle, cette enveloppe de poussière ». Puis elle se leva, et se mit à côté de sa mère et de sa sœur, et toutes trois se cachèrent le visage dans les ondes de leur chevelure éparse, tandis qu'Adam, après avoir enveloppé de peaux le cada-

vre, le mit dans la fosse, et le couvrit de terre. « Maintenant, dit-il, chère épouse, chers enfans, prosternés près de ce tombeau adorons l'Eternel » ; et tous se prosternèrent auprès du tombeau, Éliel et Josia rangés aux deux côtés de leur mère. Alors le père des humains prononça cette prière à haute voix, les bras en croix sur la poitrine.

« O toi qui demeures au haut du ciel, Dieu créateur, justice éternelle, bonté infinie, tu nous vois prosternés devant toi, auprès du tombeau du premier mort: tu vois des pécheurs t'implorer dans la poussière! ah! fais que notre prière s'élève vers toi : jette favorablement tes regards sur nous dans cette vallée de mort, dans cette demeure du péché : nos iniquités sont grandes, mais ta bonté infinie est plus grande encore. Pleins de souillures et d'impuretés, que sommes-nous devant toi? et cependant tu ne détournes pas ta face de dessus nos têtes; et, du haut de ton trône, tu regardes encore notre misère d'un œil

propice. Tu nous permets de t'implorer; tu ne nous as pas abandonnés, quoique pécheurs. Sois loué à jamais, toi qui habites dans les cieux. Ce n'est pas seulement l'agréable printemps qui te loue; ce n'est pas seulement la sérénité du ciel qui t'annonce; tu te manifestes aussi par les éclats bruyans du tonnerre qu'enfante un sombre nuage, par l'aquilon mugissant qui excite les tempêtes et les orages pluvieux. Tu tires également ta gloire, et de la joie riante du mortel heureux, et des tristes pleurs de l'infortuné. Nous l'avons vue, la fille du péché, l'affreuse mort : elle est venue dans nos cabanes sous une forme hideuse. Une funeste prévarication dont la terre auroit dû marquer le fatal instant par des hurlemens funèbres, par d'épouvantables orages; un noir forfait l'a conduite ici par la main : le premier sorti de mes reins.... ah! j'en frémis, il a livré son frère à la mort. Dieu miséricordieux! ne détourne pourtant pas ta face de devant moi, si j'ose t'implorer pour lui. Dieu

clément, daigne ne pas rejetter entièrement le coupable de devant toi; jette tes regards sur lui; verse ta terreur dans son ame, afin qu'il tremble de son crime; qu'il s'humilie devant toi sur la terre; qu'il pleure, qu'il gémisse, et te demande sans cesse pardon; et, quand il t'aura long-temps imploré, ô mon Dieu! répands alors quelque consolation sur sa misère: exauce, je t'en conjure, exauce la prière que j'ose t'adresser. J'ai creusé un tombeau; j'ai jetté de la terre mouillée de nos larmes sur la dépouille corruptible du mort; écoute favorablement nos vœux; qu'ils montent du creux de sa sépulture jusqu'au pied de ton trône sublime. Exauce-nous, Seigneur; Seigneur, exauce-nous; nous te demandons grace pour notre premier né: ne le laisse point périr dans ta colère; soit que nous t'implorions au coucher du soleil ou à son lever, soit que nous interrompions la nuit pour élever nos cœurs vers toi, daigne nous entendre et nous être favorable. Nous sommes en-

core trop heureux sous la main même de ta justice vengeresse. Louanges éternelles te soient rendues; tu as reçu l'ame du mort dans ta gloire. La mort a pris sa première victime; nous la suivrons, cette victime, l'un après l'autre, dans la sombre fosse, nous la suivrons dans l'éternité. O toi, dont un signe créa le ciel, dont la parole tira la terre du néant ! ils passeront, ce ciel et cette terre : mais, pour toi, tu es éternel. Nous vivons dans la poussière, et notre poussière se dissoudra : mais tu restes éternellement inaltérable, tu nous rassembleras tous dans ta gloire, le pécheur pénétré de repentir sur ses fautes, et le juste qui s'afflige de ce que sa vertu est encore mêlée d'imperfections, de ce que la pureté de sa conscience est encore altérée de quelques taches qu'y imprime la foiblesse humaine; tu les tireras l'un et l'autre de la poussière, afin qu'ils se réjouissent éternellement, et qu'ils soient purs comme les anges. Car.... ô promesse ineffable! la race de la femme doit un jour

briser la tête du serpent. Que la terre bondisse; que toute la nature chante tes louanges. Nous te louerons à l'heure même où les maux sortis de ta main viendront fondre sur nos têtes. L'homme est déchu, il est dégradé de sa dignité première; mais trop heureux encore de ce que son Dieu ne l'a pas rejetté pour toujours, et que de son tribunal même il jette encore sur nous des regards de bonté. Il est tombé, celui que Dieu avoit créé si heureux; et, à l'instant de sa chute, confus et tremblant, il attendoit dans l'humiliation et la détresse, la malédiction divine et sa damnation éternelle. Car, que pouvoit attendre autre chose d'un Dieu irrité, une créature ingrate et rebelle? Mais, ô prodige inattendu de bonté! la nature entière annonce solemnellement de la part de Dieu, qu'un jour la tête du serpent sera écrasée. Mystère sublime, mais environné, il est vrai, d'une obscurité sainte que les mortels ne sauroient pénétrer; mystère ineffable, mais consolant, que le pécheur puisse, malgré

ses crimes, être réconcilié avec Dieu!... Et dans notre demeure terrestre, nous nous désolerions encore par de coupables larmes de ce que le songe de cette vie est alternativement entrecoupé de plaisirs et d'afflictions, jusqu'à ce que la mort qui s'approche, dégage l'ame de son enveloppe souillée, et l'affranchisse des liens d'une juste malédiction? A cet heureux instant, l'ame qui, malgré le limon dont elle est entourée, a conservé l'idée de sa dignité originaire, qui a répondu fidèlement aux saintes inspirations de l'amour divin, sort alors de sa prison, pure et heureuse comme les anges. Ah! je pénètre dans les secrets d'un heureux avenir. Je vois ceux que la mort a transportés au séjour céleste: je vois une race nombreuse, pure comme les flammes que les anges allument sur l'autel en face du Tout-puissant. Ils sont au milieu des anges; ils chantent des hymnes sans fin devant le trône éclatant de l'Eternel. Ah! qu'est-ce que je suis? Comme mon ame s'élève! Elle n'a jamais

rien éprouvé de semblable. O bonté infinie ! Elle ne suffit pas à célébrer tes louanges. Elle nage dans un saint ravissement: et quand elle penseroit avec autant de force que le premier des anges, elle s'exprimeroit imparfaitement; elle ne pourroit que sentir ».

Adam se tut, et resta long-temps dans un profond silence; toute sa famille, prosternée près de lui autour du tombeau, y étoit sans mouvement et sans voix. La nature entière, comme étonnée, observoit le même silence; et le ciel, serein, au-dessus de leurs têtes, n'avoit pas le plus léger nuage.

Le soir vint; l'air étoit frais et le temps calme. Caïn, agité de frémissemens inquiets, dévoré de remords rongeurs, avoit erré dans les contrées les plus sauvages. Accablé de fatigue, il s'assit du côté où la lune montoit au-dessus de l'horizon, et fit ainsi entendre sa voix effrayante à travers le silence de la nuit. « Là-bas, dit-il, derrière cette montagne se lève la lune

avec son éclat blanchâtre ; elle nage dans l'atmosphère obscur ; elle répand au loin sa pâle lumière, et une douce tranquillité. Sous cette belle voûte parsemée d'étoiles, tout respire le repos et la fraîcheur : l'homme seul est agité. Des cris et des accens lugubres s'élèvent au milieu du silence de la nuit ; c'est moi, scélérat, c'est moi qui ai porté la désolation dans ces cabanes ! Ces cris m'accusent ; ces accens lugubres dont l'air retentit, c'est mon crime qui les cause. Reculez-en d'horreur, constellations qui m'entendez ; et toi, lune, pâlis, et voile ton flambeau : en ce jour, jour maudit, la terre que tu éclaires a été abreuvée, pour la première fois, de sang humain : et c'est moi, malheureux ! c'est moi qui l'ai abreuvée de ce sang, du sang de mon propre frère ! Astres bénis, je ne mérite plus votre favorable influence. Refusez-la-moi, j'y consens ; refusez-la aux champs que je laboure, à la contrée que j'habite ; j'ai massacré mon frère : enveloppe-moi, sombre obscurité ; cache-moi

aux yeux de toute la nature. Je veux, sous ton voile, traîner par-tout ma misère avec moi. Je fuirai dans des lieux déserts et arides, dont aucun pied mortel n'aura foulé l'herbe flétrie; j'habiterai parmi des rochers, d'où une eau infecte distillera en forme de larmes; dans des repaires marécageux, remplis d'horribles reptiles, où des buissons épais, asyles des oiseaux de proie, me déroberont l'aspect du ciel : là je passerai le jour à me plaindre, à me lamenter et à me traîner sur la terre : et quand le sommeil aura ramené le cortège des songes les plus noirs, ils présenteront tous à mon imagination effrayée, un crâne brisé, une chevelure ensanglantée ».

C'étoit ainsi que Caïn, saisi d'horreur, exprimoit ses remords au milieu des ténèbres de la nuit : il se tut ensuite, et resta long-temps en silence, abandonné à son affliction. L'oiseau nocturne, effrayé de ces lugubres accens, retenoit les siens. On n'entendoit dans la contrée qu'un murmure sourd. Caïn promenoit ses regards

au loin, et reprit la parole en ces termes: « O vous, collines élevées; et vous, ô bois sacrés que je contemple, soyez sensibles à mes maux! Qu'ils sont grands! Ils le sont plus que je ne saurois dire. Le malheureux, quoique coupable, mérite encore quelque commisération. Plaignez mon désastre, ô belle nature! Hélas! vous n'avez plus pour moi d'attraits. Plaignez-moi, ô vous, créatures quelconques, qui ressentez la présence efficace d'un Dieu infiniment bon! Mais, hélas! ses bontés n'ont plus rien qui me regarde; je ne puis plus éprouver que sa justice. Dieu n'est plus pour moi qu'un Dieu vengeur ». A ces mots sa voix resta encore suspendue quelques instans; puis il dit, en soupirant profondément: « Du moins à présent, voilà que je commence à pouvoir pleurer; je ne le pouvois pas auparavant, voilà que mes larmes coulent en abondance : ah! précieuses larmes, qui m'attestez à moi-même que mon malheur est adouci. D'abord le désespoir s'étoit emparé de mon ame; à

présent c'est la douleur lugubre et plaintive. Ah! coulez, mes larmes; reçois-les, ô terre qui as reçu le sang de mon frère! Je suis maudit sur ta surface : mais.... reçois les pleurs que me fait verser ma douleur amère. Mais.... quelle pensée naît dans mon ame?... elle redouble l'abondance de mes larmes.... Oui, je le veux.... maintenant que la nuit m'enveloppe, je veux me traîner autour des cabanes des affligés, les voir encore, les bénir encore.... Les bénir.... moi?... les vents en courroux emporteront cette bénédiction qui ne peut que faire horreur. Malheureux que je suis, je ne puis plus les bénir! J'irai toutefois, je veux les bénir et pleurer. Après cela.... hélas! après cela, je fuirai loin d'eux pour jamais. Je te fuirai, Méhala, je fuirai mes chers enfans ». Alors, navré de douleur, il se tut, et s'avança vers les cabanes, en arrosant de ses larmes les routes désertes qu'il parcouroit.

Il apperçut de loin un cabinet de verdure, qu'Abel, son frère, avoit planté sur

le doux penchant d'une colline. Cette vue lui rappella qu'Abel avoit dit en le plantant : « Croissez et montez, tendre charmille ; que nos derniers neveux se disent sous vos ombrages : C'est ici qu'Eve a reçu son premier né ; c'est ici qu'elle l'a embrassé la première fois ; c'est ici qu'elle a acquis le titre de mère, qui faisoit sa consolation dans son triste exil : elle nomma le nouveau né Caïn ; elle se penchoit sur lui avec un ravissement inexprimable, et le baisa en disant : O cher et doux présent que le Seigneur m'a fait » !

Le meurtrier détourna le visage lorsqu'il passa devant ce monument de la tendresse de son frère, monument qui lui reprochoit sa barbarie : une sueur froide couloit sur son front, ses genoux chancelans le portoient à peine. C'est ainsi que frissonneroit un fils dénaturé devant le tombeau d'un père que le parricide auroit fait périr lui-même, en mêlant du poison dans sa nourriture, lorsqu'il revenoit des champs, excédé de faim et de fatigue. La

douce exhalaison des fleurs dont l'urne du père auroit été parfumée, le bruit des feuilles des arbres funèbres plantés autour du tombeau, feroient le supplice du fils. Caïn avoit passé le cabinet de verdure, et s'approchoit des cabanes. La pâle lumière de la lune les éclairoit foiblement à travers les branches entrelacées des arbres, et un calme effrayant régnoit à l'entour. Il y jetta les yeux, pleura, leva les mains au ciel, et resta long-temps immobile et muet; une douleur inexprimable lui tenoit le cœur serré; aucun objet ne pouvoit le tirer de son attitude fixe, et de son lugubre silence. « Que la tristesse repose profondément ici! dit-il enfin à voix basse. D'où proviennent ces sifflemens?... ne sont-ce pas des soupirs? ne sont-ce pas les cris nocturnes de la désolation, qui viennent des cabanes?... Le voici.... ô famille déplorable! le voici qui tremble dans l'obscurité, poursuivi par l'enfer, celui qui vous a rendu vos demeures affreuses.... celui.... ah! misérable que je suis! qui a

chassé loin de vous le repos et toutes les douceurs des liens du sang. Et j'ose encore respirer un air rempli des soupirs de ceux que j'ai rendus malheureux! j'ose porter mes pas dans une contrée consacrée à la désolation des justes qui gémissent sur mon forfait!... Fuis, malheureux! ne profane pas cette sainte contrée.... Oui, je vais fuir loin de vous; mes yeux, noyés dans les pleurs, ne vous verront plus que quelques instans; mais permettez-moi de verser encore quelques larmes, et d'élever ces mains sanglantes vers le ciel pour vous bénir. Je fuirai ensuite. Soyez bénie, soyez à jamais bénie, ô famille justement éplorée! Malheureux que je suis, peu s'en est fallu que je n'aie profané ces saints noms, ces titres respectables, qui m'attachent inviolablement à eux, et qui désignent les liens sacrés par où je devois leur rester toujours uni. Soyez bénis encore une fois. Puisse votre affliction vous quitter avec l'obscurité de la nuit, et puisse croître la mienne! ce doit être là mon partage pour





toujours, sur cette terre que j'ai tant maudite. Puissiez-vous oublier pour jamais celui dont l'image fait votre supplice! Hélas! dans quel excès de désastre faut-il qu'un malheureux soit plongé pour être réduit à de pareils souhaits » ?

En proférant ces mots, Caïn étoit arrêté dans l'obscurité ; il gémissoit et levoit les bras au ciel, lorsque quelqu'un s'avança dans la nuit d'un pas lent. Une sueur froide, comme celle de la mort, le glaçoit; tremblant il vouloit fuir; mais il ne le put, et tomba sans force parmi les broussailles.

Thirza, pendant cette triste nuit, la première de son veuvage, ne pouvant trouver le repos dans ce lit désert où son époux n'étoit plus, le quitta, et sortit de la cabane : le visage baigné de larmes, elle s'assit sur l'herbe mouillée de la rosée, à côté de l'éminence que formoit le tombeau : puis, les mains jointes, elle regardoit fixement le ciel étoilé ; ensuite elle retomba sur l'herbe, et ses larmes arrosoient le tombeau. « C'est ici, dit-elle en sanglottant,

c'est ici que repose mon bien et toute ma félicité ; c'est ici, sous cette terre qui engloutit mes larmes. Hélas ! il n'y a donc plus pour moi ni paix ni repos à attendre, pendant les heures lugubres de la nuit. Ah ! coulez, mes larmes, coulez ; il ne me reste d'autre adoucissement que de pleurer à toutes les heures du jour, de gémir pendant les nuits entières dans ce triste silence de la mort. Il est vrai.... je t'ai vu, ô mon bien-aimé, dans un éclat céleste : de quelle splendeur tu étois revêtu ! Mais, hélas ! aurai-je moins sujet de pleurer ta perte ? Je te perds pour jamais dans cette vie pleine d'affliction ; tu m'es enlevé pour jamais.... Je m'étois épuisée à pleurer auprès du précieux gage de notre amour ; un repos adoucissant vient de s'étendre sur ses paupières : hélas ! un sourire gracieux éclate sur son visage. Il ne connoît pas encore les maux attachés à la condition mortelle ; il ne sait pas la perte qu'il a faite. En vain je me suis jettée sur le lit conjugal, à présent désert ; en vain

j'ai imploré le sommeil; hélas! la triste solitude et les soucis cuisans se sont pour jamais établis sur ce théâtre de notre tendresse conjugale, de ces chastes délices, que ton amour pour moi me faisoit goûter dans tes bras; elles me sont donc ravies pour toujours, pour tout le temps au moins que durera cette triste vie. O crime affreux! elles me sont ravies par un frère.... Où est-il.... le malheureux! où ses remords l'entraînent-ils? O toi.... mon Dieu! ne dédaigne pas les vœux plaintifs que je t'adresserai sans cesse pour intéresser en sa faveur ta bonté infinie; ne le rejette pas, s'il fait pénitence, s'il se traîne sur la poussière, s'il implore ta miséricorde ». A ces mots prononcés douloureusement, ses soupirs et ses sanglots arrêtèrent son discours. « Bel astre de la nuit, continua-t-elle en élevant ses yeux en haut, combien de fois n'as-tu pas été le paisible témoin des expressions de la tendresse du cher époux que cette terre enferme, quand, nos bras entrelacés, je marchois tête-à-tête

avec lui à la lueur de ton flambeau, quand ses lèvres saintes me peignoient éloquemment les charmes de la vertu! Tu éclairois ses pas lorsqu'il vivoit; tu n'éclaireras plus que sa sépulture. Voilà donc enfouie sous ce monceau de terre la plus douce consolation du meilleur des pères et de la plus tendre des mères? voilà mon précieux époux ». A ces mots elle se tut; et ses larmes redoublèrent, tandis que ses yeux égarés mesuroient vaguement toute la contrée, jusqu'à ce que, ses regards étant fixés par un éclat singulier, elle s'écria : « Que ce berceau que je vois de loin est brillant! des pensées saintes et sublimes s'élèvent au milieu de ma misère, comme quand la lune, montant au-dessus de l'horizon, dissipe tout à coup l'obscurité de la nuit. Quel éclat sort de ce berceau où tu m'embrassas, ô Abel, à la lueur mourante du soleil couchant! Quelle félicité, me disois-tu, en me serrant contre ton sein, quelle félicité d'être vertueux! quelle félicité d'aimer celui de qui émane tout ce

qui est beau! Qu'on est heureux de ne rien trouver dans sa conduite qui puisse déplaire aux anges dont nous sommes environnés! quelle volupté ressemble à celle que fait éprouver la présence continuelle de Dieu, qui nous est manifestée par les œuvres de la création! Quelles délices plus ravissantes que ces larmes pieuses que fait couler notre amour pour lui? Pour quiconque passe ses jours dans ces divins transports d'adoration et de piété, la mort n'a rien d'effrayant, quelque terrible qu'elle puisse être: nous savons au moins, et c'est une grande consolation pour l'homme pécheur, nous savons qu'elle dégage l'ame de son corps mortel, pour lui ouvrir l'entrée dans une éternité de bonheur. Thirza, me disois-tu en me serrant plus près contre ton sein, si je sors le premier de la poussière, si je suis heureux avant toi, ne pleure pas long-temps sur ma cendre. Qu'est-ce que le temps passager qui t'est assigné par le Créateur, en comparaison de l'éternité dont nous jouirons ensemble

dans le ciel ? Mon bien-aimé, lui disois-je à mon tour en l'embrassant étroitement, fais de même de ton côté; si la mort m'enlève la première de ce séjour de larmes, abrège et modère ta désolation, puisque Dieu nous prépare à l'un comme à l'autre une félicité sans bornes.... O mon ame! rappelle tes forces pour ne pas succomber à l'affliction. Laisse-toi affecter par ce puissant motif de consolation, par l'idée de ton immortalité; et te distrayant du fatal objet de ta douleur, envisage la suprême béatitude qui, en s'approchant, fait disparoître les scènes changeantes de cette vie. Si l'ame périssoit, si elle s'écrouloit en poussière avec le corps, comment pourrois-je me consoler? Je me traînerois sur ton tombeau, en jettant des cris plaintifs; et, dans mon désespoir, j'implorerois l'anéantissement. Mais elle est immortelle. Non, elle ne succombera pas lâchement sous la douleur. O vous, anges, qui voltigez d'une aile légère autour de moi, vous la soutiendrez! elle ne succombera pas

lâchement sous la douleur, elle est immortelle comme vous. Cependant mes larmes coulent encore ; qu'elles coulent, je les donne à la poussière de mon époux, qui m'a devancée dans la possession du bonheur éternel. Je veux, ô mon bien-aimé!... mais les larmes me coupent encore la parole, elles redoublent : ô mon ame! rappelle donc toutes tes forces pour commander à ta douleur; je veux planter sur ta tombe un arbre funèbre, à l'ombre duquel je verserai encore bien des larmes sur ta cendre. J'y passerai les plus belles heures du jour à pleurer mon infortune : mais, me livrant à de saints transports, je porterai mes vues élevées jusqu'à la félicité céleste ». Elle dit; et s'étant levée de terre, elle resta debout sur le tombeau : « Je croyois, dit-elle, sentir quelque soulagement à ma douleur; mais, ô réflexion accablante! il a été massacré par son frère! O Dieu de bonté! s'écria-t-elle en se prosternant en terre, exauce mes supplications; fais grace à ce malheureux pécheur;

fais-lui grace ! je te réitérerai sans cesse cette prière avec instance, soit quand l'étoile du soir assemblera les astres de la nuit, soit quand l'aurore ouvrira les portes du jour ».

Pendant ce temps, Caïn trembloit dans le bocage, accablé de désespoir. « Fuis, se disoit-il à lui-même, fuis ces saintes demeures, monstre odieux ! Je ne puis ; malheureux que je suis ! quelle puissance contraire retient mes pas ? Seroit-ce vous, fantômes infernaux qui m'environnez ! Écartez-vous ; laissez-moi fuir, laissez-moi. Quel nombre ! comme ils sont horribles ! Laissez-moi fuir, spectres hideux ; laissez-moi m'éloigner de ces saintes demeures. Ah, spectacle horrible !... je frémis, je tremble, je me meurs. Mais, hélas ! ma frayeur s'accroît, et pourtant je ne meurs pas : mais je ne saurois fuir non plus.... malheureux que je suis !... Comme elle se désole ! et je ne la fuirai pas ?... mais voilà qu'elle cesse de se lamenter.... O pouvoir merveilleux de la vertu ! Hélas !

quelles ressources, quelles consolations j'ai perdues pour toujours! Et, dans mon accablement, je n'ai pas même pour adoucissement l'espérance la plus éloignée. A quel point, mon Dieu, je suis malheureux! Ah, quels tourmens! ils sont d'une espèce inconnue jusqu'à cette heure. O enfer! dans tes abîmes les plus profonds, tu n'en as pas de plus épouvantables.... Elle prie.... ah! elle prie Dieu pour moi, pour moi! au lieu de me haïr, au lieu de verser à grands flots des imprécations sur ma tête. O bonté inexprimable! hélas! tant de vertu m'afflige et me désespère. Mon malheur se présente à moi d'une manière plus effroyable : il me paroît sombre, noir comme les profonds abîmes de l'enfer : le crime me déchire plus cruellement les entrailles, et me fait sentir des supplices infernaux.... Tu pries pour moi, Thirza! Hélas! vœux téméraires, ou tout au moins superflus! Non, Dieu ne sauroit exaucer de telles prières; il est juste.... La voilà qui se retire du tombeau de son époux

massacré. Ah! oserai-je, malheureux que je suis, me traîner sur ses pas, verser sur ses traces des larmes de la plus profonde douleur? Non.... retire-toi, barbare! de cet épouvantable monument de ta fureur; éloigne-toi de cette sainte contrée : fuis, scélérat »! Il dit, et se retira saisi de frayeur. Il fuyoit, mais il s'arrêta bientôt; et plein de désespoir, joignant ses mains baignées de larmes, il s'écria encore : « Mais je ne saurois fuir? et comment le pourrois-je? Ah, Méhala! ah, mes enfans! comment pourrois-je vous fuir pour jamais, et ne pas me rouler dans la poussière devant vous, devant toi sur-tout, Méhala? peut-être verseras-tu des larmes de compassion sur moi; peut-être me béniras-tu encore... Hélas! que dis-je?... maudit de Dieu, que me servira dorénavant ta bénédiction? Hais-moi, maudis-moi plutôt, mon forfait le mérite; alors enfin je fuirai, chargé de ta malédiction et de celle de toute la nature. O désastre! ô désolation infernale, inexprimable!... Non, encore une fois,

je ne saurois fuir. Épouse aimée, enfans chéris, il faut que je déplore ma misère devant vous, que je me traîne devant vous dans la poussière, et ensuite, oui, ensuite je fuirai ». A ces mots, Caïn passa à quelque distance du tombeau, et s'avança vers sa cabane. A chaque pas il s'arrêtoit, encore incertain de ce qu'il devoit faire; enfin il arriva devant la cabane. Il y resta long-temps pâle et tremblant. A la fin il se hasarda, en hésitant et chancelant, à passer le seuil de la porte.

Méhala étoit assise au fond, à la pâle lumière de la lune, plus pâle elle-même que cet astre quand il est enveloppé dans des nuages : elle pleuroit et se désoloit sur son lit solitaire, et ses enfans sanglottoient autour d'elle. A la vue de son époux, elle jetta un cri aigu, et tomba évanouie sur sa couche ; ses enfans éplorés accoururent, et firent à ses pieds des clameurs lugubres. « Mon père ! hélas.... mon père ! crioient-ils ; ah ! console notre mère affligée : hélas! quelle désolation s'est

introduite dans nos cabanes ! Ah , mon père! sois le bien-venu dans la maison ; que tu as tardé long-temps à rentrer » ! Tel fut l'accueil qu'il reçut de ses enfans. Il chanceloit au milieu d'eux, et ses larmes couloient sur leurs têtes. Le serrement de son cœur ne lui permit pas de répondre ; il tomba sur la poussière aux pieds de son épouse ; ses enfans redoubloient leurs cris autour de lui, et Méhala s'étant réveillée, vit comme son époux se traînoit auprès d'elle, et mouilloit le sol de ses larmes. « O Caïn , Caïn » ! s'écria-t-elle ; et poussant des cris lamentables , elle s'arrachoit les cheveux. « Méhala , lui dit Caïn d'une voix entrecoupée, en la regardant douloureusement, ah ! pardonne-moi, si j'ose , meurtrier de mon frère et du tien, si j'ose pleurer encore une fois devant toi, me traîner dans la poussière à tes pieds. Ah ! je t'en conjure, accorde-moi cette foible consolation , la dernière que je puisse espérer dans mon malheur, qui n'a point d'égal. Ah ! ne me

maudis pas, Méhala ; je ne veux que ramper devant toi sur la terre; après cela je fuirai : j'irai me cacher à moi-même dans des régions désertes, maudit de Dieu, suivi de supplices inexprimables. Ah! ne maudis pas, ô Méhala, ton malheureux époux! — Ah! Caïn, lui répondit-elle pénétrée de la plus vive douleur, meurtrier du meilleur des frères, il faut encore que je te reconnoisse pour mon époux ! Malheureux! qu'as-tu fait » ? Caïn lui répondit en jettant sur elle des regards plaintifs, des regards qui exprimoient toutes ses souffrances. « Ah ! fatal moment où un songe imposteur m'a déçu! Hélas! je voulois garantir ces enfans que voici d'un avenir funeste, et je l'ai tué. Maudit moment! j'ai tué le meilleur des frères. Et maintenant.... ce forfait horrible va me tourmenter éternellement ; il attache à mes côtés les supplices de l'enfer. Oublie-moi, Méhala ; oublie ton époux ; mais seulement abstiens-toi de me maudire. Tout-à-l'heure je vais fuir; je te quitte pour jamais;

ô mon épouse! et vous, mes enfans, je vous quitte pour jamais, chargé de la malédiction de Dieu ». Les enfans se lamentoient autour de lui, et levoient leurs mains innocentes vers le ciel. Méhala se laissa tomber sur son époux : « Reçois ces larmes, reçois ces expressions de la compassion la plus vive, dit-elle en pleurant sur lui. Tu veux fuir, Caïn, tu veux fuir dans des régions désertes : ah! comment pourrois-je demeurer dans ces cabanes, tandis que, solitaire et abandonné, tu te désolerois loin de moi? Non.... Caïn, je veux fuir avec toi, je veux fuir à tes côtés. Comment pourrois-je te laisser dans les déserts seul et privé de tout secours? De quelles cruelles inquiétudes ne serois-je pas tourmentée? Le moindre son que j'entendrois retentir autour de moi dans la nature, me saisiroit de peur et d'effroi : peut-être est-ce lui, dirois-je; peut-être se lamente-t-il, privé de tout secours, dans les angoisses de la mort ». Elle dit, et Caïn porta sur elle des regards troublés.... « Dieu! qu'entends-

je?... Est-ce toi, Méhala? Non, ce n'est pas un songe; c'est toi-même.... O Dieu! quelles consolantes paroles! Non, Méhala; c'est assez pour moi que tu ne me haïsses pas, que tu ne me maudisses pas. O femme vertueuse! faudra-t-il que tu portes avec moi le châtiment du plus grand des crimes? Ah! reste ici dans ce séjour sanctifié par la vertu, où habite la bénédiction. Non, il ne faut pas que tu sois malheureuse avec moi; oublie un malheureux qui, maudit de toute la nature, n'a point de lieu pour son repos; oublie-le, mais ne le maudis pas. Non, Caïn, je veux fuir avec toi, lui répondit Méhala; je veux te suivre avec nos enfans dans les déserts, me désoler avec toi, porter une partie de ta misère: ce sera autant de soulagement pour toi. Je mêlerai des larmes de compassion à tes larmes de pénitence; à tes côtés mes prières s'élèveront vers Dieu avec les tiennes; et nos enfans prosternés autour de nous, joindront leurs vœux aux nôtres. Dieu ne dédaigne pas le repentir du pécheur. Je

veux fuir avec toi, Caïn. Sans cesse nous gémirons; sans cesse nous prierons devant Dieu, jusqu'à ce qu'enfin un rayon de consolation vienne de la part du souverain juge, justifier notre confiance.... Espère en Dieu, Caïn; il exauce la prière du pécheur pénitent ».

« O toi, s'écria Caïn, comment dois-je te nommer?... tu es pour moi comme un ange céleste. Quelle consolation porte son flambeau dans l'obscurité de mon ame! Méhala, ô mon épouse! j'ose maintenant t'embrasser. Hélas! que ne puis-je t'exprimer mes sentimens! Non, l'embrassement le plus ardent, toutes mes larmes ensemble ne le peuvent pas ».

A ces mots, Caïn la serra contre sa poitrine. Il ne pouvoit suffire à tout l'amour, à toute la reconnoissance qu'elle lui inspiroit. Il ne quitta son épouse un instant que pour aller embrasser ses enfans; il revint aussi-tôt à elle, pour lui réitérer les démonstrations de sa gratitude. Cependant cette tendre mère essuya ses larmes,

prit le plus jeune de ses enfans dans ses bras, s'appuyant sur son époux; et l'autre suivoit à côté du père, tandis qu'Éliel et Josia marchoient gaîment devant lui. Ils sortirent ainsi tous ensemble de la cabane: Méhala regarda encore autour d'elle en pleurant. « Soyez bénie, ô famille désolée que j'abandonne; soyez bénie: bientôt je viendrai vous retrouver des lieux où nous aurons bâti notre cabane; je viendrai vous demander votre bénédiction, pour moi, pour mon époux, et solliciter son pardon». A ces mots, elle regarda encore les cabanes; et donnant un libre cours à ses larmes, elle se tut. En cet instant, des exhalaisons plus balsamiques que toutes les fleurs du printemps, environnèrent la troupe fugitive. « Va, généreuse épouse, dit une voix invisible au-dessus de leurs têtes; j'informerai par un songe agréable ta tendre mère de ton courage magnanime; je lui dirai que tu es partie à côté de ton époux pénitent, pour implorer la grâce du souverain juge ».

Cependant ils marchoient à la lueur de l'astre nocturne, jettant souvent la vue derrière eux, sur les cabanes; et ils s'avancèrent dans les régions désertes où jamais les pas d'aucun homme n'avoient été imprimés.

FIN DU TOME TROISIÈME.



J.M. Moreau Inv — *Triere Sculp*

TABLE.

LA MORT D'ABEL.